

Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Receuil de pièces choisies du nouveau théâtre
françois et italien.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 2

Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50

Fysiske størrelse | Physical extent:

8 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





56 - 103 - 8°

DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°



1 1 56 0 8 01264 1





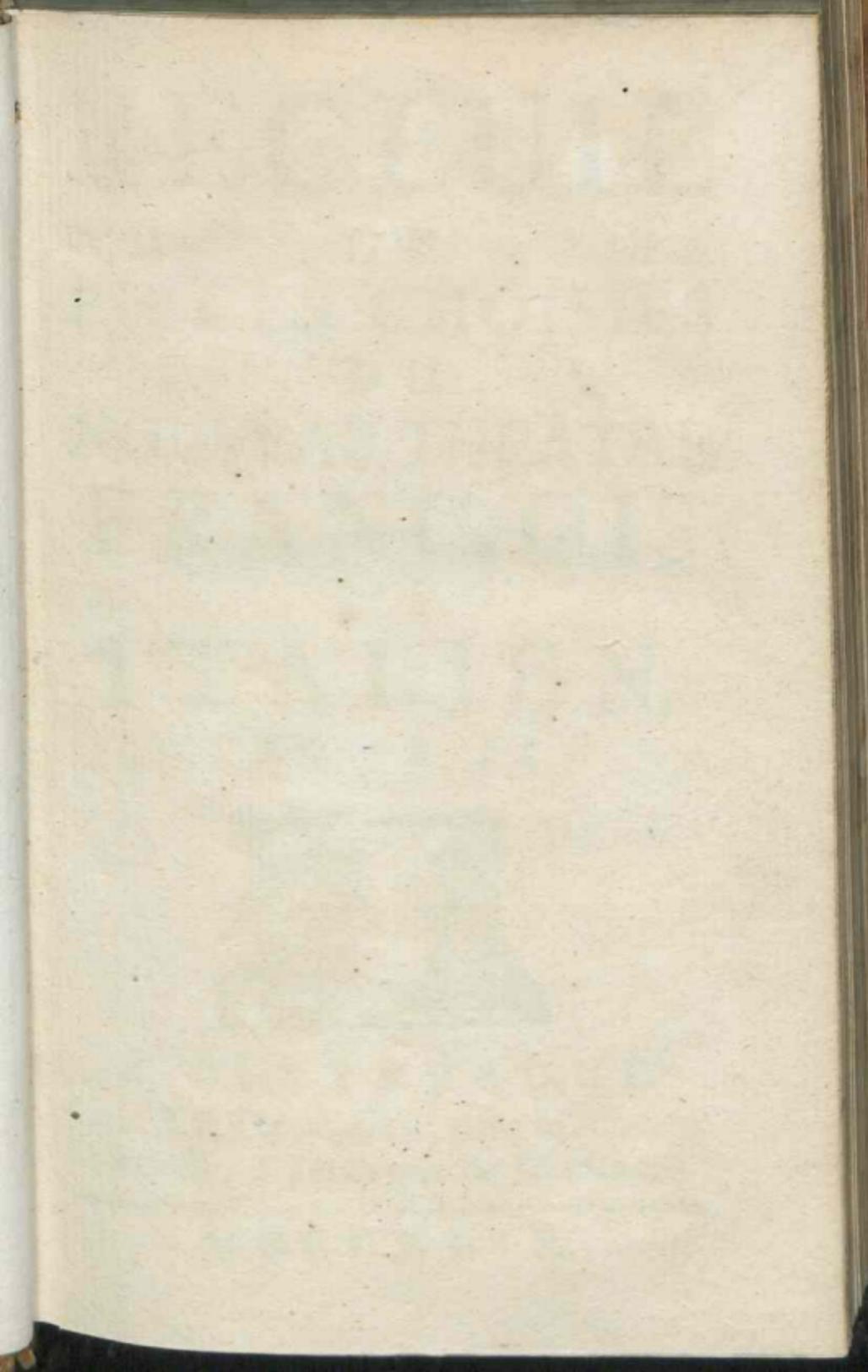
56. - 163. - 8°

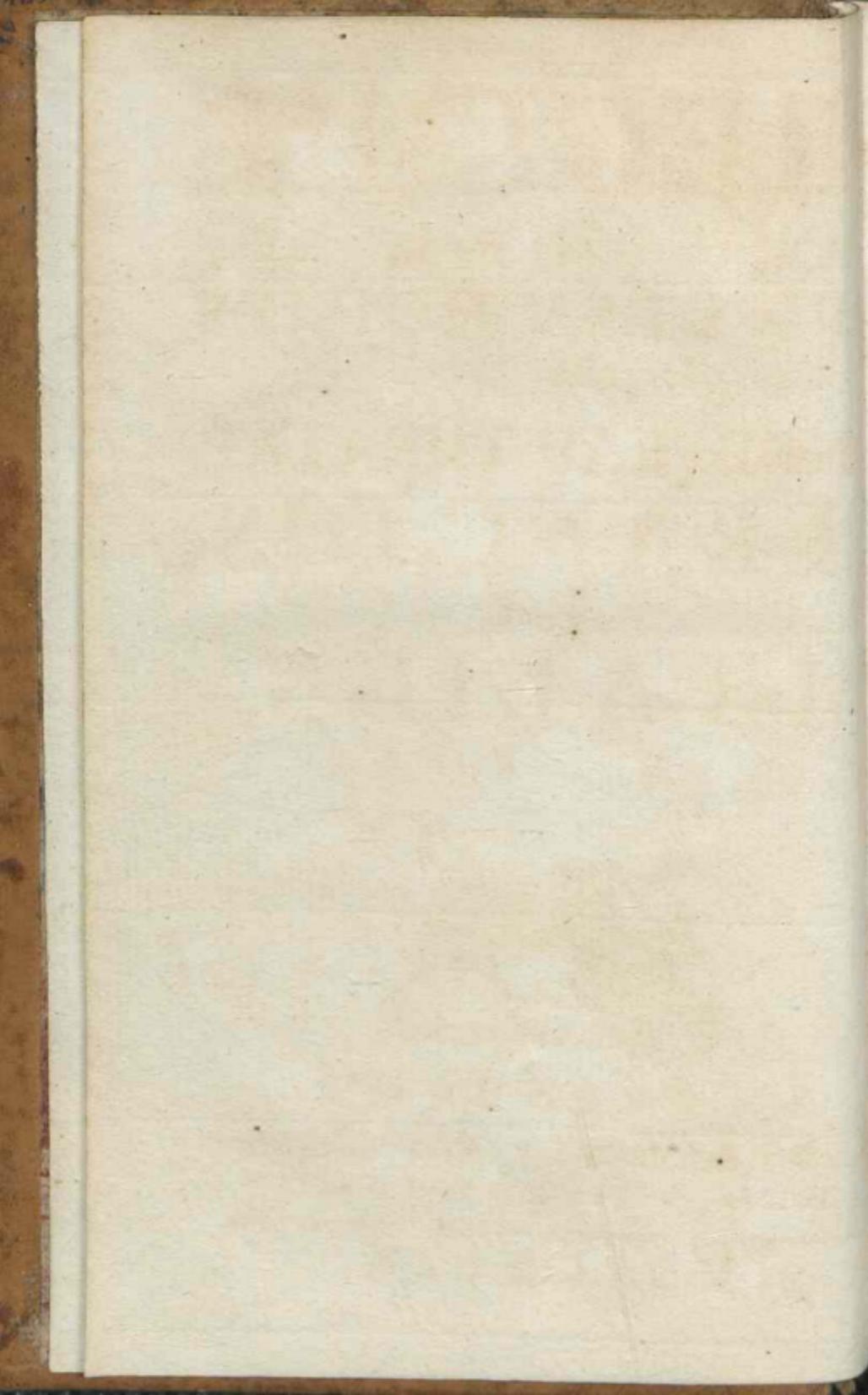
+LEX

34.6

237







RECEUIL

DE

PIECES CHOISIES

DU

NOUVEAU THEATRE

FRANCOIS

ET

ITALIEN.

TOME II.



A COPENHAGUE

Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiende-
Stræde, à l'enseigne du Cavalier.

MDCCLIX.

RECEIVED

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY

OF

EDINBURGH

18

18



Pièces contenuës dans ce deuxième
Volume.

Le Cid, Tragédie.

Le Babillard.

Esope à la Ville.

Le Retour de tendresse.

Esope à Cour.

Le Port de mer.

États généraux de France
Assemblée nationale

Le Cit. Turgot

le 17 Mars

à Paris

à Monsieur de la Fayette

à Paris

à Monsieur de la Fayette

LE CID,

TRAGÉDIE

De Mr. de CORNEILLE.

Nouvelle Edition revuë & corrigée par
Monfieur ROUSSAUT.

Le Prix est 30. sols.



A PARIS.

Chez F. G. Merigot, Quai des Augustins.

M D C C X L V I I.

LE CID.

TRAGÉDIE

De Mr. de CORNEILLE.

Nouvelle Edition revue & corrigée par
Monsieur ROUSSAULT.

Le Prix de ce Livre



A PARIS.

Chez F. G. Menges, Quai des Augustins.

M D C C L V I I

A C T E U R S.

D. FERNAND, prémier Roi de Castille.

D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gormas, Pere de
Chiméne.

D. RODRIGUE, Amant de Chiméne.

D. SANCHE, Amoureux de Chiméne.

D. ARIAS, }
D. ALONSE, } Gentilshommes Castillans.

CHIMENE, Fille de Don Gomes.

ELVIRE, Gouvernante de Chiméne.

La Scene est à Seville.

A C T E S

D. FERNAND, premier Roi de Castille

D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gornas, Pere de

Chimene.

D. RODRIGUE, Amant de Chimene.

D. SANCHE, Amoureux de Chimene.

D. ARIAS, } Genitilhomme Castillan.

D. ALONSE }

CHIMENE, fille de Don Gornas.

EL VIRE, Gouverneur de Chimene.



LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

E Nfin vous l'emportez, & la faveur
du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit
dû qu'à moi,
Il vous fait Gouverneur du Prince
de Castille.
D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
Qu'il fait récompenser les services passez.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que
nous sommes ;

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'ir-
rite,

La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;
Mais je dois ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma Maison à la vôtre,
Rodrigue aime Chimène, & ce digne Sujet
De ses affections est le plus cher Objet.
Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour Gendre.

LE COMTE.

A des partis plus haut Rodrigue doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez la, Monsieur, & gouvernez le Prince,
Montrez-lui comme il faut régir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples sous sa loi,
Remplir les Bons d'amour, & les Méchans d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Réposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des Nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans font d'un autre pouvoir,
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous futes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme apui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer
brille,

Mon nom sert de rampart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma
gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire,
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le fais, vous servez bien le Roi.
Je vous ai vu combattre & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;

Enfin, pour épargner les discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
 Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtisan,

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul Partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! moi ?

Vous.

D. DIEGUE.

Ton impudence,

Téméraire Vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achève, & prends ma vie après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penfes-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIEGUE.

Ô Dieu! ma force ufée en ce befoin me laiffe!

LE COMTE.

Ton épée eft à moi, mais tu ferois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour fon instruction l'hiftoire de ta vie.
D'un insolent discours ce juftte châtement
Ne lui fervira pas d'un petit ornement.

SCÈNE II.

D. DIEGUE.

Ô Rage! ô defefpoir! ô vieilleffe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne fuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec refpect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a fauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le trône de fon Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour
moi.

O cruel fouvernir de ma gloire paffée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir fans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, fois de mon Prince à préfent Gouverneur,

Ce haut rang n'admet point un Homme sans honneur,

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sçu rendre indigne.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glacé inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des Humains,
Passe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE III.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon Père
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnois mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse révit en cet ardeur si prompte.
Viens mon Fils, viens mon sang, viens réparer ma
honte,

Viens me vanger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,

D'un soufflet. L'insolent en eut perdu la vie,

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour vanger & punir.

Va contre un Arrogant éprouver ton courage,

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Meurs, ou tuë. Au surplus, pour ne point te flatter,

Je te donne à combattre un Homme à redouter.

Je l'ai vu tout couvert de sang & de poussière

Porter par tout l'effroi dans une armée entière.

J'ai vu par sa valeur cens escadrons rompus;

Et pour t'en dire encore quelque chose de plus,

Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,

C'est . . .

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le Pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,

Mais qui peut vivre infame est indigne du jour.

Plus l'Offenseur est cher, & plus grande est l'offense.

Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance,

Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vange-toi,

Montre-toi digne Fils d'un Pere tel que moi,

Accablé des malheurs où le destin me range,

Je vais les déplorer, va, cours, vole, & nous vange.

SCENE IV.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur,
 D'une atteinte imprévuë aussi-bien que mortelle,
 Miserable Vangeur d'une juste querelle,
 Et malheureux Objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, & mon ame abatuë

Cède au coup qui me tuë.
 Si près de voir mon feu récompensé,
 O Dieu! l'étrange peine!

En cet affront mon Pere est l'offensé,
 Et l'Offenseur le Pere de Chiméne!

Que je sens de rudes combats!
 Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
 Il faut vanger un Pere, & perdre une Maîtresse,
 L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix, ou de trahir ma flâme,

Ou de vivre en Infâme,
 Des deux côtés mon mal est infini.
 O Dieu! l'étrange peine!

Faut-il laisser un affront impuni?
 Faut-il punir le Pere de Chiméne?

Pere, Maîtresse, honneur, amour,
 Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
 Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;
 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour,
 Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,

Mais ensemble amoureuse,
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
 Fer, qui cause ma peine!

M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma Maîtresse aussi bien qu'à mon Père;

J'attire en me vangeant sa haine & sa colére,

J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle,

Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir,

Tout redouble ma peine.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,

Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison!

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!

Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire

D'avoir mal soutenu l'honneur de ma Maison!

Respecter un amour dont mon ame égarée

Voit la perte assurée!

N'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,

Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,

Je dois tout à mon Pere avant qu'à ma Maîtresse.

Que je meure au combat, ou meure de tristesse,

Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.

Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance,

Et tout honteux d'avoir tant balancé,

Ne soyons plus en peine,

(Puisqu'aujourd'hui mon Pere est l'offensé)

Si l'Offenseur est Pere de Chiméne.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avouë entre nous, mon sang un peu trop
 chaud
 S'est trop émû d'un mot, & l'a porté trop haut ;
 Mais puisque ç'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède,
 Il y prend grande part, & son cœur irrité
 Agira contre vous de pleine autorité.
 Aussi vous n'avez point de valable défense ;
 Le rang de l'Offensé, la grandeur de l'offense,
 Demandent des devoirs & des soumissions,
 Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute & suivie.

Le Roi vous aime encor, apaisez son courroux,
Il a dit, *je le veux*. Désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monseigneur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime,
Et quelque grand qu'il soit, mes services présens
Pour le faire abolir sont plus que suffisans;

D. ARIAS.

Quoiqu'on fasse d'illustre & de considérable,
Jamais à son Sujet un Roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc; puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.

Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diégue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces,

J'ai le cœur au-dessus des plus grandes disgraces,

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Don Diégue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute,

Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps? le fais-tu?

LE COMTE.

Peut-être?

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang? le fais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi? qui t'a rendu si vain!

Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main.

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de Maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
 Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte
 Semblent porter écrit le destin de ma perte,
 J'attaque en Téméraire un bras toujours vainqueur,

Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
 A qui vange son Pere il n'est rien d'impossible,
 Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens
 Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
 Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
 Mon ame avec plaisir te destinoit ma Fille.

Je fais ta passion, & suis ravi de voir
 Que tous ces mouvemens cèdent à ton devoir,
 Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
 Que ta haute vertu répond à mon estime,
 Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait,
 Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
 J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
 Dispense ma valeur d'un combat inégal.
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
 On te croiroit toujours abatu sans effort,
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie.
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie. ?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le Fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son Pere.

SCENE III.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE,
D. ALONSE.

D. FERNAND.

QUoi! me braver encore après ce qu'il a fait,
Par la rebellion couronner son forfait.
Le Comte est donc si vain & si peu raisonable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnablé ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu,
J'ai fait mon devoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux! Ainsi donc un Sujet téméraire
A si peu de respect & de soin de me plaire!
Il offense D. Diégue, & méprise son Roi!
Au milieu de ma Cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave Guerrier, qu'il soit grand Capi-
taine,

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.
 Fut-il la valeur même, & le Dieu des combats,
 Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
 Quoiqu'ait pû mériter une telle insolence,
 Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
 Mais puisqu'il en abuse, allez dès-aujourd'hui,
 Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

(D. *Alonse rentre.*)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins rebelle,

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
 Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
 Un cœur si généreux se rend mal-aisément:
 Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
 N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous, & soyez averti,
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais, mais de grace encor, Sire,
 Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
 Ne se peut abaisser à des soumissions.
 Elle n'en conçois point qui s'expliquent sans honte,
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
 Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
 Commandez que son bras nourri dans les allarmer
 Répare cette injure à la pointe des armes,
 Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,

Attendant qu'il l'ait sçu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses Sujets;
Je veille pour les miens, mes foudris les conservent,
Comme le Chef a soin des membres qui le ser-
vent.

Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi,
Et quoiqu'on venille dire, & quoiqu'il ose croire.
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'hon-
neur

Celui que de mon Fils j'ai fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-
même,

Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du Fleuve ils ont olé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus; ils ont perdu le cœur
De se plus hazarder contre un si grand Vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie,
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé,
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,

Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus
prompt
Renverser aussi tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent au dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre présence assure vos conquêtes ;
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger,
Le trop de confiance attire le danger,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toute fois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sur, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la Garde aux murs & sur le port,
C'est assez pour ce soir.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS,

D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort,

D. Diégue par son Fils a vangé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai scû l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu delors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur.
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel Capitaine.
Après un long service à mon Etat rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMENE,
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ab! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune Audacieux punissez l'insolence.
 Il a de votre sceptre abatu le soutien,
 Il a tué mon Pere.

D. DIEGUE.

Il a vangé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses Sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de suplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
 Chiméne, je prends part à votre déplaisir,
 D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

(à D. Diégue.)

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon Pere est mort; mes yeux ont vu son
 sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
 Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
 Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
 Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
 J'ai courru sur le lieu sans force, & sans couleur,
 Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
 Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le
 reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma Fille, & sache qu'aujourd'hui
 Ton Roi te veut servir de Pere au lieu de lui.

CHIMENE.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,
 Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émou-
 voir,

Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
 Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite,
 Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence,
 Que les plus valeureux avec impunité
 Soient exposez aux coups de la témérité,
 Qu'un jeune Audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang & brave leur mémoire.
 Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
 Eteint, s'il n'est vangé, l'ardeur de vous servir.
 Ensu mon Pere est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allegance,
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang.
 Vangez-la par une autre, & le sang par le sang.
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
 Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
 Et qu'un long âge aprête aux hommes généreux
 Au bout de leur carrière un destin malheureux!

C

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,

Moi, que jadis par tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux,

Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,

Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargez d'infamie,
Si je n'eusse produit un Fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si vanger un soufflet mérite un châtement,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête,
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
Si Chiméne se plaint qu'il a tué son Pere,
Il ne l'eut jamais fait, si je l'eusse pu faire,
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfait Chiméne,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine,

Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée,
Mérite en plein Conseil d'être délibérée.

Don Sanché remenez Chimène en sa maison,
Don Diégue aura ma Cour, & sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son Fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand Roi, qu'un Meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma Fille, & calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos c'est croître mes malheurs.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, Misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cet audace & ce nouvel orgueil.
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Né l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte.
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maison du Mort!
Jamais un Meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon Juge.

Ne me régarde plus d'un visage étonné,
 Je cherche le trépas après l'avoir donné.
 Mon Juge est mon amour, mon Juge est ma Chi-
 mène,

Je mérite la mort de mériter sa haine,
 Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
 Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fui plutôt de ses yeux, fui de sa violence,
 A ses premiers transports dérobe ta présence;
 Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
 Que poussera l'ardeur de tes ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher Objet à qui j'ai pû déplaire,
 Ne peut pour mon suplice avoir trop de colere,
 Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
 Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au Palais de pleurs toute baignée,
 Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
 Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de souci.
 Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
 Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
 L'accuse d'y souffrir l'Assassin de son Père?
 Elle va revenir, elle vient, je la voi;
 Du moins pour son honneur, Rodrigue cache-
 toi.



SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Où, Madame, il vous faut de sanglantes vic-
times,
Votre colére est juste, & vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler;
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le Coupable,
Employez mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de lar-
mes.

Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voye en est plus surè, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de vanger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaisirs.
Mon Pere est mort, Elvire, & la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en
eau.

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE.

A! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos,
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée,
Et que dois-je espérer d'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le Criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un Pere, & vous l'aimez encore!

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
 Dedans mon ennemi je trouve mon Amant,
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colére
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon
 Père.

Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
 Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
 Mais en ce dur combat de colére & de flâme,
 Il déchire mon cœur sans partager mon ame,
 Et quoique mon amour ait sur moi de pouvoir,
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
 Je cours sans balancer où mon bonheur m'oblige;
 Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
 Mon cœur prend son parti; mais malgré son effort,
 Je fais ce que je suis, & que mon Pere est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMENE.

Ah! cruelle pensée,
 Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
 Je demande sa tête, & crains de l'obtenir,
 Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE.

Quoi, mon Pere étant mort, & presqu'entre mes
 bras,
 Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
 Mon cœur honteusement surpris par d'autres char-
 mes,
 Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes,

Et je pourrai souffrir qu'un honneur suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez moi, vous ferez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un Objet aimable,

Contre un Amant si cher; vous avez assez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire?

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

ET bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? & qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment,

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après, ne me répond qu'avec que cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon Pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

CHIMENE.

Ote-moi cet Objet odieux,

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien

Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien,

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
 Le Pere par le fer, la Fille par la vuë!
 Ote-moi cet Objet, je ne le puis souffrir;
 Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
 De finir par tes mains ma déplorable vie;
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 Un lâche repentir d'une bonne action.
 L'irréparable effet d'une chaleur trop prompt
 Deshonoroit mon Pere, & me couvroit de honte,
 Tu fais comme un soufflet touche un homme de
 cœur;

J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'Auteur,
 Je l'ai vu, j'ai vangé mon honneur & mon Pere,
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon Pere & moi
 Ma flâme assez long-temps n'ait combattu pour toi,
 Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
 J'ai pû délibrer si j'en prendrois vengeance.
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt.
 Je me suis accusé de trop de violence,
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
 Si je n'eusse oposé contre tous tes apas
 Qu'un homme sans l'honneur ne te méritoit pas,
 Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,
 Qui m'aima généreux me haïroit infâme,
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
 C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
 Je te le dis encor, & quoique j'en soupire,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,
 Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,

Pour effacer ma honte, & pour te mériter.
 Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon
 Pere,
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me
 vois,

J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
 Je fais qu'un Pere mort t'arme contre mon crime,
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
 Je fais ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage,
 Tu n'as fait le devoir que d'un Homme de bien,
 Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,
 Elle a vangé ton Pere & soutenu ta gloire,
 Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, & mon Pere à vanger.
 Hélas! ton intérêt ici me desespère;
 Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon Pere,
 Mon ame auroit trouvé, dans le bien de te voir,
 L'unique allégement qu'elle eut pû recevoir,
 Et contre ma douleur j'aurois sentis des charmes,
 Quand une main si chère eut essuyé mes larmes.
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
 Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entre-
tienne,

Ma générosité doit répondre à la tienne ;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si
beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta Partie, & non pas ton Bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entre-
tienne,

Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un Pere emprunter d'autre bras,
Ma Chimène, croi-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a sçu venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner ?
Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner !
Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage

D

Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage,
 Mon Pere & mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour ; ni de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je
 fasse,

Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace ?
 Au nom d'un Pere mort, ou de notre amitié,
 Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié,
 Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
 A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hai point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits ?
 Quand on saura mon crime & que ta flâme dure,
 Que ne publieront point l'envie & l'imposture !
 Force-les au silence, & sans plus discourir,
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
 Et je veux que la voix de la plus noire envie
 Elève au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
 Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
 Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
 Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
 Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
 Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard.
 La seule occasion qu'aura la médifance,
 C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence ;

Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colére ;
Je ferai mon possible à bien vanger mon Père ;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique soubait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos
Pères !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eut cru !

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eut dit !

CHIMENE.

Que notre heur fut si proche, & si-tôt se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute aparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.

S C E N E V.

D. DIEGUE.

J'Amis nous ne goutons de parfaite allégresse,
Nos plus heureux succès sont mêlez de tristesse,
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
Tout callé que je suis, je cours toute la ville
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur,
Se consume sans fruit à chercher ce Vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si
sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une om-
bre,
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les Amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma rai-
son;

Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
 Justes Cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
 Ou si je vois enfin mon unique espérance!
 C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exau-
 cez,
 Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessez.

SCÈNE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet, que je te voye!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,
 Laisse-moi prendre haleine afin de te louer;
 Ma valeur n'a point lieu de te desavouer.
 Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
 Fait bien revivre en toi les Héros de ma race.
 C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu
 viens,
 Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
 Et d'une belle ardeur ta jeuvelle animée
 Par cette grande épreuve éteint ma renommée.
 Apui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'hon-
 neur,
 Viens baiser cette jouë, & reconnois la place
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
 Etant sorti de vous & nourri par vos soins ;
 Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ;
 Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
 Souffrez qu'en liberté mon desespoir éclatte ;
 Assez & trop long temps votre discours le flatte.
 Je ne me repends point de vous avoir servi ;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
 Mon bras pour vous venger armé contre ma flâme,
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame,
 Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu ;
 Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
 Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire,
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le
 jour,
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibles-
 ses,
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de Maî-
 tresses,
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un de-
 voir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous ?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,

Et vous m'osez pousser à la honte du change !
 L'infamie est pareille, & suit également
 Le Guerrier sans courage, & le perfide Amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure,
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus,
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus,
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chiméne,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,
 Ton Prince & ton País ont besoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignoit dans ce grand fleuve en-
 trée,

Croit surprendre la ville, & piller la Contrée,
 Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
 La Cour est en desordre, & le Peuple en allar-
 mes.

On n'entend que des cris, on ne voit que des lar-
 mes,

Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes Amis,
 Qui sachant mon affront, poussez d'un même
 zèle,

Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
 Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te de-
 mande,

C'est toi que veut pour Chef leur généreuse bande.
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord,
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
 Prends-en l'occasion puisqu'elle t'est offerte,

Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte.
 Mais reviens en plutôt les palmes sur le front,
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
 Porte la plus avant, force par ta vaillance
 Ce Monarque au pardon, & Chiméne au silence.
 Si tu l'aimes, apprends que revenir Vainqueur,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en pa-
 roles,
 Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles.
 Viens, suis moi, va combattre & montrer à ton
 Roi
 Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.

Fin du troisième Acte.





 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est-ce point un faux bruit? le fais-tu bien
Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus
prompte.

Trois heures de combat laissent à nos Guerriers
Une victoire entière, & deux Rois Prisonniers;
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obsta-
cles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du Peuple qui par tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie, & l'Objet, & l'Auteur,
Son Ange tutelaire, & son Libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais Don Diégué ravi lui présente enchaîné,
Au nom de ce Vaqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie.

Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?

On le vante, on le louë, & mon cœur y consent.

Mon honneur est muet, mon devoir impuissant.

Silence, mon amour, laisse agir ma colère.

S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon Père ;

Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur,

Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur,

Et quoiqu'on dise ailleurs d'un cœur si magna-

nime,

Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crépes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me prescrit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

SCÈNE II.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux Héritier d'une illustre Famille,
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Castille,
Race de tant d'Ayeux en valeur signalez,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalez,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le País délivré d'un si rude ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces allarmes
J'eusse pû donner ordre à repousser leurs armes,
Ne font point des exploits qui laissent à ton Roi
Le moyen, ni l'espoir de s'aquiter vers toi.
Mais deux Rois tes Captifs feront ta récompense,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout
 cède,
 Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Toléde,
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes
 loix,
 Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
 D'un si foible service elle fait trop de compte,
 Et me force à rougir devant un si grand Roi,
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je fais trop que je dois au bien de votre Empire,
 Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire;
 Et quand je le perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
 Ne s'en acquittent pas avec même courage,
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sçu qu'en ce danger pressant
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une Troupe d'Amis chez mon Pere assemblée
 Sollicita mon ame encore toute troublée...
 Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité;
 Le péril aprochoit, leur brigade étoit prête,
 Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
 Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à vanger ton offense,
 Et l'Etat défendu me parle en ta défense.
 Crois que d'orénavant Chiméne a beau parler,
 Je ne l'écoute plus, que pour la consoler.
 Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette Troupe s'avance,
 Et porte sur le front une mâle assurance,
 Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt ren-
 fort

Nous nous vîmes trois mille en arrivant au Port,
 Tant à nous voir marcher avec un tel visage
 Les plus épouvantez reprenoient de courage
 J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivez
 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
 Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
 Brulant d'impatience autour de moi demeure,
 Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
 Passé une bonne part d'une si belle nuit.
 Par mon commandement la Garde en fait de même,
 Et se tenant cachée aide mon stratagême,
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
 L'ordre, qu'on me voit suivre, & que je donne à
 tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
 Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
 L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
 Les Mores & la mer montent jusques au Port.
 On les laissè passer, tout leur paroît tranquille,
 Point de Soldats au Port, point aux murs de la
 Ville:

Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,

Ils abordent sans peur, ils anchrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, & tous en même temps
 Poussons jusqu'au ciel mille cris éclatans.

Les Nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,
 Ils paroissent armez, les Mores se confondent,
 L'épouvante les prend à demi descendus,
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.

Ils courent au pillage, & rencontrent la guerre;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur
 terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
 Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les ral-
 lient,

Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublent,
 La honte de mourrir sans avoir combattu
 Arrête leur desordre, & leur rend leur vertu.
 Contre nous de pieds ferme ils tirent leurs Alfán-
 ges,

De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
 Et la Terre, & le Fleuve, & leur Flotte, & le
 Port.

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O! combien d'actions, combien d'exploits célè-
 bres

Sont demeurez sans gloire au milieu des ténèbres,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il
 donnoit,

Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
 Jallois de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
 Et ne l'ai pû savoir jusques au point du jour;

Mais enfin sa clarté montre notre avantage,
 Le More voit sa perte, & perd soudain courage,
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les
 cables;

Poussent jusques aux Cieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, & sans considérer
 Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.

Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte,
 Le flux les aporta, le reflux les remporte,
 Cependant que leurs Rois engagez parmi nous,
 Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups,
 Disputent vaillamment & vendent bien leur vie;
 A se rendre moi-même en vain je les convie,

Le cimetère au poing ils ne m'écoutent pas:
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs Sol-
 dats,

Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le Chef, je me nomme, ils se ren-
 dent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps,
 Et le combat cessa faute de Combattans.

C'est de cette façon que pour votre service . . .

S C E N E III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE,
 D. ALONSE, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chiméne vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir!
 Vas, je ne la veux pas obliger à te voir;
 Pour tous remercimens il faut que je te chasse,
 Mais avant que sortir, viens que ton Roi t'embrasse.

(*Don Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chiméne le poursuit, & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
 Montrés un œil plus triste.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
 ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin soyez contente,
 Chiméne, le succès répond à votre attente.
 Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
 Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
 Rendez graces au Ciel qui vous en a vengée.

(*à Don Diègue.*)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
 Dans cette pamoison, Sire, admirez l'effet,

Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter de sa flâme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encor un immuable amour.
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisirs nous rend tout languissans,
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossi-
ble,

Chiméne ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perduë, & mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse,
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon Pere, & non pour la Patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le Pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc la victoire, & je le puis sans crime,
Elle assure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les Guerriers,

Le Chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
 Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
 Digne d'être immolée aux Manes de mon Père.

Hélas! à quel espoir me l'ai-je emporter!

Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.

Que pourroient contre lui des larmes qu'on mé-
 prise?

Pour lui tout votre Empire est un lieu de fran-
 chise.

Là sous votre pouvoir tout lui devient permis,

Il triomphe de moi comme des ennemis;

Dans leur sang répandu la justice étouffée

Aux crimes du Vainqueur sert d'un nouveau tro-
 phée,

Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix

Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma Fille, ces transports ont trop de violence,

Quand on rend la justice on met tout en balance.

On a tué ton Père, il étoit l'Allégresseur,

Et la même équité m'ordonne la douceur.

Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,

Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le Maî-
 tre.

Et ta flamme en secret rend grâces à ton Roi,

Dont la faveur conserve un tel Amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon ennemi! l'objet de ma colère!

L'Auteur de mes malheurs, l'Assassin de mon Père!

De ma juste poursuite on fait si peu de cas,

Qu'on me croit obliger, en ne m'écoulant pas!

Puisque vous refusez la justice à mes larmes;

Sire, permettez-moi de recouvrir aux armes;

C'est par-là seulement qu'il a sçu m'outrager,

Et c'est aussi par-là que je me dois venger,
 A tous vos Cavaliers je demande sa tête,
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je fais sa con-
 quête.

Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
 J'épouse le Vainqueur, si Rodrigue est puni.
 Sous votre autorité souffrez qu'on le public,

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
 Sous couleur de punir un injuste attentat,
 Des meilleurs Combattans affoiblit un Etat.
 Souvent de cet abus le succès déplorable
 Oprime l'Innocent, & soutient le Coupable.
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux,
 Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux,
 Et quoiqu'air pû commettre un cœur si magna-
 nime,

Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire, pour lui seul vous renversez des loix
 Qu'a vu toute la Cour observer tant de fois ?
 Que croira votre Peuple, & que dira l'envie,
 Si sous votre défense il ménage sa vie,
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
 Où tous les Gens d'honneur cherchent un beau
 trépas ?

De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.
 Qu'il goute sans rougir les fruits de sa victoire ;
 Le Comte eut de l'audace, il l'en a sçu punir,
 Il l'a fait en brave homme & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
 Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la
 place,

Et le prix que Chiméne au Vainqueur a promis
De tous mes Cavaliers feroit ses ennemis ;
L'oposer seul à tous feroit trop d'injustice,
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisi qui tu voudras, Chiméne, & choisi bien,
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne,
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui ?
Qui se hazarderoit contre un tel Adversaire ?
Qui feroit ce Vaillant, ou bien ce Téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'Assaillant,
Je suis ce Téméraire, ou plutôt ce Vaillant.

Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant ?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se dé-
lasse ;

Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
 Pour témoigner à tous qu'à regrét je permets
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
 De moi ni de ma Cour il n'aura la présence.

(Il parle à Don Arias.)

Vous seul des Combattans jugerez la vaillance,
 Ayez soin que tous deux fassent en Gens de cœur,
 Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.
 Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,
 Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi, Sire, n'imposer une si dure loi?

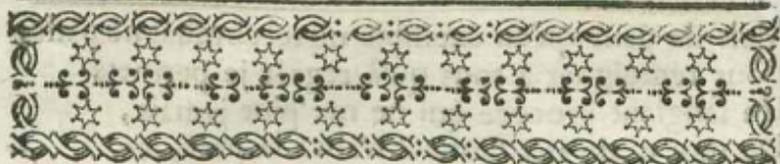
D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta
 plainte,
 Si Rodrigue est Vainqueur, l'accepte sans con-
 trainte.

Cesse de murmurer contre un Arrêt si doux,
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton Epoux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

Quoi, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient
cette audace?

Vas, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hom-
mage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos resentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche est il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si foible, & qui le rend si fort?

Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon Père,
Va combattre Don Sanche, & déjà desespère!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon suplice, & non pas au combat,
Et ma fidelle ardeur fait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma
vie.

J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de
bras.

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas.
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle:
Mais défendant mon Roi, son Peuple, & mon Païs
A me défendre mal, je les aurois trahis.

Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie

Qu'il en veuille sortir par une perfidie.

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;

Votre ressentiment choisit la main d'un autre,

Je ne méritoit pas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups;

Je dois plus de respect à qui combat pour vous,

Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,

Puisque c'est votre honneur que ses armes soutien-
nent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,

Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,

Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,

Prescrit à ton amour une si forte loi,

Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis
 chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon
 Père,

Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession.
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te sur-
 monte!

Quelle inégalité ravale ta vertu?
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
 Quoi? N'es-tu généreux que pour me faire ou-
 trage,

S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
 Et traites-tu mon Père avec tant de rigueur,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un Vainqueur?
 Vas, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre,
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
 Faudroit-il à ma gloire encore d'autres effets?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre.
 On sait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout, & que dessous les Cieux
 Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.
 Non, non, en ce combat, quoique vous vouliez
 croire,

Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un Vainqueur.
 On

On dira seulement: *Il adoroit Chimène.*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine;
Il a cédé lui même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa Maîtresse à poursuivre sa mort;
Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eut refusée, eut pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa Maîtresse il a quitté le jour,
Préférant (quelque espoir qu'eut son ame asservie)
Son honneur à Chimène, & Chimène à sa vie
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eut pû vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque pour t'empêcher de courrir au trépas
 Ta vie & ton honneur sont de foibles apas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue en revanche
 Défends toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
 Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
 Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
 Sors Vainqueur d'un combat dont Chimène est le
 prix.

Adieu, ce mot laché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
 Paroissez Navarrois, Mores & Castillans,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de Vaillans,

Unissez-vous ensemble, & faites une armée
 Pour combattre une main de la sorte animée,
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

S C E N E II.

C H I M E N E, E L V I R E.

C H I M E N E.

ELvire, que je souffre, & que je suis à plaindre,
 Je ne fais qu'espérer & je vois tout à craindre.
 Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
 Et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir ;
 A deux Rivaux pour moi je fais prendre les armes,
 Le plus heureux succès me coutera des larmes,
 Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
 Mon Père est sans vengeance, ou mon Amant est mort.

E L V I R E.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
 Et quoique le destin puisse ordonner de vous,
 Il soutient votre gloire, & vous donne un Epoux.

C H I M E N E.

Quoi ? l'objet de ma haine, ou de tant de colère !
 L'Assassin de Rodrigue, ou celui de mon Père !
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle,
 Je crains plus que la mort la fin de la querelle.
 Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.

Et toi, puissant Moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni Vaincu, ni Vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence,
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMENE.

Quand il sera Vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne,
Et quoiqu'à sa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre Amant vous rendra-t-elle un Père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de mal-
heur?

Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous destine,

Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
 Vous laisser par sa mort Don Sanche pour Epoux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point par ce funeste augure.
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,
 Mais s'il étoit vaincu je serois à D. Sanche,
 Cette appréhension fait naître mon souhait.
 Que vois-je, Malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCENE III.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée . . .

CHIMENE.

Quoi! du sang de Rodrigue encore toute trempée!
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimai le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
 Mon Père est satisfait, cesse de te contraindre.
 Un même coup a mis ma gloire en surceté,
 Mon ame au desespoir, ma flâme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis . . .

CHIMENE.

Tu me parles encore,
 Exécration d'un Héros que j'adore?

Vas, tu l'as pris en Traître; un Guerrier si vaillant
N'eut jamais succombé sous un tel assaillant.

ELVIRE.

Mais Madame écouté!

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute?

Après ce que je vois puis-je être encor en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé:
Pardonne cher Amant à ma rigueur sanglante,
Songe que je suis Fille aussi-bien comme Amante,
Si j'ai vangé mon Père au dépend de ton sang
Du mien pour te venger, j'épuiserais mon flanc.
Mon ame desormais n'a rien qui la retienne,
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi qui me prétend aquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croyant me vanger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter . . .

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime & ta vaillance.

Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours,
Vas, vas, je mourrai bien sans ce cruel secours,
Abandonne mon ame au mal qui la possède,
Pour venger mon Amant je ne veux point qu'on
m'aide.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
J'aimois, vous l'avez sçu, mais pour venger mon
Père

J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.
Votre Majesté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, & sa ma mort changée,
D'implacable Ennemie, en Amante affligée;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!

Sire, si la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revokez une si dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
Qu'en un Cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon Père & mon Amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, fors d'erreur, ton Amant n'est pas mort,
Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçü.
 Je venoit du combat lui raconter l'issü.
 Ce généreux Guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crainds rien, (m'a-t-il dit quand il m'a desarmé)
Je laisserois plutôt ma victoire incertaine
Que de répandre un sang hazardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
Vas de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du Vainqueur lui porter ton épée.]

Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
 Elle m'a cru Vainqueur me voyant de retour,
 Et soudain sa colére a trahi son amour,
 Avec tant de transport & tant d'impatience,
 Que je n'ai pü gagner un moment d'audience.

Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma Fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu;
 Ni chercher les moyens d'en faire un desaveu;
 Une loüable honte envain t'en sollicite,
 Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,
 Ton Père est satisfait, & c'étoit le venger
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger;
 Tu vois comme le Ciel autrement en dispose;
 Ayant tant fait pour lui fais pour toi quelque chose,

Et ne sois point Rebelle à mon commandement;
 Qui te donne un Epoux aimé si chérement.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SAN-
CHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

A Proche-toi, Rodrigue! & toi reçois ma Fille
De la main de ton Roi, l'Apui de la Castille.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma Conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un Père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une Ar-
mée,

Des Héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du Coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains;
Ma tête est à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un Invincible.
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,

Ne me bannissez point de votre souvenir,
 Et puis que mon trépas conserve votre gloire,
 Pour vous en revanche conservez ma mémoire,
 Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimé il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
 Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire,
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
 Et vous êtes mon Roi, je vous doit obéir.
 Mais quoique déjà vous m'avez condamnée,
 Sire quelle aparence à ce triste himénée?
 Qu'en même jour commence & finisse mon deuil
 Mettre en mon lit Rodrigue, & mon Pere au cercueil
 C'est trop d'intelligence avec son homicide
 Vers ses manes sacrées, c'est me rendre perfide
 Et souiller mon honneur d'un reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
 Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime,
 Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
 Mais quoique sa valeur t'ai conquise aujourd'hui,
 Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
 Cet himen différé ne rompt point une loi,
 Qui sans marquer de temps lui destine ta foi.
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Vas, jusqu'en leur País leur reporter la guerre,
 Commander mon Armée, & ravager leur terre.
 A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi,

Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
 Mais parmi tes hauts faits sois lui toujours fidelle,
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chiméne, & pour votre service
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accom-
 plisse ?

Quoiqu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse,
 Et possédant déjà le cœur de ta Maîtresse,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat con-
 tre toi,

Laisse faire le temps, ta vaillance, & ton Roi,

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE
BABILLARD,
COMÉDIE
EN VERS
ET EN
UN ACTE.



se vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de
l'Opera.

M D C C X L V I I.

J. B.

BABILLARD,

COMTE DE

BRUNOIS

UNION



ALAMBERTO

MDCCLVII

A C T E U R S.

LEANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, Parent de Leandre & son Rival.

CLARICE, Veuve.

CEPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNE', Voisine de Clarice.

HORTENSE, Sœur de Daphné.

ISMENIE, Amie de Cephise.

MELITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NERINE, Suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene est à Paris chez Clarice,

A C T E U R S

LEANDRE, Amant de Clélie.

VALLER, Père de Leandre & rival.

CLÉLIE, Amant de Leandre.

CEPHISE, Amant de Clélie.

DAPHNE, Voisine de Clélie.

DIORFANSE, Sœur de Diopha.

ISMENIE, Amie de Clélie.

MELITE, Esclave de Clélie.

GORIS, Amant de Clélie.

MERINE, Esclave de Clélie.

LA FLEUR, Esclave de Clélie.

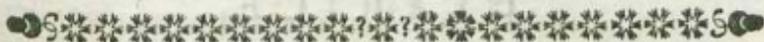
La suite de l'acte des Clélie.





LE

BABILLARD,
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.



E fors d'avec Léandre, ah, quel
homme ennuyeux!

Je n'en puis plus, je sens un mal
de tête affreux.

Il n'a point déparlé pendant une
heure entiere.

Par bonheur à la fin je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une Commission,

Dont j'ai sçu le charger.

N E R I N E.

Il falloit sans façon
Lui donner son congé. Si j'avois été crüe,
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vuë.
Sa langue est justement un claquet de Moulin,
Qu'on ne peut arrêter si-tôt qu'elle est entrain;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide,
Suit indiscrettement la chaleur qui la guide,
De Guerre, de Combats, cent fois vous étour-
dit,

Souvent pour trop parler il ne fait ce qu'il dit:
Dit le bien & le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

C L A R I C E,

Tu le peins assez bien.

N E R I N E.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard est toujours indiscret,
Et vains: tel est l'esprit de notre Capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette Semaine,
Ce tems me semble un siècle, & je tremble aujour-
d'hui,

Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Etant si differens d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont Monsieur Leandre est si fort entiché.
Pour moi je trouverois son Parent préférable,
Valere est le plus jeune & le plus raisonnable ?
Il a beaucoup d'esprit, parle peu comme vous.

C L A R I C E.

Nerine, je veux bien l'avouer entre nous.
Je pense comme toi: tout ce qui m'embarasse,
Je dépends de ma Tante.

N E R I N E.

Eh, Madame, de grace;
N'êtes vous pas Veuve ?

C L A R I C E.

Oui, mais je dois ménager
Cette Tante, qui m'aime & veut m'avantager,
Tu sçais que j'en attens un fort gros heritage.
Je ne puis faire un choix sans avoir son suf-
frage ;

Et malheureusement sans l'avoir jamais vû,
Cephise pour Leandre a l'esprit prévenu.
Ismene son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la Guerre, & qui pour sa valeur.
Doit bien-tôt d'une Place être fait Gouverneur.

N E R I N E.

Valere est Officer; brigue la même Place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez vous épouser....

C L A R I C E.

Mon cœur est incertain

N E R I N E.

Et moi, si pour époux vous acceptez Leandre,
Je quitte dès ce soir sans plus long-tems atten-
dre :

8 LE BABILLARD,

Quel Maître! il voudroit seul parler dans le logis.

Ce seroit un tyran qui tout le jour assis,
Usurperoit nos droits, qui seroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, est un monstre en ménage,

Et ce n'est que pour nous qu'est fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NERINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir en même-tems de votre létargie:
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense sa sœur.

NERINE.

L'une & l'autre s'avance.



S C E N E II.

CLARICE, DAPHNE', HOR-
TENSE, NERINE.

DAPHNE' à *Clarice*.

QUOI, vous vous mariez, & ne m'en dites
rien,

A moi votre Voisine, oh, cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNE'.

A quoi bon le cacher, soyez plus naturelle,

Vous sortez de veuvage, il n'est rien de plus
sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNE'.

Votre mari futur

Des demain au plutard vous épousez Leandre,

H O R T E N S E.

C'est un bruit que lui même a grand soin de répandre.

Ce n'est plus un secret.

N E R I N E.

Il est bon là ma foi.

C L A R I C E.

Vous êtes là-dessus mieux instruites que moi.

Je sçai pour m'obtenir qu'il fait agir Ismene;

Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.

Leandre le premier auroit du m'avertir,

Et la seule raison m'y fera consentir.

Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,

Vous devez l'une & l'autre excuser mon silence;

J'ai même apprehendé qu'avec juste raison

Daphné ne badinât d'une telle union;

Et pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,

Je vous prie instamment d'en parler à Cephise,

Pour la faire changer de résolution,

Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

H O R T E N S E.

Dès que je la verrai, fiez vous à mon zèle;

Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

C L A R I C E.

Ecoutez cependant je dois vous avertir

Que Leandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble. . . .

N E R I N E.

Eh, vous n'avez que faire
De vous presser, sçachant quel est son caractere.

Il est chargé pour vous d'une commission,
Mais il ne quitte pas si tot une maison.
Il dit toujours je sors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suisse; il lui faut plus d'une
heure.

Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A diner l'autre jour quand vous l'aviez prié?
Il fut voir le matin Doris grande parleuse,
Puis Melite survint autre insigne causeuse.
Le *trio* de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaserait encor, si le discret Leandre
N'avoit apprehendé de se trop faire attendre:
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien
ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

D A P H N E'.

Le trait est singulier.

H O R T E N S E.

S'il ne trouvoit personne.

D A P H N E'.

Pour plus de sureté dépêchons nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE.

Ma sœur & mon nous allons au Palais,
Où nous avons à faire.

CLARICE.

Et moi dans le Marais,
Voir ma Tante, & sçavoir au vrai ce qu'elle
pense,
D'un Hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNE.

Quelqu'un monte, c'est lui; car j'entens parler
haut.
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plutot.

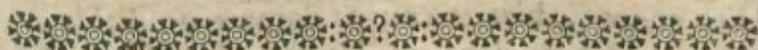
(Elle sortant.)

NERINE.

Il a babiller une fureur extrême,
Jusques là qu'étant seul il jase avec lui même.



SCENE



S C E N E III.

L E A N D R E , N E R I N E .

L E A N D R E *parlant tout seul sans voir Nerine.*

NON, rien n'est plus piquant que de courir,
d'aller,

Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on
cause,

On s'informe, & toujours on apprend quelque
chose;

Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,

Cela vous satisfait, & comme le Marquis

Me disoit l'autre jour en allant chez Julie....

N E R I N E .

A qui parle Monsieur ?

L E A N D R E .

C'est toi, bon jour, ma mie.

Comment te portes-tu ? fort bien, j'en suis ravi,

Ta Maîtresse de même, & moi, fort bien aussi.

Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle

De sa part; mais morbleu, personne n'est chez
elle,

Pas le moindre Laquais: j'ai trouvé tout sorti,

Et je suis revenu comme j'étois parti.

Hier encore, hier je courus comme un diable,
 Secoté, cahoté dans un Fiacre exécration.
 Au Fauxbourg saint Marceau j'allai premièrement;
 Des Gobelins ensuite au Fauxbourg saint Laurent,
 Du Fauxbourg saint Laurent, sans presque prendre
 haleine:
 Au Fauxbourg saint Antoine & tout près de Vincenne:
 Du Fauxbourg saint Antoine au Fauxbourg saint Denis,
 Du Fauxbourg saint Denis dans le Marais, & puis
 En cinq heures de tems faisant toute la Ville,
 Je revins au Palais, & du Palais dans l'Isle.
 Delà je vins tomber au Fauxbourg saint Germain;
 Du Fauxbourg saint Germain. . .

NERINE *l'interrompt avec volubilité.*

J'ai couru ce matin
 Et de mon pié léger, jusqu'au bout de la rue;
 De la rue au marché: puis je suis revenuë.
 Il m'a fallu laver, froter, ranger, plier;
 J'ai monté, descendu de la cave au grenier,
 Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
 J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
 Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouillon:
 J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
 Pendant qu'un Cavalier, que Leandre on appelle,
 A causé, babillé, jâsé tant auprès d'elle,

Qu'elle en a la migraine, & que pour s'en guer-
rir,
Tout à l'heure, Monsieur, elle vient de sortir.

L E A N D R E.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent gueres.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu je sçaurois bien. . . . Profitez de l'avis,
Et parlant à des gens qui passent votre sphere,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

N E R I N E.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

L E A N D R E.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considere ;
Et tu devrois sçavoir qu'en la place où je suis
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ta Maîtresse une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme ;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le Roi :
Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il est mon cadet de plus d'une maniere
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un
parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.
Julie a du brillant, & beaucoup de jeunesse ;

Ta Maîtresse a trente ans & moins de gentillesse;
 Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
 Elle est sage, æconome & ne babille pas.

NERINE.

La déclaration est tout à fait nouvelle,
 Et je vous dois, Monsieur, remercier pour elle.

LEANDRE.

Adieu, je vais agir pour mon Gouvernement.
 Oh, Valere en sera la dupe sûrement;
 Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laisse.

(Elle sort.)

LEANDRE à part.

Il m'aborde à regret, & son aspect me blesse.
 Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent.





S C E N E IV.

LEANDER, VALERE.

LEANDRE.

AH! vous voila, Monsieur : j'en suis charmé
vraiment.

C'est peu que de vouloir m'enlever ma Maî-
tresse;

J'apprens que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le Gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon
âge.

Mais mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concu-
rent.

Vous vous taisez.

V A L E R E.

J'attens le moment favorable,
Et vous trouve Monsieur, parleur très-agréa-
ble.

Vous avez tort pourtant de vous mettre en cour-
roux,

Vous sçavez que je suis Officier comme vous.

LEANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques, à d'autres.

Oses-tu comparer tes Services aux nôtres?

Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;

Quand j'étois Lieutenant tu n'étois que Cadet.

J'ai vu trente Combats, vingt Sièges, six Batailles;

J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles;

J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,

Et Bourgeois, je me suis annobli par mon bras.

Je n'oublierai jamais ma première Campagne

Je crois que nous faisons la Guerre en Allemagne.

Dans un Détachement. . . c'étoit en sept cents trois. . .

A cinq heures du soir. . . quatorzième du mois. . .

L'affaire fut très vive, & j'y fis des merveilles,

Alidor y laissa l'une de ses oreilles.

Il a joué depuis jusqu'à son Régiment,

Autrefois Colonel & Commis à présent.

Connois tu pas sa femme? elle est encor piquante:

J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.

As-tu vu la maison qu'il a tout près de Can?

Elle est belle. Je vais t'en faire ici le plan

En deux mots.

VALERE.

Mais, Monsieur, vous battés la campagne,

Et vous êtes déjà bien loin de l'Allemagne
 Quant au Gouvernement le succès montrera
 Si j'ai de bons amis.

L E A N D R E.

Oh! je t'arrête là.

Des Amis, des Patrons, j'en ai de toute espèce;
 Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'inté-
 resse.

Je fais agir sous main le Chevalier Caquet,
 Lisimon l'intrigant, & Damon le furet;
 Qui se fourre par tout, à l'Etat très utile,
 Officier à la Cour, Espion à la Ville
 Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal,
 Du Sexe fort aimé. J'aurai par son canal
 Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
 Qui connoît le Ministre & peut tout sur son ame,
 Parente de Clorice: je ne dis pas son nom,
 Il faut avoir en tout de la discretion
 Chez elle ce matin sans plus long-tems remet-
 tre,

L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

V A L E R E à part.

Parente de Cloris! C'est Constance ma foi
 Elle est fort mon amie, & fera tout pour moi.
 Il m'a très à propos rapellé son idée,
 Il faut le prevenir.

L E A N D R E.

La chose est décidée,

Et quand même la Cour par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit Gouverneur;
Je n'en ferois pas moins le mari de Clarice,
Car sa Tante m'estime.

V A L E R E.

Elle vous rend justice.

Votre. . . .

L E A N D R E.

Votre; écoutez, car je parle le mieux.

V A L E R E.

Dites encor le plus.

L E A N D R E.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas comme moi le don de la parole;
Ton cœur en est jaloux & cela te désole.
De ma complexion je parle peu pourtant,
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent;
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes causes; quoiqu'il soit d'une éloquence ex-
trême;

Car il dit ce qu'il veut, il est Orateur-né.
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré:
Sa volubilité qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au Palais aujourd'hui;
Qui parle plus long-tems ni plus vite que lui.

V A L E R E.

Oh, sur lui vous auriez remporté la victoire;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LEANDER.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
 Sois instruit que tout cède au talent de parler.
 Et sçache qu'en amour aussi bien qu'en affaire,
 La langue fut toujours un arme nécessaire.
 Par-là l'on persuade & l'on se fait aimer :
 On méprise ces gens qui lents à s'exprimer.
 Hesitant sur un mot qui dans leur bouche expire,
 Font souffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire aussi bien qu'en amours,
 Agir quand il le faut vauz mieux que le discours ;
 Le trop parler, Monsieur, souvent nous est con-
 traire.

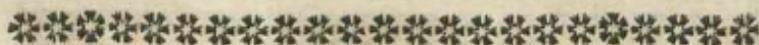
LEANDRE.

Vous jasez cependant plus qu'à votre ordinaire.
 Pour moi j'articulois mes mots avant le tems,
 Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
 Qu'entendant mes discours qui passioient ma portée
 Un jour, il m'en souvient, ma grand'mere en-
 chantée
 Me prit entre ses bras.

VALERE.

Quel est donc ce Laquais ?





SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA
FLEUR.

LA FLEUR *bas à Leandre.*

Monsieur l'Abbé m'envoie, il vous attend.

LEANDRE.

J'y vais.

(Continuant son discours.)

Puis me tint ce propos.

VALERE *bas.*

Le voila qui demeure.

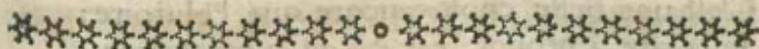
LA FLEUR *revenant sur se pas.*
Monsieur, il va sortir, dépêchez.

LEANDRE.

Tout à l'heure,

(La Fleur s'en va.)





SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai son discours pré-
sent,
Ce qu'on retient alors reste profondement.
C'est une cire molle, où tout ce qu'on appli-
que,
S'écrit. Si comme moi vous sçaviez la Phy-
sique,
Je vous mettrois au fait ; car j'ai beaucoup de
goût
Pour un homme de Guerre, & sçais un peu de
tout.
J'aime les tourbillons, le sec & le liquide,
Les atômes.

VALERE à part.

Il va se perdre dans le vuide.

LEANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon esprit,
La matiere subtile, elle me réjouit.

C'est une belle chose encore que l'Histoire;
 Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire;
 Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lû;
 La Bataille d'Arbelle où César fut vaincu,
 Et celle de Pharsale où périt Alexandre;
 Et Darius le Grand qui mit Thebes en cen-
 dre.....

Dans la vivacité, je crois que je confonds.

V A L E R E.

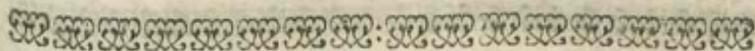
Ma foi, vous excellez pour les digressions,
 Et j'admire votre art à changer de matieres
 Par des transitions insensibles, legeres:
 Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
 Et vous citez l'Histoire en homme bien in-
 struit.

L E A N D R E.

Il me brouille toujours.



SCENE



SCENE VII.

LEANDRE, VALERE,
NERINE.

NERINE.

EXcusez je vous prie
Mais il entre, Messieurs, nombreuse compagnie :
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Isimene l'accompagne ; Hortense au même instant
Rentre & sa sœur la suit ; Doris avec Melite,
Vient d'un autre côté pour nous rendre visite.

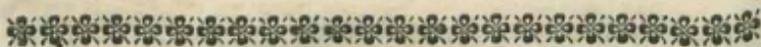
(S'adressant à Leandre.)

Vous les entretiendrez, elles ne sont que six,
Et ferez s'il vous plait les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LEANDRE.

Volontiers, je saisis l'occasion propice ;
Je vole vers la Tante & je cours l'embrasser,
Et lui donner la main. Je vous laisse y penser.
Adieu, Monsieur.





SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

QUE croire ?

NERINE.

Allez, quoiqu'il ne dise,
 Nous pourrons balancer le pouvoir de Cephise.
 Monsieur, je vous protege, & cela vous suffit.

VALERE.

Et ta Maitresse ?

NERINE.

Elle est pour vous sans contredit,
 Si le Gouvernement. . .

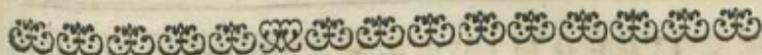
VALERE.

Va, mon affaire est bonne,
 Et je fors de ce pas pour voir une personne,
 Dont notre Babillard m'a fait ressouvenir,
 Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir ;
 Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
 Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NERINE.

Rentrans, j'entens nos gens qui parlent en chorus.





SCÈNE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
HORTENSE, DAPHNE', DO-
RIS, MELITE.

DORIS & MELITE. *entrant les
premieres.*

Nous nous rendons, Madame, & ne disputons
plus.

HORTENSE à Cephise.
Je suis de la maison, point de cérémonie.

LEANDRE *se plaçant au milieu.*
Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie :
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'écouter ;
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNE'.
Vous êtes aujourd'hui coëfée en mignature.
(Bas à Hortense.)
Sa parute est risible autant que sa figure.

DORIS.
Je suis en négligé.

ISMENE.
J'aime cette façon.

CEPHISE *avec poids & lenteur.*

Elle vous sied.

LEANDRE.

Cela vous donne un fair fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue :

Je vous avourai que je l'ai méconnüe.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere saison.

MELITE.

Elle est toujours au Bal, c'est là sa passion.

CEPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une histoire.

LEANDRE.

Dites-nous un peu ça, plus qu'on ne sçauroit
croire,

J'ai l'esprit curieux.

CEPHISE.

Je vais vous la compter.

DORIS.

J'en sçais une,

LEANDRE.

Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter.

DAPHNE.

Oh, vous parlez si bien qui je suis tout oreille,

(*A part.*)

Son ton de voix m'endort, & déjà je sommeille.

LEANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE & DORIS.

Paix.

LEANDRE.

Paix.

CEPHISE *lentement*

Conduite par l'Amour

Certaine Dame au Bal se rendit l'autre jour.

LEANDRE.

Au Bal de l'Opera.

CEPHISE.

Sans doute. Un Mousquetaire

L'attiroit en ces lieux.

LEANDRE.

En amour comme en guerre

Ce sont de verds Messieurs.

CEPHISE.

La Dame en question.

Je ne la nomme point, & cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LEANDRE.

C'est la jeune Marquise.

ISMENE *à part.*

Il va par son babil indisposer Cephise.

CEPHISE.

Un instant, attendez; celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LEANDRE.

Oh, j'y suis pour le coup.

MELITE.

Je sçai aussi l'affaire.

LEANDRE.

C'est Chloé.

CEPHISE,

Point du tout.

HORTENSE *à part.*

L'étrange caractère;

MELITE.

C'est Clorinde.

LEANDRE.

Ou Lucille.

CEPHISE.

Eh, d'un esprit moins prompt.

Mais sans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore! il m'interrompt

LEANDRE.

Permettez moi....

CEPHISE.

Je prens le parti de me taire,

Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en ma-
tiere.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en suis incapable.

CEPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LEANDRE.

C'est bien dit
La conversation doit être générale.

MELITE.

Le moyen, si Monsieur fait toujours la bale.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Allez! laissez les dire, & poursuivez toujours.

DORIS.

Mesdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plait?

ISMENE.

Dit-on qu'elle soit belle

MELITE.

Le Babillard, Monsieur.

LEANDRE.

Oh, je veux voir cela

Et je ferai ce soir faux-bond à l'Opera.

CEPHISE.

Pour moi, je ne sçaurois souffrir les Comédies.

DORIS.

Et n'ai du goût aussi que pour les Tragédies.

LEANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait
A ce Théâtre là pourtant je ne vais gueres.

DAPHNE.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lu-
miere...

LEANDRE.

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sçai tout Pradon & Montfleury par cœur.

Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste.

Tien, tien, voila le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reste.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh, j'y ris sur ma foi

Du meilleur de mon ame, & sans sçavoir pour-
quoi,

Madame, avez vous vû l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau
semblable?

Et le fameux Saxon n'est il-pas amusant?

Polichinelle encor est fort divertissant.

Ma foi, vive Paris, c'est une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Ne vous relâchez pas.

LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

DORIS & MELITE.

Madame elle est. . . .

LEANDRE.

Elle est mariée à Philinte.

CEPHISE.

Il tient bien sa parole.

MELITE.

Elle est veuve.

LEANDRE.

J'ai tort.

ISMENE *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me répons bien fort.

DORIS.

Aminte est mon amie.

MELITE.

Et je suis sa voisine.

LEANDRE.

Je lui tiens de plus près car elle est ma cousine.

MELITE.

Elle n'est plus ici.

LEANDRE.

Sans contestation.

DORIS à *Céphise*.

Vous l'a-t-on dit ? . . .

LEANDRE.

Avec votre permission. . . .

CEPHISE.

Eh, laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie. . . .

DAPHNE' à *Leandre*.

Defendez vous.

LEANDRE.

Un mot. . . .

MELITE.

Elle est en Picardie. . . .

LEANDRE.

Oh, je suis son cousin. . . .

DORIS.

Par le dernier courier. . . .

LEANDRE.

Au troisiéme degré.

MELITE.

Jusqu'au mois de Janvier, ...

LEANDRE.

Je fors d'un fang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MELITE.

Je dois. ...

LEANDRE,

Et je me fais un honneur de le dire.

CEPHISE.

Mais. ...

MELITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LEANDRE.

Je le suis. ...

DORIS.

Elle épouse un Conseiller d'Amiens, ...

DORIS.

MELITE.

Jy dois aller bien-tôt, ..

LEANDRE.

Du côté de ma Mere....

DORIS.

C'est un riche Parti. . . .

MELITE.

Je parts avec mon Frere..,

CEPHISE.

Mesdames. . . .

LEANDRE.

Il est fur. . . .

CEPHISE.

Mais Monsieur. . . .

DAPHNE' à *Leandre.*

Tenez bon.

LEANDRE, MELITE, DORIS,

Madame. . . .

DAPHNE' à *Leandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

D

LEANDRE, MELITE, DORIS,
CEPHISE & ISMENE, *parlant
ensemble.*

LEANDRE.

On me conteste en vain ce que je certifie.
On ne m'appendra pas ma Généalogie.
Mieux qu'un autre je crois, je dois en être in-
struit,
Puisque cent & cent fois mon pere me l'a dit.

MELITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance
Quelle eut toujours en moi beaucoup de confiance
Ne pouvant me parler elle m'écrivit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement,

DORIS.

A vous dire le vrai la Province m'ennuye ;
Car je hais les façons & la tracasserie,
Et si je n'esperois de bien-tôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CEPHISE.

Il ne se vid jamais une chose semblable,
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable ;
Et c'est un procédé, Monsieur, des plus choquans
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire.
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère.

J'en suis scandalisée, & par votre caquet
 Vous détruisez, Monsieur, tout ce que j'avois fait.

MELITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoissez Chrisante?

LEANDRE.

Quoique vous en disiez, Aminte est ma parente,
 Mesdames; car Aminte est fille de Damon,
 Gentilhomme Servant, & petit-fils d'Orgon;
 Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
 Célèbre partisan, & Frere de Dorante;
 Lequel Dorante avoit en hymen clandestin
 Epoufé par amour Guillemette Patin;
 Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
 Fille du second lit d'Angelique la Chaise:
 Et laquelle Angelique... (Il touffe.)

MELITE.

Oh, laquelle, lequel,
 Je n'y puis plus tenir. (Elle sort.)





SCENE X.

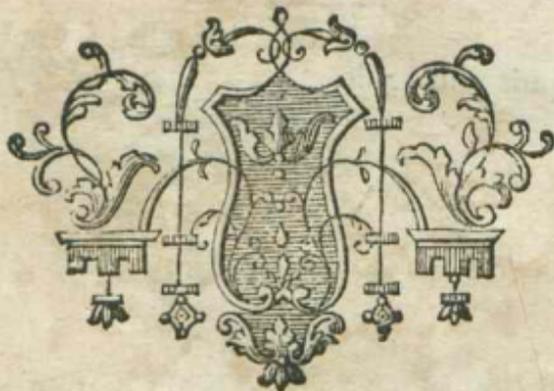
LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
DORIS, DAPHNE, &
HORTENSE.

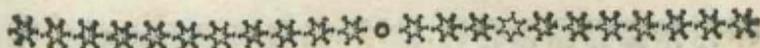
LEANDRE *continuant son discours.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hypolite.
(Il crache.)

DORIS *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde mais il vaut mieux que je
quitte.





SCENE XI.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE,
HORTENSE & DAPHNE.

LEANDRE *poursuivant toujours.*

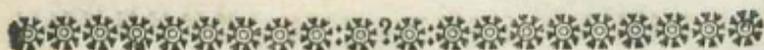
ET ladite Hypolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babilie ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babilie,
Étoit mon trifaycul.

HORTENSE

C'est un mal de famille.
Fuyons, sauve qui peut.

(Elle s'en va.)





SCENE XII.

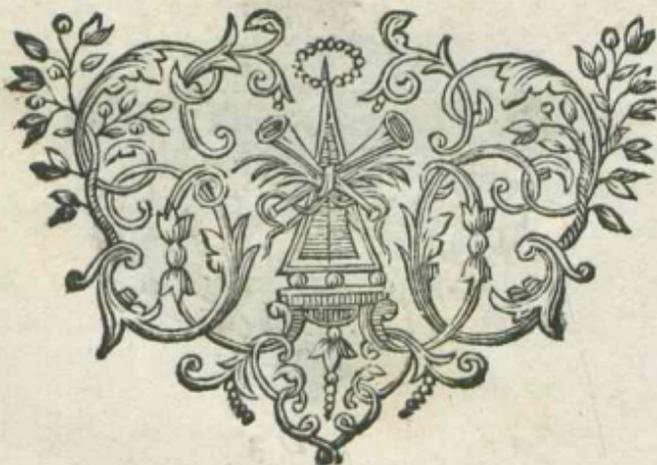
LEANDRE, CEPHISE, IS-
MENE, DAPHNE.

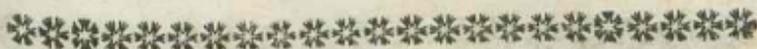
LEANDRE *reprenant son discours.*

J'AI son Portrait chez moi ,
Et lui ressemble fort. On void par-là, je croi,
Qu'Aminte. . . Attendez, joublois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton de naissance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace.
(*Il éternuë.*)

ISMENE *bas.*

Que Monsieur est un sot. J'abandonne la place.
(*Elle sort en colere.*)





SCÈNE XIII.

LEANDRE, CEPHISE,
DAPHNE.

LEANDRE *continuant toujours.*

FUT grand homme du guerre, & de Mestre de
Camp

Donne dans le Commerce, & devint Trafiquant.

Or donc pour revenir, pour être laconique,

Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,

Major & Gouverneur de Quimpercorentin.

Je dois avoir sa place & le dès à dessein,

Enrique donc neveu de Martin....

(Il se mouche.)

CEPHISE.

Ah je respire.

J'étouffe & je m'en vais.

DAPHNE.

Moi, je crève de rire.

(Elle suit Cephise.)



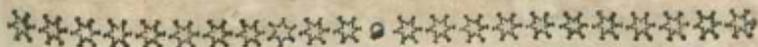


SCENE XIV.

LEANDRE *poursuivant seul.*

Herita de ses biens; car ce Martin Braillard
 N'avoit à son decès laissé qu'un fils bâtard,
 Mort depuis en Espagne; & pour toute famille
 De son Epouse Alix n'avoit eu qu'une Fille
 Trépassée, enterrée un an avant sa mort;
 Qui promettoit beaucoup, & qu'il cherissoit
 fort.





SCÈNE XV.

L'ÉANDRE, NERINE *qui vient en tapinois & se met derrière lui pour l'écouter.*

LÉANDRE *sans appercevoir Nerine.*

ENRIQUE combattit & sur Mer & sur Terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sur,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur,
Il n'aimoit pas le vin, & haïssoit les femmes;
Je le dis à regret, excusez moi, Meldames,
De vous fâcher en rien. . .

NERINE *derrière la chaise.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE.

Ah! Nerine, c'est toi; mais je lui seul ici,
Je m'en serois douté. Peste soit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles;
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes sur tout, bon Dieu, que je les hais;
Le talent le plus rare & le plus nécessaire,
Sur tout dans une femme, est ce lui de se taire.

NERINE.

Ah! Monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait;
Scu vaincre, surpasser en babil, en caquet
Six femmes à la fois & leur donner la fuite.
Quelles femmes encor! la braillarde Melite,
L'éternelle Cephise, & la rogue Doris,

Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de Commere ?

LEANDRE.

Voyez la médifance ! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de desserer les dents.
Mais, je fors.

NERINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monsieur, pour vous
remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé, voyons ce qu'elle dit.

Il lit tu haut.

“ Comme on ne sçauroit vous parler, Monsieur,
“ je prens le parti de vous écrire. Vous venez
“ d'échouer dans l'affaire en question pour avoir
“ trop parlé, & n'avoir pas assez agi, & faute de
“ vous être rendu chez moi, quand je vous ai
“ envoyé mon Laquais. Vous n'en sçauriés dou-
“ ter, puisque Valere vient d'obtenir le Gouver-
“ nement par l'entremise de la personne même
“ chez qui je devois vous mener ce matin.

L'Abbé BRIFARD.

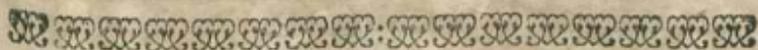
NERINE.

J'approuve cette Lettre, & c'est fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injustice est criante, & je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller par tout m'en plaindre ;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.





SCENE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE.

CEPHISE *parlant en Valere.*

VOUS sçavez devant lui quels sont mes sentimens

Et je vais m'expliquer sans tarder d'avantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment j'attens votre suffrage.

NERINE *à Cephise.*

De Quimpercorentin Valere est Gouverneur.

CEPHISE *s'adressant à Valere.*

Je viens d'en être instruite, & fais choix de Monsieur.

LEANDRE.

Contre les sentimens que vous faisiez paroître.

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,

Et je ne sçavois pas que vous étiez enfin

Arriere petit-fils du célèbre Martin.

VALERE.

Vous serez de ma nôce.

CLARICE.

Ami, Maîtresse, Affaire,

Vous perdez tout, Monsieur, pour n'avoir sçu vous taire.

NERINE.

Monsieur le Gouverneur, je vous baise les mains.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins ;
 Mais pour me consoler de ce qui les fait rire,
 Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre en revenant sur ses pas.

Messieurs, un mot avant que de sortir ;
 Je serai court contre mon ordinaire.
 Si par bonheur j'ai pu vous divertir,
 Si mon babil a sçu vous plaire,
 Daignez le témoigner tout haut.
 Si je vous déplaïs au contraire,
 Retirez vous sans dire mot.
 N'imités pas mon caractère.

F I N.



ESOPE
A LA VILLE,
COMEDIE

EN VERS

ET

EN UN ACTE.

Par Mr. BOURSAUT.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie.

M D C C X L V I I.

ESSOR

A LA VILLE

COMEDIE

EN VERS

57

EN UN ACTE

PAR M. BOISSIAU



A LA VILLE

Cher. R. Götter & Compagnie

M D C C L X I I

ACTEURS.

ESOPE.

LEARQUE, Gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, Fille de Learque.

AGENOR, Gentilhomme de Lesbos,
Amant d'Euphrosine.

DORIS, Confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, Fille entêtée de son esprit.

DEUX DEPUTE'S de Sizique, tous deux
fort vieux.

PIERROT, Payfan d'auprès de Sizique.

AGATON, petit garçon fort beau, Fils
de Learque.

CLEONICE, petite fille fort laide, Sœur
d'Agaton.

Mr. DOUCET, Généalogiste.

AMINTE, Mere d'une fille enlevée.

ALBIONE, Veuve d'un Conseiller-No-
taire.

COLINETTE, Femme de Pierrot.

Mr. FURET, Huissier.

DEUX COMEDIENS.

UN MAITRE d'HOSTEL.

UN SOMMELIER.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Sizique.

A C T E U R S

ESOPH
LEARQUE, Gouverneur de Sicile.
EUPHROSINE, fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos.
DORIS, Confidente à Euphrosine.
HORTENSE, fille d'Agaton & de son épouse.
DEUX DEPUTÉS de Sicile, tous deux
fort vieux.
PIERROT, Peuple d'Agaton de Sicile.
AGATON, père d'Agaton & de Hortense.
de Lesbos.
CLÉONOR, petite fille fort laide, sœur
d'Agaton.
M. DOUCET, Généralissime.
AMANTE, Mère d'une fille enlevée.
ALBIONNE, Veuve d'un Contre-maître.
de Lesbos.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
M. FURST, Hôte.
DEUX COMÉDIENS.
UN MAÎTRE d'HÔTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.



ESOPE
A LA VILLE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORTS.

LEARQUE.

 NEIN ce grand esprit que je brulois
de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier
au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes
ensemble:

Ne me déguise rien, dis-moi ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme?

6 ESOPE A LA VILLE.

EUPHROSINE.

Moi ?

LEARQUE.

Oui.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LEARQUE.

Et toi !

Comment le trouves-tu ? je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte ?

LEARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LEARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain Magot.

Franchement.

LEARQUE.

Quoi ! friponne, être assez arrogante . . .

DORIS.

Si cela vous déplaît, souffrez donc que je mente.
Me voila toute prête à dire qu'il est beau ;

Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau ;

Qu'à le voir sans l'aimer, c'est en vain qu'on travaille ;

Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille ;

Que du haut jusqu'au bas tout m'en paroît charmant ;

Mais ce fera, Monsieur, mentir impudemment :

Et jamais au mensonge on ne m'a vu de pente,

Quoique vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moi,

Je ris incognito d'abord que je le vois ;

Je ne puis m'en tenir quelque effort que je fasse :

Il n'est point de laidur que son museau n'efface :

Et le reste au visage & si bien assorti

Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.

Celui qui le forma choisit un sot modèle.

LEANDRE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle,

Plût aux Dieux, tel qu'il est, qu'Euphrosine lui plût !

EUPHROSINE.

Et si je lui plaisois quel seroit votre but ?

Mon Pere ?

LEARQUE.

Ignorez-tu jusqu'où va ma tendresse,

Et combien dans ton sort ton Pere s'intéresse ?

Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux,

Que celui que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux ! juste Ciel ! que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon, ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LEARQUE.

Esope, selon toi, n'est donc pas son fait ?

DORIS.

Non !

Pour épouser un singe il faut être Guenon.

Car entre nous, Monsieur, Esope est un vrai singe :

Celui qui vous est mort, quand il avoit du linge,

Un juste-au-corps, des gands, & son petit chapeau,

8 ESOPE A LA VILLE.

Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau ;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe ,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi ,
Le singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme en quelque endroit
qu'il brille ,
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait ?

LEARQUE à *Euphrosine*.

Ecoute. En peu de mots en voici le portrait.
Il est laid ; mais crois moi , c'est une bagatelle :
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut ,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage
Qu'une richesse immense est son moindre avantage ,
Crésus le plus heureux de tous les Potentats ,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense ?
A vivre dans le faste , & parmi l'opulence ?
A bâtir sa maison des dépouilles d'autrui ?
Il sert le Roi , le peuple , & ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile ;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville ,
Il enseigne aux Petits à faire leur devoir ,
Et tempère des Grands l'impétueux pouvoir :
A la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en pere de son peuple un Monarque commande ;
Et que mourant plutôt que d'oser le trahir ,
Un sujet se retraigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangereux d'être trop véritable

Il se sert du secours que lui prête la Fable ;
 Et sous les noms abjects de diuers animaux,
 Aplaudit les vertus, & reprend les défauts.
 Quoique par bienséance il ne nomme personne ;
 Si l'on ne se connoît au moins on se soupçonne :
 Et par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,
 Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
 Voila sincèrement le portrait de son ame.

D O R I S.

Que vous seriez, Monsieur, un bon Peintre de
 femme!

Vous fardez vos portraits admirablement bien.

L E A R Q U E.

Quoi, ma Fille soupire, & ne me répond rien ?
 Un mérite si grand ne la rend point sensible ?

E U P H R O S I N E.

Mon pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible ;
 Mais Esope est si laid !

L E A R Q U E.

Son esprit est si beau !

La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
 Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
 Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte ;
 Par-tout où de Crébus s'étendent les États,
 Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.
 Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
 Eloignent de la Cour, tyrannisent leurs places.
 Cassé les Officiers, qui pour faire les fins,
 Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
 Et de peur que la fraude à la fin ne soit sçüe,
 Ont des gens empruntez pour passer en revuë.
 Exclud les Conseillers de donner leurs avis,
 Quand pendant l'audience ils se sont endormis.
 Bannit les Avocats, dont l'élégante prose

10 ESOPE A LA VILLE.

A l'art de rendre bonne une méchante cause.
 Abolit les Brelans, ces honteux rendez-vous,
 Où l'on tient une école à dresser des Filoux.
 Défend aux Médecins, que nos maux enrichissent,
 De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent.
 Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
 Esope a sans reserve inspection sur tout.
 Quoique ma probité soit exempte d'atteintes,
 Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes:
 Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
 Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux;
 Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
 Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre
 A son appartement je vais voir s'il est jour;
 Sçavoir s'il est visible, & lui faire ma cour;
 Lui marquer par mon zèle & par ma déférence ...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le vois qui s'avance
 Quel Marmouset!

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE,
 DORIS.

LEARQUE.

J'Allois pour voir votre Grandeur,
 Et sçavoir...

ESOPE.

Doucement, Monsieur le Gouverneur!
 Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
 Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:

Le terme de grandeur ne fut point fait pour moi.

LEARQUE.

Eh, Monsieur, c'est un grade acquis à votre em-
ploi,

Tous vos Prédécesseurs jusqu'au temps où nous
sommes...

ESOPE.

Tous mes Prédécesseurs ont été de grands hommes,
Dont le sang, le service, & les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritoient encor plus.

Pour moi qu'un sort bizarre a tiré de la bouë,
Moi, de qui pour un temps la Fortune se jouë,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.

La Fortune est à craindre où manque la sagesse.
Etre aujourd'hui Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des Grands, par cas for-
tuit.

Trêve donc de grandeur pour un homme si mince.

LEARQUE.

Et de quoi vous sert donc d'être auprès d'un grand
Prince?

Si les titres d'honneur ne vous entêtent pas,

La richesse à vos yeux doit avoir des appas:

Vous êtes dans un poste, où vous n'avez qu'à pren-
dre;

Tout l'argent de Crésus dans vos mains se vient
rendre;

Tous ceux qui devant vous remplissoient vos em-
plois,

Quand ils les ont quittez étoient de petits Rois;

C'étoit une Fortune aussi haute que prompte.

ESOPE.

Monsieur le Gouverneur, que je vous fasse un
 conte,
 Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Autrefois la Belette ayant faim,
 Par un trou fort étroit entra dans une grange,
 Où trouvant quantité de grain,
 Elle se croit de noce, & d'abord elle mange
 Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain,
 Enfin la pance pleine, & toute rebondie,
 Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit:
 Et va par son entrée essayer la sortie;
 Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
 Un Renard sur ses entrefaites,
 Passant en cet endroit, & la voyant pâtre,
 C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
 Que vous espérez de sortir,
 Je vous plains d'être en ce gîte;
 Mais il peut arriver pis,
 Si vous ne rende bien vite,
 Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LE ARQUE.

Elle est aisée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
 Ceux de qui la conduite, exempte de soupçons,
 A qui se vouë au Prince, offre tant de leçons,
 Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
 Pour celui qui sur tout pince, lezine, rogne,

Qui

Qui du bien de Crésus s'attribuant le quart,
 Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard,
 Quand il croit sa fortune & solide & complete,
 Il éprouve le sort qu'éprouva la Belette;
 Et surpris dans la grange auprès du tas de grain,
 Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
 Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun ris-
 que,

Un grand fonds de vertu rarement se confisque:
 En faveur, en disgrâce on est sur d'en jour.

LEARQUE.

Monsieur, on est charmé quand on peut vous ouir.
 Mais faisons, je vous prie, une petite pose.
 Peut-être le matin prenez-vous quelque chose:
 Un bouillon, du café. Que vous plaît-il des deux.

ESOPE.

Avez-vous du café qui soit bon.

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en aprête.
 Il n'est rien de si bon contre le mal de tête.
 Quand j'en prends le matin, je suis gai tout le
 jour.

LEARQUE.

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour:
 Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ESOPE.

Quoi, faut-il que vous même ...

LEARQUE.

Oui, j'y suis nécessaire,

à Euphrosine.

Entretenez Monsieur, & ne le quittez pas.

S C E N E III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voila, sans défense, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse.

Un coup d'œil m'assassine, ou tout au moins me
blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien. Les Dieux me sont té-
moins,

Que je n'y veux donner ni mes vœux ni mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiète.

Rarement à votre âge on est sans amourette.

Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguisez rien.

Monsieur est honnête homme, il en usera bien:

Il peut, par le crédit qu'il a sur votre pere,

Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut
faire.

Oui, Monsieur, ma Maîtresse aime depuis deux
ans

Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;

Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde;

Propre en linge, en habits, grande perruque blon-
de;

Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
 Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
 Monsieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
 Aux appas de sa Fille offre une autre conquête;
 Et veut dès aujourd'hui qu'elle applique son soin,
 A donner de l'amour au plus vilain Marsouin ...
 Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespère.
 Et vous êtes si bien avec Monsieur son père,
 Qu'un mot que vous diriez, le feroit consentir,
 S'il veur qu'elle soit femme, à la mieux assortir;
 A lui donner au moins un homme en bonne forme,

Et non comme il veut faire une figure énorme,
 Que dans sa belle humeur, la nature en jouant,
 A faite moitié singe, & moitié Chat-huant.
 L'agréable bijou qu'un mari de la sorte!

ESOPE.

Et comment nomme-t-on ce Chat-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?

On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
 Mon pere au premier mot devinera qui c'est.
 Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
 Par exemple:

LE RENARD ET LA TÊTE PEINTE.

Jadis un Renard affamé
 Rodant par ci, par là, pour faire bonne quête,
 Entra dans la maison d'un Peintre renommé,

Et trouvant sous sa patte une fort belle tête.
 Une perruque blonde, ainsi qu'à votre Amant,
 De l'éclat de son teint relévoit l'agrément.
 O Ciel! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle!
 C'est grand dommage vraiment
 Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent
 pas,

Sous leur grande perruque étalent des appas
 Qui de la tête peinte étant le vrai modèle
 Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cer-
 velle?

De votre sexe même, & vous le sçavez bien,
 Pour paroître charmante on ne néglige rien:
 Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
 Lorsqu'à beaucoup d'appas on joint peu de cer-
 velle?

Peut être que l'Amant épris de vos attraits
 Est une belle tête, à la cervelle près:
 Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'é-
 corce,

Au fond, l'esprit & lui sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monsieur, & dedans & dehors;
 Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son
 corps;

Je puis, sans le flatter, dire à son avantage
 Qu'il l'a beaucoup plus grand que tous ceux de son
 âge.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'essai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vrai:
 Je puis vous en parler de science certaine.

S'il faut nous séparer figurez-vous ma peine;
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant . . .

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Eh si ! Monsieur ! comment voulez-vous qu'elle en
tâte ?

Il n'est ragout si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoutant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon pere un mot en ma faveur ?

Puis-je l'espérer ?

ESOPE.

Oui, je prétens faire en sorte

Que dès demain . . .

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS,
UN OFFICIER.

DORIS.

Voici le café qu'on apporte.

ESOPE à *Euphrosine*.

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoi, jamais ?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement
 Il pourroit à vos feux arriver du désordre ;
 Et par le Chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez en, Madame, au-lieu d'une fois deux,
 Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le café me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'absinte
 Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaît
 ainsi,

Monsieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien aussi ?
 Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh pour moi, volontiers, je suis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons : à la santé de votre Epoux futur !
 Vous me ferez raison que je crois ?

EUPHROSINE.

A coup sur.

Vous touchez de mon cœur un endroit trop sen-
 sible,

Pour vous rien refuser qui lui semble possible.

Quand vous verrez mon pere appuyé fortement
 Sur les perfections de mon premier Amant.

J'attens tout d'un secours aussi grand que le vô-
 tre.

DORIS.

Et sur tout pésez bien sur les défauts de l'autre.
Faites en un portrait vilain au dernier point,
Quoique vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la
Grèce.

DORIS.

Dites que le second bâti tout de travers,
Est le plus laid matin qu'ait produit l'Univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-lui bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Persuadez-lui bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

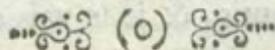
EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvelant mon
zèle,

Jusqu'au dernier soupir je lui serai fidèle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il se jouë à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a sur le front une table d'attente
Qui de sa destinée est la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son pere il faut faire sçavoir.



SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN LAQUAIS,
UN OFFICIER.

LE LAQUAIS.

U Ne Dame est là-bas qui demande à vous voir,
Monsieur.

ESOPE.

Quelle Dame est-ce ?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme . . .

à Doris.

C'est cette Dame . . . & la . . . plus sçavante qu'un
homme,

Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le
fond,

Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je sçais qui c'est. Sortons, rendons lui ce service,
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux jusqu'au moindre discours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon espoir est dans votre secours ;
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'osez prétendre.

SCÈNE VI.

HORTENSE, ESOPÉ.

HORTENSE.

LA Déesse à cent voix, qui du sein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Rénomée, enfin, vous met en parallèle...

ESOPÉ *bas*.

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Votre stile est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monsieur, que j'en puisse descen-
dre ;

Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé ;

J'ai naturellement l'esprit trop élevé :

Votre peine à m'entendre est une raillerie,

Vous avez l'intellect d'une cathégorie...

ESOPÉ.

Madame, en vérité ce jargon m'est suspect,

Je n'ai jamais appris ce que c'est qu'intellect ;

Et je crois fortement, tant j'ai la tête dure,

Qu'une cathégorie est une grosse injure.

A quoi sert de parler que pour être entendu ?

Et si je vous entens je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoi, l'esprit le plus beau de tout notre hémis-
phère

Voit de l'opacité parmi tant de lumière !

22 ESOPE A LA VILLE.

Ce qui passe chez vous pour des obscurités,
Chez le monde poli sont des aménités.
Descendre d'où je suis au langage vulgaire,
Est un éboulement que je ne sçaurois faire:
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc?
Avant qu'un serviteur, puisse vous être utile
Il lui faut plus d'un an pour sçavoir votre stile;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un Truche-
ment.

Etes-vous mariée?

HORTENSE.

O Ciel! quelle demande!

Puis-je l'être?

ESOPE.

Eh oui-da, vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier
Il leur faut même espèce à qui s'apariier.
Voulez vous qu'un mari dans ses heures brutales,
Pour transmettre après lui ses vertus animales,
Introduise à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur pere, & qui seront des fots?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc? car c'est là ma sur-
prise.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre où je me tranqui-
lise;
J'aime mieux être seule, & dans l'inaction
Que de mes-allier ma conversation.

Un discours sans figure est un mêt que j'abhorre,
 Je veux de l'antithète ou de la métaphore;
 Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
 Comme inintelligible, inaffectation:
 J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable,
 Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,

Quand l'application en est juste.

ESOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

UN Rossignol inquiet & volage,
 Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
 Ennuyé du même ramage
 Voulut en apprendre un nouveau.

Il avoit pour voisine une jeune Linotte
 Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons;
 Et qui du flageolet imitant tous les sons,
 Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre note.

Le Rossignol persuadé

Qu'à ses vastes clartés rien n'étoit difficile,
 Apit grossièrement un ramage guindé,
 Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.

Mais son sort fut si cruel

Par son imprudence extrême,

Que dans ses plus beaux airs rien n'étant natu-
 rel,

Dès qu'il voaloit siffler, on le sifflait lui-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention
 On ne peut se méprendre à l'application.
 Et comme j'aperçois de la mesalliance
 Entre votre mérite & mon insuffisance,
 Pour me faire un devoir de n'en pas abuser,
 Je vous laisse un champ libre à vous tranquiliser.

En s'en allant.

Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'assomme,

HORTENSE.

Hé quoi, ce mirmidon passe pour un grand homme!

Je ne puis revenir de ma perplexité :
 Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
 Je ne sçai quelle étoille à mon heure première
 Sur le cours de ma vie influa sa lumière,
 Mais je vois peu d'esprits, à les parcourir bien,
 Qui soient de l'étendue & de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.



ACTE



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

EH, bons Dieux! qu'avez vous, qui vous rend éperduë?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient...

EUPHROSINE.

Doris, je suis perduë.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penser?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me!délacer.
J'étouffe.

DORIS.

He bien! venez: ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux; & voila qui se passe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos esprits.

Qu'avez-vous?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de temps que je ne vous ai vuë,
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévuë ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon désespoir,
Ou prête moi l'oreille, & tu vas tout sçavoir.
Aprends, Doris, apprends que le fourbe d'Esope...

DORIS.

Achevez, qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon pere.

DORIS.

Lui, Madame !

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me désespère ?
Parle-moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort...

DORIS.

Non, Madame, on se pendroit à moins,
De votre désespoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Esope est encore pis sans doute:
Et se précipiter d'un haut rocher à bas,
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment ? Quand ce Magot, d'odieuse mémoire,
A votre Epoux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,
Que ce malin Bossu vouloit que vous bussiez !
Il faut qu'assurement votre pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne, & quel Amant il m'ôte !

Tu ſçais ce qu'eſt Eſope, & ce qu'eſt Agenor.

DORIS.

Belle comparaifon! c'eſt du fer & de l'or.
 Mais Agenor auſſi, dont l'amour eſt extrême,
 N'eſt guères impatient de revoir ce qu'il aime:
 Depuis qu'il eſt parti pour aller à Lesbos,
 De ſon père défunt empaqueter les os,
 Deux mois ſont écouléz, & voici le troiſième...

EUPHROSINE.

Qu'aperçois-je, Doris?

DORIS.

Madame, c'eſt lui-même!

S C E N E II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS;

AGENOR.

Quoi, dans votre entretien avois-je quelque part,
 Euphroſine?

EUPHROSINE.

Agenor! que vous arrivez tard!

AGENOR.

Il eſt vrai; mais Madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame eſt mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je!

Dis-tu vrai?

DORIS.

Que trop vrai.

AGENOR.

Quoi, sincérement ?

DORIS.

Oui.

Un rival venu d'hier, vous en fèvre aujourd'hui :
Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame !

Avez-vous pu trahir une si belle flâme ?

Avez-vous pu ...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux,
Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lorsque de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sçait pas qu'Esopé est l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Esopé ! Est le moyen de présumer cela ?
L'homme le plus mal-fait ! le plus laid !

DORIS.

Le voilà.

Il s'est rendu fameux par sa méchante mine,
On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.

Votre pere, sans doute, use ici de ses droits :
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais choix.
Esopé !

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon père :
Il est infatué de son esprit austère :
Ses égards vont pour lui par-delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,

Que les Cliens d'Esope en ce lieu se vont rendre ;
 Dans ce fauteuil douillet, votre Epoux prétendu,
 Que de tout votre cœur, vous voudriez voir pendu,
 Va donner audience à qui voudra se plaindre ;
 Et s'il vous aperçoit vous en devez tout craindre.
 Dans votre appartement menez Monsieur, sans bruit,
 Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit :
 A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne ;
 Il faut aller au fait sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon pere y vient, quel sera mon dépit ?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
 Avant que votre pere ait ouvert votre porte,
 Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte :
 Le petit escalier qui conduit au jardin,
 Contre toute surprise offre un secours soudain ;
 Allez sans hésiter où mon zèle vous pousse.
 He bien ! ne voila pas le Chat-huant qui touffe
 Passez de ce côté de peur d'en être vus :
 L'Animal qui paroît rend tous mes sens émus,
 Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

S C E N E III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

DORIS ?

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage ?

DORIS.

Fort sage.

C 3

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
 Trouve le jour obscur, quoi qu'il soit fort serain,
 A votre volonté tâche d'être rebelle,
 Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
 Où diantre, je vous prie, est votre jugement ?

LEARQUE.

J'ai parlé, c'est assez, point de raisonnement.
 Monsieur lui fait honneur. Dis encore le contraire.

DORIS.

Moi ? non ; mais c'est, je croi, tout ce qu'il lui peut
 faire.

Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas ;
 S'il aime ma Maîtresse, il lui voit des appas ?
 Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
 Et Monsieur qu'elle hait est assez haïssable.
 C'est une vérité que je ne puis trahir,
 L'un a raison d'aimer, & l'autre de haïr.
 Voila mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ai près de votre Fille une bonne Advocatè !
 Qu'en dites-vous ?

LEARQUE.

Sortez, Impudente,

DORIS.

Je sors.

Mais aurez-vous raison, quand je serai dehors ?
 Serez-vous moins géné par votre conscience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre présence,
 Dieu sçait comme en secret je suis sur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité: que dirai-je de pis?
Adieu.

SCENE IV.

L E A R Q U E , E S O P E .

L E A R Q U E .

Sur ma parole ayez l'ame tranquile.
Je sçais qu'à son devoir Euphrosine est docile,
On l'arrache avec peine à son premier Amant.

E S O P E .

L'aime-t-elle?

L E A R Q U E .

Beaucoup.

E S O P E .

Et lui?

L E A R Q U E .

Pareillement.

E S O P E .

Est-il jeune?

L E A R Q U E .

A peu près de l'âge de ma Fille.

E S O P E .

Riche?

L E A R Q U E .

Fort riche?

E S O P E .

Noble?

L E A R Q U E .

Oui, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux son
fait?C'est changer un bon champ contre une terre en
friche.Je ne suis, comme on sçait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie, on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes?
Beau-pere d'un tel homme, & sur de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes causes.

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'aplanir toutes choses.

LEARQUE.

Je vais près de ma Fille user de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

LE I. VIEILLARD.

MOnseigneur . . .

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase:

Le mot de Monseigneur demande trop d'emphase :
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

LE II. VIEILLARDS.

Monseigneur.

Notre ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raison ?

LE I. VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :

On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.

Quand il vint s'établir dans son Gouvernement,

Il avoit pour cortège un Laquais seulement,

Et pour tout équipage une méchante rosse ;

Maintenant six chevaux font rouler son carosse ;

Il serre le bouton quand on s'adresse à lui...

ESOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.

Menace-il ? bat-il ? sans relâche ni trêve ?

LE II. VIEILLARD.

Non, Monsieur, mais...

ESOPE.

Quoi, mais ?

LE II. VEILLARD.

Il est si gras qu'il créve :

A s'engraisser encor il applique ses soins.

ESOPE.

Un autre qui viendra, s'engraissera-t-il moins ?

Pour courir à la proie, il est le plus allègre,

Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur

maigre ;

A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;

Il le faut engraisser, & le vôtre est tout gras :

Et c'est pour le Public une chose moins aigre.

D'entretenir un gras, que d'engraïsser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela?

LE I. VEILLARD.

Nous, Monsieur?

Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fut-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

LE II. VIEILLARD.

Monsieur, à cette grace ajoutez-en une autre.
Le peuple pour son Prince est tout zèle, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu:
Plus il est élevé sur les autres Monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand Roi prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

Les Petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Biffac;
Et croyant se venger se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.

Chacun à son devoir ne veut plus se ranger:
Les pieds cessent d'aller, les mains cessent de prendre;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir,
Qu'ils se repentiroient de le laisser pâtir,

Aucun d'eux ne voulut l'entendre.

Pendant que l'on s'aplaudissoit

D'avoir fait un si beau divorce;

Plus l'Estomach s'affoiblissoit,

Moins les Membres avoient de force.

Enfin quand de gronder les Membres furent las.

Voulant prendre un air moins farouche,

Les pieds ne purent faire un pas,
 Ni les débiles mains aller jusqu'à la bouche:
 Et manque de secours l'Estomach retréci,
 Etant mort, par leur faute, ils moururent aussi.

A péser comme il faut le sens de cette Fable,
 De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable?
 En donnant de vos bien une légère part,
 Le reste en sureté ne court aucun hazard.
 Vous jouissez sans peur de vos fertiles terres;
 Elles sont à l'abri du ravage des guerres;
 Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérêts,
 Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
 La guerre en quatre jours au pieds de vos murailles,
 Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
 Et de votre repos vos ennemis jaloux,
 S'ils ne l'avoient chex eux l'aporteroient chez vous.
 Comme un bon estomach, Crésus avec usure
 Sur le corps tout entier répand sa nourriture;
 Et des membres divers infatigable appui,
 Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
 A redoubler vos soins, ces raisons vous invitent.
 Plus l'estomach est bon, plus les membres profitent;
 Quand il a de la force, ils sont forts, agissans;
 Et quand il est débile, ils sont tous languissans.
 C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

LE I. VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
 Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
 En se divertissant on apprend son devoir:
 Ce que par l'estomach nous prescrit votre Fable,
 Est de tous les devoirs le plus indispensable.
 Adieu. Puissiez-vous vivre encore un siècle au
 moins.

LE II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette prière.

ESOPE,

Oh, je n'en doute point, & je vous crois sincère.
C'est sans difficulté, que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, & moi vous voir aussi.
J'en sçais qui donneroient une bien grosse somme...

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TEstidié je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non:
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Sarviteur.

ESOPE.

Avez vous quelque chose à me dire?

PIERROT.

Je ne sçaurois vous voir, & m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai sur le cœur je le boute dehors.
Au reste, bon vivant, tout aussi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'est plus cher que le
vôtre.

Voulez-vous quelque chose?

PIERROT.

Eh, mordié, l'on sçait bien

Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien.
Voici ce que je veux! écoutez bien.

ESOPE.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'esprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je suis le fin premier :

J'ai bon vin dans ma cave, & bled dans mon gré-
nier :

J'ai des bêtes à cornes, & des troupeaux à laine :

Et ma cour de volaille est toujours toute pleine ;

Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.

Têtidé, je suis las d'être appelé Pierrrot.

J'ai dans un sac de cuir raisonnablement large,

Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.

Enfin, bref, je veux être Apprentif Courtisan :

J'ai mon Cousin germain, comme moi Païsan,

Qui fortit de chez lui le bissac sur l'épaule,

Des sabots à ses pieds, en sa main une gaule,

Et qui par la mordié fait si bien & si biau,

Qu'il est auprès du Roi comme un poisson dans
l'iau.

Il n'est, pour bien nager, que les grandes rivières,

Je ferai notre femme une des Chambrières

De la Reine . . . & puis crac. Et mordié que sçait-
on ?

Vous qui du Roi Crésus êtes le Factoton,

Je vous prie, en payant, de me rendre un sarvice ;

Car chez vous autres Grands, point d'argent, point
de Suisse.

Choisissez-moi vous-même une charge.

ESOPE.

A vous ?

D

PIERROT.

Oui.

A votre aise, demain, si ce n'est aujourd'hui.
Prenez-en une... là... qui soit bien mon affaire,
Qui raporte beaucoup, & qui ne coûte guère.

ESOPE.

Quelle charge à la Cour vous est propre ?

PIERROT.

Et mordié !

Qu'importe ; Connétable, ou bien Valet de pié.
Vingt francs plus vingt francs moins, que rien ne
vous empêche.

Je ne sçais ce que c'est que de faire le blêche.

Qui dira le contraire en a, mordié, menti,

Et voila, passandié, comme je suis bâti.

ESOPE.

Eh, Monsieur, le Manan, aprenez-moi de grace.

Puisque vous êtes bien, pourquoi changer de place ?

Pourquoi vous transplanter & sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié, si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien ; c'est raisonner, & j'aime qu'on raisonne :

Voyons si dans le fond votre raison est bonne.

Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oui, têtidié fort bon.

J'en trinque...

ESOPE.

Vous mangez sans nulle défiance ?

Sans d'aucun héritier craindre l'impaticence ?

PIERROT.

Oui, pardié.

ESOPE.

Vous dormez sans trouble & sans effroi.

Tant qu'il vous plaît ?

PIERROT.

Mordié, je dort comme je boi :

Tout mon sou.

ESOPE.

Vous avez quelques amis sincères.

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme frères,
 Quand l'un peut sarvir l'autre, il n'y manque jamais,
 Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
 Les fêtes sous l'ormiau j'allons jouer aux quilles,
 Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles,
 Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une charge à la Cour ?
 Où, peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
 Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie ;
 Et je sçai force Gens de grande qualité,
 Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
 Il n'est point là d'ami dont on ne se défie ;
 On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;
 Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
 On n'y sçauroit manger sans être interrompu ;
 Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
 Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on
 veille.

Préfère ton repos à tout cet embarras,
 Et sois sage du moins comme un de ces deux rats.
 Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou si tu veux, de Ville,
 Voulant profiter du beau temps,
 S'échappa du Cellier qui lui servoit d'azile,
 Et fut se promener aux champs.
 Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
 Il rencontre un rat de village,
 D'abord bras dessus, bras dessous :
 Après s'être bien dit serviteur, moi le vôtre,
 Le rat campagnard pria l'autre
 D'aller se rafraîchir dans quelque'un de ses trous.
 Là le Villageois le régale,
De raisins, de pommes, de noix;
 Mais quoi que son zèle étale,
 Rien ne touche le Bourgeois;
 Et pour un rat d'un tel poids,
 Cette vie est trop frugale.
 Venez-vous en, dit-il, me voir à votre tour;
 Je veux avoir ma revanche,
 Et vous régaler, dimanche;
 Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
 Le sobre rat des champs, qui du bout d'une rave
 Dînoit assez souvent, & ne dînoit pas mal,
 Trouve l'autre dans la cave
 D'un gros Fermier général.
 Huile, beurre, jambons, petit salé, fromage,
 Tout y regorge de bien :
 Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
 Cela ne coute guères, ou pour mieux dire, rien.
 Nos deux rats étant à même,
 Avoient de quoi se fouler.
 Mais un chat par malheur s'étant mis à mioler,

Ils se crurent tous deux dans un danger extrême

Le péril étant passé,

Ils revinrent à leur proie ;

Mais leur repas à peine étoit recommencé,

Qu'on revient troubler leur joie :

Tantôt c'est un Sommelier,

Qui veut boire bouteille avec ses Camarades :

Et tantôt un autre Officier

Veut de l'huile pour ses salades.

Enfin le pauvre rat, qui dans son cher hameau

Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie,

Las de voir qu'à chaque morceau

Il soit en danger de la vie ;

Prend congé de son hôte, en lui disant ces mots :

Vos mêts ne me touchent guère :

Peut-on faire bonne chère

Où l'on n'a point de repos ?

Ne m'avouras-tu pas que ce rat fut fort sage,

De vouloir promptement régagner son village ?

De quoi sert l'abondance au milieu du danger ?

Il avoit force mêts, & ne pouvoit manger.

Ton sort sera pareil, si tu prens une charge.

PIERROT.

Après ce que je sçais, mordié je m'en gobarge.

Moi donner de l'argent, je serois un grand fou,

Pour n'oser ni manger, ni dormir tout mon sou !

Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate !

Pour être jour & nuit comme un chat sur ma patte !

Pour avoir des Amis, qui sont de vrais Judas !

Nenni, mordié, nenni, je ne m'y frotte pas.

C'est avoir de l'esprit de donner une somme,

Pour manger à son aise, & dormir d'un bon

somme ;

Mais dépenfer son bien pour acheter du mal,
 Révérence parler, c'est être un animal.
 Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre Fable,
 J'allois être assez sot pour être Connétable.
 Dieu sçait comme à loisir je m'en mordrois les
 doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux fois sage une autre fois:
 Sur tout, ne prends jamais de fardeau qui t'assom-
 me.

PIERROT.

Tétidié, que ce rat étoit un habile homme!
 Vous êtes vous & lui, tant plus j'ouvre les yeux,
 De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
 Plaquez-là votre main. Si vous me voulez suivre,
 Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre:
 J'ai d'un vin frais parcé qu'on ne frelate point,
 Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
 Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, fois sage.

PIERROT.

Eh mordié, que de joie auroit notre village!
 On n'a jamais tant ris que nous ririons tretous,
 De voir un Margajat fagoté comme vous.
 Stampendant qu'à venir votre esprit se résoude.
 Adieu, quand vous voudrez je hausserons le coude.
 Si je vous y tenois, je boirions à ravir.



SCENE VII.

UN MAISTRE D'HOTEL, ESOPE,
PIERROT.

LE MAISTRE D'HOTEL.

Monsieur, on vous attend, & l'on vient de servir.

ESOPE.

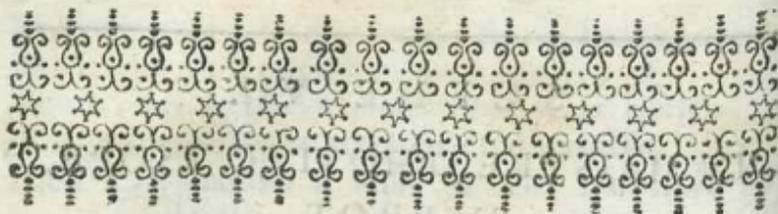
Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûvez à ma santé, je vas boire à la vôtre,
Et par six rougebords, avalez de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre Sarviteur.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS
derrière & assez loin.

LEARQUE à *Euphrosine.*

Vous ne méritez pas les honnêtes manières
 Qui me font avec vous abaisser aux prières.
 Qu'Agenor soit aimé, qu'Esopé soit haï,
 N'importe; je suis père, & veux être obéi.
 A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS.

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Démon, né pour me nuire, apprend-moi d'où tu sors?
 Je t'ai fait satisfaire, & t'ai mise dehors.
 Je ne te veux plus voir diviser ma Famille,
 Et mettre mal ensemble & le Père & la Fille.
 Qui te peut, malgré moi, faire encore revenir?

DORIS.

Un sot zèle pour vous qui ne sçauroit finir.
 Je m'en veux mal.

LEARQUE,

Et moi, je veux mal à ton zèle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous, que de mon zèle ex-
trême

Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même ?

Je suis au désespoir, & ce n'est pas à tort,

De voir tant de vertus faire naufrage au port.

Ce n'est point l'intérêt qui vers vous me rapelle.

Reprenez votre argent, & laissez-moi mon zèle.

Laissez-moi le plaisir, sans en être jaloux,

D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.

Il ne s'est jamais vu fille mieux élevée ;

Jeunesse si docile, & si bien cultivée ;

Son mérite naissant promettoit d'aller loin ;

Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le soin ;

Et je sens un chagrin qui me pénètre l'ame

Quand une honnête fille est malhonnête femme.

Voilà ce que souvent cause un père têtue.

LEARQUE.

Quoi ! ma Fille étant femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce soit, Monsieur, qui soit femme d'Esope,

Il n'est pas mal aisé d'en tirer l'Horoscope.

LEARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t-il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver ?

Je vous mets en sa place, & je vous prends pour elle
 Si vous aviez vingt ans, & que vous fussiez belle,
 Et qu'un homme bien fait, & bien aimé de vous,
 Vous vît donner par force un Magot pour Epoux,
 Quand vous vous trouveriez un moment tête à tête,
 Quelle vertu, Monsieur, ne feroit pas la bête?
 Ne nous entêtons point, & parlons de bon sens.
 Quoi, les gens les mieux faits ne seront pas exempts
 D'une contagion qui devient si commune,
 Et vous croyez qu'Esopé aura plus de fortune?
 Quelque femme qu'il ait, je le dis en un mot,
 Si ce n'est une Sotte, il faut qu'il soit un Sor.
 J'en réponds.

LEARQUE.

Aprends-moi, pernicieuse Peste,
 Si ta langue maudite a joué de son reste?
 As tu fait!

DORIS.

Oui.

LEARQUE.

Sors donc, abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit;
 Je prétends que l'on sçache où mon zèle m'emporte,
 Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Duffiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.
 Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande:
 Choisissez quelle jouë il vous plaît que je tende:
 Me voila prête à tout, hors à me séparer
 D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
 Eh, Monsieur, rappelez votre tendresse extrême,

Et laissez-moi . . .

LEARQUE.

Demeure, & laisse-moi, toi-même.

Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi vous ferez quelque chose.

Elope, qui demain doit être votre Epoux,
N'est qu'à demi content, s'il ne vous tient de vous :

Il vous doit venir voir, assuré par moi-même,
Que vous ferez sensible à cet honneur extrême ;

Et qu'en fille bien née, & qui sçait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.

Faites-moi dire vrai : le voila qui s'avance.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE,
DORIS.

LEARQUE.

MA Fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Sui-moi, Doris, & laissons-les tous
deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

*(Ils font une petite Scene muette, & font une
espace de temps sans se parler.)*

ESOPE.

Beauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une
flèche,

La conversation me paroît un peu seche.

On dit que les Amans, pour ne se rien céler,

Au défaut de la voix ont les yeux pour parler :

Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,

Nous nous faisons entendre à force de nous taire.

Honorez, s'il se peut, Objet charmant & doux,

D'un regard plus benin votre futur Epoux.

Tel que vous me voyez, trente Beautés me briguent ;

Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent ;

Pour toute autre que vous j'ai le cœur engourdi :

Et vous me préférez un petit Etourdi . . .

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire ;

Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monfieur . . .

ESOPE.

Un petit Fréluquet,
De qui tout le mérite est un peu de caquet.

EUPHRO-

EUPHROSINE.

Je vais, pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je suis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas*.

La petite Friponne a des raisons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop méchan-
tes.

Voyons si de son sexe on aime constamment.
Vous me préférez donc votre insipide Amant ?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme ;
Qui pour toutes vertus est un beau petit homme :
Et qui bornant ses soins à s'orner le dehors,
A l'esprit mal bâti, plus que je n'ai le corps ?

EUPHROSINE.

Pour la dernière fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offensez, m'est plus cher que moi-même.
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sçais de plus piquans qui vous conviendront
mieux :

Un si juste courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites ?

EUPHROSINE.

Si je l'aime ?

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long temps :

E

Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontents.
 Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
 Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
 Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager,
 L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Allouette ;
 Qu'aimoit un riche Coucou,
 Epoula par amourette
 Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
 Outre beaucoup d'indigence
 Il avoit tant d'inconstance,
 Qu'il muguettoit les fleurs, & les pouffoit à bout.
 Rien ne pouvoit fixer, ni ses vœux, ni sa flâme :
 Cependant sa pauvre femme
 Avoit disette de tout.
 Elle connut bien-tôt, quoique trop tard pour elle,
 Que lorsqu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
 Un Epoux inconstant & beau
 N'en vaut pas un laid & fidelle.

Dans l'âge où me voila, je ne suis pas si fou,
 Que je ne sçache bien que je suis le Coucou ;
 Je suis laid ; mais enfin, je fais une figure
 Qui me vange du tort que m'a fait la Nature ;
 Et quoique mon Rival vous promette aujourd'hui,
 Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
 Pésez ce que je dis, sans aigreur ni rancune.

EUPHROSINE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
 Mais lors qu'à l'amour seul un cœur est destiné,
 Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné ?

Ne défunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
 Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
 La grandeur que je fais sera plus de leur gout ;
 Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
 Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidelle ;
 Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :
 Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir.
 C'est d'être l'un & l'autre un moment sans nous voir.
 Vous donnez des leçons que tout le monde admire :
 Pratiqué le premier ce qu'on vous entend dire :
 De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;
 Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
 Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse ?

E S O P E.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse !
 On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
 Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
 En parlant d'Agenor, vous aviez des extases ;
 Et l'Amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
 Monsieur le Gouverneur, que je vais bien-tôt voir,
 Ne balancera point à faire son devoir.
 Je vous ai près de lui déjà rendu service :
 Je vous promets encor un aussi bon office.
 Vous verrez quel Amant vous sera réservé.

E U P H R O S I N E.

Et moi, qui vous connois pour un Fourbe achevé :
 Moi, qui de votre fraude ai sujet de me plaindre :
 Moi, qui ne sçais qu'aimer, & qui ne sçais point
 feindre :

Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi ;
 Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi ;
 Que toute la grandeur où le Roi vous apelle,
 N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
 Et que si de mon pere on aigrit le courroux,

J'épouferai la mort plus volontiers que vous.
 Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
 Adieu.

ESOPE *feul.*

Qui le croiroit? une fille constante!
 Quel prodige!

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain,
 Que vous devez ici vous marier demain;
 Je viens vous supplier de m'accorder la grace,
 D'empêcher de mourir votre future race;
 Et de ressusciter vos Ayeux qui sont morts.

ESOPE.

Quoi, vous faites rentrer les ames dans les corps.
 Il faut qu'aparemment vous sçachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, Monsieur, mais j'excelle en généalogie.
 J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
 Comme de bons Marchands & de gros Financiers,
 Je leur fais des Ayeux de quinze ou seize races,
 Dont le diable auroit peine à démêler les traces.
 L'or, le gueule, l'argent, le sinople & l'azur,
 Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
 L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
 Dont le pere autrefois a porté la mandille:
 L'autre prend un lambel, en cadet important,
 Dont on a vu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
 Enfin ma renommée exposée aux satires,

Par tant de Roturiers dont j'ai fait des Messires,
 Pour tenir désormais des chemins différens,
 Je consacre mon art aux véritables Grands:
 A la vertu guerrière, à la haute naissance,
 Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
 Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal...

ESOPE.

Monsieur le Blasonneur vous me connoissez mal.
 Je ne sçais d'où je sors ni quel étoit mon pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ai le secret d'en faire:
 Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
 Je vous ferai venir des Ayeux de si loin,
 Aux grandes actions toujours l'ame occupée,
 Que la vérité même y seroit attrapée.

Jugez de mon sçavoir: par les soins que j'ai pris
 Le fils d'un maréchal est devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez, je l'avouë, un talent admirable,
 Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable:
 Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
 Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas?
 Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse

Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit No-
 blese,

Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
 Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon art.
 Je sçais de gros Seigneurs qui seroient dans la classe,
 Sans la révision que je fis de leur race;
 Où je substituai, tant mon art est divin,
 Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de
 Vin.

54 ESOPE A LA VILLE.

Si pour votre Noblesse il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres ;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une devise antique avec votre écusson.
Vingt douteuses maisons qui sont dans la province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Noblesse admirablement bien.
Vous serez Noble assez, si vous paroissez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître ?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir . . .

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A moi ?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille,
Montre que vous venez d'une illustre famille.

ESOPE.

Il est vrai, j'ai l'air grand ! l'aspect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma taille ? Tenez, voyez-moi plus d'un coup ;
Comment la trouvez-vous ? Parlez-avec franchise.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise.

Et qui vous sied si bien . . .

ESOPE.

Il faut, en vérité,

Pour tant de flatterie être bien effronté!
 Je sçais certaine Fable, où le bon sens abonde,
 Qui vient sur vous & moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

U N oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le corbeau,
 Tenant en son bec un fromage,
 Un Renard fin (c'est vous) pour lui tendre un panneau,
 Le saluë humblement, & lui tient ce langage:
 Que vous êtes un bel oiseau!
 Mon Dieu, l'agréable plumage!
 Je crois que votre ramage
 Est pour le moins aussi beau;
 Et qu'on ne sçauroit voir un plus parfait ouvrage.
 Si l'on vous entendoit frédonner quelques airs,
 On enverroit l'aigle paître;
 Et les habitans des airs
 Vous accepteroient pour Maître.
 Le crédule corbeau qui se laisse entêter,
 A la tentation facilement succombe:
 Il ouvre le bec pour chanter,
 Et d'abord le fromage tombe.
 Pendant qu'il en soupire, & de rage & d'ennui,
 L'autre gaube la proie, & se moque de lui.

Voila comme à peu près, en marchant sur sa piste,
 Feroit à mon égard le Généalogiste,
 Si de sa flatterie il m'avoit infecté;
 Et que de son venin mon cœur fut empesté;
 Je dis ce mot exprès; car il n'est point de peste,
 Qui soit plus dangereuse, & qui soit plus funeste,
 Que l'appas décevant, le poison séducteur,
 Que répand chaque jour la bouche d'un flateur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un flatteur est un monstre effroyable.

ESOPE.

He pourquoi l'es-tu donc, Adulateur au diable?
Pourquoi? Dis.

M. DOUCET.

Je le suis, en mon corps défendant:
Si je ne l'étois pas je serois imprudent:
C'est par ce seul endroit que les Grands s'amadoüient:
Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les loüient:
Ils veulent qu'on apelle, & n'en sont point confus,
Leurs défauts qualités, & leurs vices vertus:
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route:
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coute?
Et quand ils ont de mêts suivant leurs apetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits?

ESOPE.

S'il n'étoit des flatteurs, que le diable fait naître,
Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être:
Et faute d'Encenseurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à se voir tels qu'ils sont.
Ils verroient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un Noble sans science est un cheval sans bride,
Qui n'étant retenu ni par mord ni par frein,
S'abandonne à sa fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la chasse, & que l'étude assomme,
On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant:
Que d'un Noble effectif c'est la pente secrète:
Que c'est pour les Pédans que la science est faite:
Et pour toutes vertus, par la suite des ans
Il chasse, il boit, il jouë & bat des Païsans.
Ce Noble, enséveli dans un fond de province,

A charge à sa patrie, inutile à son Prince,
 Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
 Feroit grace aux perdreaux, & peur aux ennemis.
 Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
 Vous m'avez flatté, moi, jusqu'à louer ma bosse:
 Il faut être corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foiblesse des Grands.
 J'en sçais de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
 Que je vois applaudir sur leurs tailles bien faites.
 Vingt Petits près d'un Grand sont vingt Aprobateurs.

ESOPE.

Moi qui ne flatte point, & qui hais les flatteurs,
 J'ai pour vous obliger, un service à vous rendre,

M. DOUCET.

Oh ...

ESOPE,

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monsieur?

ESOPE.

Oui, vous même: en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoutez à des vitres,
 Contre les droits du Roi sont autant de faux titres;
 Et l'intervale est bref de Fausfaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut être ailleurs êtes-vous attendu:
 Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne ...

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous re-
 tienne.

58 ESOPE A LA VILLE.

M. DOUCET.

Si vous sçaviez, Monsieur, jusqu'à quel point je suis...

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une Mère
A qui l'on fait souffrir une douleur amère.
Je ne sçaurois parler, tant je suis hors de moi.
De grace, vangez-moi, mon cher Monsieur.

ESOPE.

De quoi?

Qu'est-ce qu'on vous a fait? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ose.

ESOPE.

A-t-on pris votre bien?

AMINTE.

Ce seroit peu de chose.

Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

ESOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit suffire.

C'est vous en dire trop, que de n'oser rien dire.

ESOPE.

J'ai l'esprit un peu dur, parlez-moi sans façon.

AMINTE.

Lorsque l'on se marie, à quoi s'amuse-t-on ?
 Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale,
 Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale,
 Elle étoit à quinze ans, l'objet de mille vœux.
 Que c'est pour une fille un âge dangereux !
 La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
 A l'aimer à son tour s'étant accoutumée,
 Quelques soins qu'on eut pris de la bien élever,
 A consenti sans peine à se faire enlever.
 Dépêchez un Prévôt avec tout son cortège :
 Déjà le Ravisseur a peut-être . . . que sçais-je ?
 Ils s'aiment tendrement, ils sont seuls, sans témoins.
 Je tremble.

ESOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins.
 Mais parlons de sang froid. Votre Fille enlevée,
 Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée,
 Il me seroit fâcheux d'agir en Etourdi.

AMINTE.

Je suis sûre, Monsieur, de ce que je vous dis.
 Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême ?

ESOPE.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois sur moi-même.
 Qui l'a vu enlever ? Où l'a-t-on prise ? Quand ?

AMINTE.

Je n'en ai qu'un témoin, mais il est convainquant :
 On ne peut contre lui donner aucun reproche.
 Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche,
 Voyez, par ce billet que je mets dans vos mains,
 Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
 Lisez.

ESOPE *lit . . .*

Je suis aimée, & j'aime,

*C'est je crois vous en dire assez :
 Personne mieux que vous ne connoît par soi-même,
 Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessez.
 Trois fois de vos Amans épousant la fortune,
 Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix :
 Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
 Doit bien me le pardonner une.*

Diantre !

AMINTE.

Hé bien, ce billet parle-t-il clairement ?
 Etes-vous éclairci de la chose ?

ESOPE.

Oui vraiment.

Je trouve ce billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ESOPE.

Vous, contre votre Fille ayez moins de courroux :
 Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

LEGREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
 Que sa fille avoit tort d'aller à reculons.
 Elle en eut sur le champ cette réponse honnête :

Ma

Ma mere, nous nous ressemblons,
 J'ai pris pour façon de vivre
 La façon dont vous vivez :
 Allez droit, si vous pouvez,
 Je tâcherai de vous suivre.

Que pouvoit l'écreviffe opposer à cela ?
 Ce qui touche une fille est la mere qu'elle a.
 Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous
 âges,

Qui veulent, comme vous, que leurs filles soient
 sages,

Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
 Semblent avoir fait vœux de ne l'être jamais ?
 L'exemple d'une mere, en qui la vertu brille,
 Est la grande leçon dont profite une fille.

Qu'est-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
 Que suivre le chemin que vous aviez battu.

Si vous l'eussiez guidée en une bonne voie,
 Elle vous y suivroit avec bien plus de joie.

Aussi, loin de vous plaindre, & de vous apuier,
 C'est vous que de son crime on devoit châtier :

On ne sçauroit causer de douleurs assez amples,
 A qui perd ses enfans par de mauvais exemples.

A M I N T E.

Et qui prend dans son sort plus d'intérêt que moi ?
 Le danger qu'elle court me cause tant d'effroi,

Que je souhaiterois avec un zèle extrême,
 Au péril de mes jours l'en rétirer moi-même.

La friponne ! à son âge en sçavoir déjà tant.

E S O P E.

Quand on est fils de maître, on est bien-tôt sçavant.
 Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
 Sans avoir plus de tort que n'en eut l'écreviffe ?

AMINTE.

J'ai pu la marier, & ne l'ai pas voulu.

ESOPE.

Vous eussiez bien mieux fait. Elle eut bien mieux valu.
Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand' Mere.
Je ne le céle point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'apelloit de ce nom décrepité.
Grand'Mere, moi, bons Dieux! que personne n'ac-
cuseD'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint aussi frais,
Aussi beau...

ESOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès;
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre fille avoit!
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Mérite assurément une fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon placet; & sa justice extrême...

ESOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.

*SIRE, Dame.. Vous-même y mettrez votre nom.
Vous remontre humblement que tant qu'elle fut belle
Elle fut à l'amour si soumise & fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.*

*Que de cet heureux temps l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux:
Qu'avant que de son sort le triste cours s'achève,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enlève;
Elle continuera ses prières pour Vous.*

Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

A M I N T E.

Adieu, Monsieur, dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus, que de vous.

E S O P E *seul.*

Que de femmes, comme elle, injustement se flattent!
Et... mais du Gouverneur les enfans s'entrebattent.
Ecoutons le sujet de leurs petits débats.

S C E N E I V.

AGATON, *petit Gargon fort beau*, CLEONICE,
petite Fille fort laide, ESOPE.

A G A T O N.

Oui, je le veux avoir.

C L E O N I C E.

Non, vous ne l'aurez pas.

A G A T O N.

Si de notre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le foïet, & vous en ferez cause.

C L E O N I C E.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfans ?

AGATON.

Monsieur,

C'est ce petit miroir que veut avoir ma sœur.

Dès que j'ai quelque chose, elle en est envieuse :

Si je la contredis, elle fait la Pleureuse :

Et lorsqu'on nous entend, je suis si malheureux,

Qu'ayant tort elle seule, on nous foïette tous deux.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela n'est pas juste ?

CLEONICE.

Monsieur, si vous sçaviez comme il me tarabuste !

Il est malicieux comme un petit Dragon ;

Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.

Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,

Est à moi seule.

AGATON.

A vous ? non pas, Mademoiselle ;

S'il vous plaît.

CLEONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLEONICE.

Vous me pardonneriez vous-même, s'il vous plaît.

Dès quand j'étois enfant, ma sœur me le conserve ;

Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moi, pendant notre dîné,

Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné.

Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous ? vraiment, je vous admire !

Il n'est rien de si beau, qu'un garçon qui se mire.

Fi !

AGATON.

Pourquoi fy?

CLEONICE.

Pourquoi? Fi, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,

On dit que mon visage est assez ragoutant.
Si je vous ressemblois, & que je me mirasse,
Quand je me ferois vu, je casserois la glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon frere, avoir beaucoup
d'appas?

AGATON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirai-je pas?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLEONICE.

Ne vous ai je pas dit que c'étoit un Dragon?

Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute?

ESOPE.

Non.

Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple.
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus sou-
ple:

Aimer bien votre frere; & vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous, mes Enfans?

AGATON & CLEONICE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
 Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire ;
 Mais plus dans le miroir il se verra d'appas ,
 Plus il doit prendre garde à ne les salir pas :
 Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image :
 Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus
 sage.

Entendez-vous, mon fils ?

AGATON.

Oui, Monsieur, j'entends bien ;
 Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne céle rien.)
 Vous, pour qui la Nature a paru plus cruelle,
 Mirez-vous ; mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
 Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour char-
 mer,

Amassez des vertus qui vous fassent aimer ;
 Et par une conduite exempte de murmure,
 Réparez la rigueur dont usa la Nature.
 Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté
 Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
 Souvenez-vous en bien, ma petite Mignone.

CLEONICE.

Oui, Monsieur. Grace au Ciel, j'ai la mémoire bon-
 ne.

UNE VOIX de derrière le Theatre.

Agaton, Cleonice !

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

He bien ?

Nous ferons querellez.

AGATON.

Querellez ? ce n'est rien.

Nous craignons, vous & moi, quelque chose de pire.

ESOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire :

Et si la Gouvernante ose nous raisonner,

Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas sottement, pardonnez-moi ce terme,
 (Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
 J'aprehende si fort quelque coup de travers,
 Que je ne prends pas garde aux mots dont je me sers.)
 N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGENOR.

Quoi, son pere me perd ! Esope m'assassine :
 A me percer le cœur je les vois dispoitez ;
 Et pendant ce temps-là j'aurai les bras croisez ?
 Je veux bien me contraindre à l'égard de son péte ;
 Conserver du respect jusques dans ma colere ;
 Et sans être emporté, ni paroître brutal,
 Montrer qu'il me préfère un indigne Rival :
 Mais pour Esope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
 Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.

Je prétends lui parler; & s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'insulte?
Fut-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon sens pour lui faire un appel.
Esope sur le pré seroit un beau spectacle!
Eloignons son hymen; formons y quelque obstacle;
C'est à quoi maintenant il s'agit de penser;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le Gouverneur est dans la Gallerie.
Voyez le; parlez-lui; sa fille vous en prie.
Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu;
Mais vous ne ferez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de père:
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le diffère.
J'aurois, si j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voi.
Courrez. Quand le temps pressé il est bon qu'on
galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais; & de là voir Esope,
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sçais tout ce qu'il est, & tout ce qu'il peut être;
Mais de mon désespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous . . .

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te dis.

DORIS.

Eh, mon Dieu, croyez-moi, point de coup d'Etourdi,

De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne ?
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

S C E N E II.

A L B I O N E, D O R I S.

A L B I O N E.

M A Bonne,

Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bien-tôt femme d'Esope, elle peut tout sur lui.

D O R I S.

L'infailible moyen de tout obtenir d'elle
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

A L B I O N E.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu,
En sortant d'avec lui, j'irai la voir.

D O R I S.

Adieu.

Je vas la disposer à remplir votre attente.
Esope vient.

S C E N E III.

E S O P E, A L B I O N E.

A L B I O N E.

M O n s i e u r, je suis votre servante.
Ce n'est point compliment, c'est pure vérité.

E S O P E.

Je vous en garantis autant de mon côté.

Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Scavez-vous, Monsieur, que je suis Veuve?

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans:
Et défunt mon mari ma laissé quatre enfans.

ESOPE.

Avoir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en second mariage,
Aparemment? Quelqu'un de vos yeux est blessé?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mon bon temps est passé.

ESOPE.

Tant pis.

ALBIONE.

La propreté de tout temps fut permise;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, Monsieur, vous en émerveiller . . .
L'Epoux dont je suis Veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux, que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller?
Étoit-ce en robe longue? en robe courte? en botte?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Gardenotte.

ESOPE.

La peste! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Vertubleu! c'est un grade sublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en estime.
 Conseillère à la Cour, Présidente à Mortier,
 Faisoient moins de fracas que moi dans mon quartier.

Voyant à mon Epoux une somme assez grosse,
 Je voulus avoir chaise, & puis après carosse;
 Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
 J'en eus de pommelez, comme les Ducs & Pairs.
 Pour mon appartement, cinq chambres parquetées,
 A force de miroirs sembloient être enchantées:
 Et ce qui m'en plaisoit, on n'y pouvoit marcher,
 Que l'on ne le mirât encor dans le plancher.
 Ayant vu par hazard, dont je fus bien contente,
 De gros chénets d'argent chez une Présidente,
 Je priai mon mari de m'en donner d'égaux;
 Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
 Je fus même à la foire, où j'eus la hardiesse,
 Voyant un cabinet qu'aimoit une Duchesse,
 Pendant qu'à marchander elle se dépeçoit,
 De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissoit.
 Pour ne pas abuser de votre patience:
 On parloit en tous lieux de ma magnificence:
 Quand pour un Inventaire où mon mari courut,
 Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez vous achevez votre histoire modeste?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reste.
 Mon Epoux étant mort, ces miroirs, ces chénets,

Ces chevaux, ce carosse, & ces beaux cabinets,
 Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
 J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
 Enfin, pour nous tenir toujours sur le bon bout,
 Je n'ai rien ménagé, j'ai presque vendu tout:
 Si bien que ce matin ayant sçu qu'à des filles
 Qui doivent leur naissance à d'honnêtes familles,
 Crésus donne un dot pour les bien allier,
 Je vous en offre deux prêtes à marier.
 J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce:
 Voila ce qui m'amène.

ESOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un pré
 Voyant paître le bœuf considère sa taille;
 Et la trouvant à son gré,
 S'enfle, suë, & se travaille,
 Pour faire aller la sienne en un même degré.
 Sa fille qui la voit faire
 Lui remontre sagement,
 Qu'un dessein si téméraire
 Va jusqu'à l'aveuglement:
 Que l'appas qui la chatouille
 Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend;
 Et que depuis le bœuf jusques à la grenouille,
 C'est un intervalle trop grand.)
 Mais contre ces raisons son orgueil se soulève:
 A s'enfler encor plus elle applique ses soins:
 Fait de si grands efforts, qu'à la fin elle crève;
 Et sa témérité ne méritoit pas moins.

Voila

Voilà votre portrait, & celui de bien d'autres,
 Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres,
 Nous sommes dans un siècle où chacun veut s'enfler.
 D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
 La femme d'un sergent ne sera pas honteuse,
 De porter des habits comme une Procureuse:
 Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
 Veut égaler, au moins celle de l'Avocat:
 Celle de l'Avocat est assez téméraire,
 Pour aller du même air que va la Conseillère:
 Celle du Conseiller, par la même raison,
 Avec la Présidente entre en comparaison:
 Celle du Président, fière de sa richesse,
 A des gens à sa suite autant qu'une Duchesse:
 Et je ne vois personne en sa condition,
 Qui ne veuille excéder sa situation.
 Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos ni trêve,
 Que comme la grenouille il ne s'enfle, & ne crève.
 De-là vient le désordre & les crimes qu'on voit:
 Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
 Combien, de bonne foi, d'iniquités atroces
 Traînent des Procureurs qu'on roule en des carosses?
 Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
 En eut-il jamais eu, s'il n'eut été méchant?
 Pour montrer au Public, d'une façon galante,
 Un Libraire enchassé dans sa chaise roulante,
 Combien, *in cognito*, de livres défendus
 Dans l'arrière-boutique ont-ils été vendus?
 Combien un Financier, pour être en équipage,
 De zéros criminels remplit-il une page?
 Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
 Pour aller à grand train vont ils contre les loix?
 Pour avoir un carosse, & que tout y réponde,
 Combien un Médecin égorge-t-il de monde,

Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces cheveux,
Combien feu votre Epoux a-t-il fait d'Actes faux ?

ALBIONE.

D'Actes faux ! juste Ciel ! quoi, d'un Corps qu'on
renomme . . .

ESOPE.

Il n'est rien de plus beau, qu'un Notaire honnête
homme !

Mais dans tous les grands Corps, on a vu de tous
temps

Se glisser des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre Epoux auroit été Fauflaire,
Cela ne doit blesser aucun autre Notaire.

Si le bien qu'il avoit eut été mieux gagné,
Il en eut sçut le prix, & l'auroit épargné.

Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos filles,
Ce sont pour des enfants de meilleures familles,
Que les procès, la guerre, où d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je crois sçavoir ce que le Roi désire ;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.

Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous petit homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un singe vêtu . . .

ESOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carrière ?

Je vous offre en laideur une belle matière :

Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les gens, sans raison, ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un si sot homme, oublier jusqu'au nom.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Je suis défait d'une étrange Guenon,
 Qu'heureux est le mari, dont la femme humble &
 sage,
 Elève ses enfants, & régle le ménage!
 Mais qu'il est malheureux, lorsque mal à propos...

SCÈNE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

JE vous cherche par-tout pour vous dire deux
 mots.

ESOPE.

He bien, je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit suffire.
 Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amène?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
 Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moi tâcher à vous entendre,

Monsieur Agenor.

AGENOR.

J'aime, & vous aimez aussi:

C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
 Je sçais ce que tous deux le Ciel nous a fait naître;
 Comme je me connois, songez à vous connoître;
 Je prétends d'Euphrosine être le seul captif.

ESOPE.

Moi, je veux abaïsser ce ton impératif,
 Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête;
 affable,

Et pour y reussir vous aprendre une Fable,
 Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras:
 De si fades raisons ne m'accommodent pas.
 Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour . . .

AGENOR.

Encor un coup, point de contes frivoles;
 C'est un amusement qui n'est bon qu'à des foux,

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le crois bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ai déjà dit, & je vous le repète
 Qu'une prompte réponse est ce que je souhaite.
 Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
 Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
 Qui sent le Fanfaron plus que le Gentilhomme:
 Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
 Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc!

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

U N jour un Cuisinier infigne ,
 Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que jeu ,
 Pour mettre la marmitte au feu ,
 Pensant tuer une oie , alloit tuer une cigne.
 On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand :
 Déjà le bras levé s'aprétoit à descendre ;
 Quand l'oiseau lui fait entendre
 Une voix qui le surprend :
 Jamais aux bords du Méandre ,
 Aucun cigne en expirant ,
 N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre
 Ses chants ne furent pas vains :
 Malgré l'humeur assassine
 De l'Ecuyer de cuisine ,
 Le fer lui tomba des mains.
 Bien vous en prend , dit-il , d'avoir un tel ramage ;
 Je vous méconnoissois , si vous n'eussiez chanté.
 Ainsi la douceur du langage
 Est , dans l'occasion , de grande utilité ,
 Il semble que le Ciel en ait fait l'apanage
 Des personnes de qualité ;
 Et dans un grand Seigneur , de la brutalité
 Marque une Noblesse sauvage.
 C'est à vous maintenant à vous faire raison :
 Il faut être le cigne , ou bien être l'oison.
 Choisissez

AGENOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :
 Je n'ai jamais reçu de leçons plus utile ;

Et pour vous faire voir que j'en vais profiter,
 Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
 J'aime, depuis deux ans, d'une ardeur tendre &
 pure,

Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature:
 Vous sçavez, s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
 Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
 Si dans si peu de temps votre amour est extrême,
 Quel doit être le mien? jugez-en par vous-même:
 Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
 Quel est le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi?
 La raison sur vos sens garde un si grand empire
 Que d'abord qu'elle parle, ils n'osent la dédire:
 Et pour m'oser flatter d'un si puissant effort
 Ma raison est trop foible, & mon amour trop fort.
 Par tout où vous passez vous répandez des graces:
 Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces:
 Faut-il que deux Amans soient les seuls entre tous
 Qui refusent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous.
 Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne:
 Faites . . .

ESOPE.

Voilà parler en véritable cigne.
 Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
 Certes, je suis fâché d'aimer si fortement:
 Je sens je ne sçais quoi me reprocher dans l'ame
 Que j'ai tort de troubler une si belle flâme;
 Mais enfin, je suis homme; & quoique mal bâti,
 Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti:
 L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
 N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date:
 Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer ici,
 Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi,
 Jen suis fâché.

AGENOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lorsque je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'ici n'avoit jamais rampé...

ESOPE.

Vous allez faire l'oie ; ou je suis bien trompé.

AGENOR.

J'ai peur de faire pis, dans mon désordre extrême ;
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable Objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste & si douce espérance...

ESOPE.

Et sçavez-vous aimer avec persévérance ?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquilles désirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brulez perdra toute sa force ;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guères d'amour que l'himen n'assassine.

AGENOR.

Moi, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine !
Si l'himen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'em-
pire :

Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire ;
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aîmerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flâme aisément je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux,
 Puisse lancer sur moi les plus rigoureux coups:
 Et pour faire un serment dont je frémis moi-même,
 Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
 Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu! Nous nous verrons encor une autre fois,
 Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel! Je sors; mais plein d'inquiétude:
 Je ne puis demeurer dans cette incertitude:
 Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
 Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

M. FURET.

JE viens de vos bontez implorer une grace,
 Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce? Parlez. Que faut il que je fasse?

M. FURET.

Crésus dans son Royaume a fort peu de sujets;
 A qui, sans vanité, soient mieux dus ses bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui? Voyons; je rends
 justice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.

Si les fujets du Rois m'avoient tous reffemblé,
 Jamais aucun état n'eut été mieux peuplé:
 Ses voifins trembleroient; & pour de foibles fomme
 Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cens mille
 hommes

J'ai quatorze Garçons, tous auffi grands que moi,
 Et qui font tous quatorze au fervice du Roi.
 Affez brave autrefois; & ma femme affez belle,
 Nous voulumes au Roi témoigner notre zèle:
 Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien;
 Et ma femme eut un zèle auffi grand que le mien.
 Nous montrer bons fujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze enfans!

M. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le fervice?

Jamais envers l'Etat on n'en a mieux ufé.
 Il faut que vous foyez un Gentilhomme aifé:
 Tant d'enfans au fervice ont befoin d'une fomme
 Qui doit faire fuer le plus gros Gentilhomme.

M. FURET.

Monfieur, je ne fuis pas Gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux:

Je n'en connois aucun qui foit pécunieux.
 La Nobleffe & l'argent font brouillez, ce me femble,
 A ne pouvoir jamais fe bien remettre enfemble.
 Qu'êtes-vous?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieux Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez?

M. FURET.

Furer.

ESOPE.

Et vous êtes ?

M. FURET.

Huissier !

Pour le repos de l'âme il n'est que cet office.

ESOPE.

Huissier ! & vous avez tant d'enfans au service ?

Vous vous moquez. Portez vos mensonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait sept Huissiers, & quatre Procureurs ;
Un, qui de la Patrouille est l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits : & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois font quatorze, en tout país, je croi.

ESOPE.

Ils font belle figure au service du Roi !

Au diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine :

Je croyois que le moindre étoit un Capitaine,

Et je trouve en mon compte une si grande erreur,

Que le plus honnête homme à peine est Procureur.

Le bel honneur au Roi, d'avoir à son service

Le Pressis, l'élixir de toute la malice.

M. FURET.

Crésus, dont j'ai sur moi la déclaration,

Quand on a douze enfans, donne une pension.

J'en ai quatorzé, & tous d'une tige féconde.

ESOPE.

C'en est trop, des trois quarts, pour le repos du
monde.

Il est vrai que Crésus, juste en toutes ses loix,

Pour se faire des bras qui soutiennent ses droits,

Veut que de ses bienfaits on honore les pères :

Mais le cas, à mon sens, ne vous regarde guères.

Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher sur vos pas,
 C'est donner à l'Etat des mains, & non des bras.
 Je ne vois là pour vous nulle chose à prétendre:
 Le Roi ne donne rien à qui sçait si bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfans sur la foi des édits:
 Pour le bien de l'Etat, j'ai la goutte.

ESOPE.

Tant pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les colombes craintives
 Sçachant que le vautour vouloit se marier,
 Se mirent si fort à crier,
 Que le vent, jusqu'au ciel porta leurs voix plain-
 tives.
 Si lui seul nous désole, & nous mange aujourd'hui,
 Disoit, en son langage, une colombe habile;
 Quel lieu nous servira d'azile,
 Contre un nombre d'enfans aussi méchans que lui?

S'il suffit d'un Huissier, pour vuidier une bourse,
 Qui pourra contre sept avoir quelque ressource?
 Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
 De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond:
 C'est un malheur public: qu'un Huissier si fertile.
 Loin qu'au bien de l'Etat, votre himen soit utile,
 De quantité de gens le sort seroit plus doux,
 Si jadis votre mere eut avorté de vous.
 Je fais profession d'être franc & sincère.
 Vous le voyez.

M. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
 Crésus, tout Roi qu'il est, auroit tort aujourd'hui,
 S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
 Il s'en manque beaucoup, quoique sujet fidèle,
 Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand zèle.
 Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
 Un droit si bien acquis devient une chanson.
 Si j'avois présumé travailler sans salaire,
 Douze que j'ai de trop seroient encor à faire;
 Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
 Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
 Adieu!

ESOPE *seul.*

Monsieur Furet s'en va l'ame offensée,
 De sa fécondité si mal récompensée:
 Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
 Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatrième Acte.

ACTE



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

DOris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, & mon cœur en mur-
mure.

Quoi, tu veux que d'Esopé implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai mal traité;
Tu veux, dis je...

DORIS.

Qui, moi ? Je ne veux rien, Madame.
Je consens volontiers que vous soyez sa femme ;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ? ah plutôt...

DORIS.

Tout est prêt pour demain :
Parents, Amis, festin : Et Monsieur votre père
Apréhende si fort qu'Esopé ne diffère,
Que si hâter la chose étoit en son pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ai rêvé, consulté, employé tout mon zèle,
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remède plus prompt
Qui put de cet himen vous épargner l'affront.

Il faut absolument voir Esope vous-même :
 Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.
 Je ne vois que lui seul dont on puisse espérer
 D'adoucir votre peine, ou de la différer.
 Dites lui qu'un seul jour est un trop foible espace
 Pour chasser Agenor, & le mettre en sa place :
 Et demandez du temps pour vous accourumer
 A le voir, à l'entendre, & peu être à l'aimer.
 S'il vous en veut donner la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.
 S'il m'accorde du temps, prends-tu garde à cela ?
 Je deviens sa conquête au bout de ce temps-là,
 La crainte que j'en ai me rend toute interdite,

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite ;
 Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du ha-
 zard,
 Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard :
 C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Hélas ! que cet espoir est fade !

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade !
 J'ai, comme vous sçavez, un habile Cousin,
 Homme de conscience, & sçavant Médecin,
 Qui l'enverroit bien-tôt *ad Patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente ;
 Je promène par tout mon esprit & mes yeux :
 En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
 Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me semble ;

Qu'Agenor, ni que vous, ni que tous deux ensemble.

Pour sortir d'un tel pas on se deméne encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, & que fasse Agenor?

Nous mettons tout en œuvre, & tout nous est contraire :

Agenor est encor aux genoux de mon père;

Et pendant que, peut-être on méprise ses vœux,

Je viens chercher Esope, & fais ce que tu veux.

Tu fais beaucoup pour nous je le sçais bien.

DORIS.

J'enrage.

Je voudrois de bon cœur faire encor davantage;

J'ai du zèle de reste, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sçait-il que je l'attends.

DORIS.

Oui, Madame, il le sçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vite?

Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir:

Mais pour tarder long-temps il sçait trop son devoir;

Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime...

Tenez, je crois l'entendre. En effet, c'est lui-même.

NON (O) NON

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS

ESOPE.

JE viens vous faire excuse, & vous crier merci,
 De ce que malgré moi, vous m'attendez ici.
 Voyez si par mes soins, & par quelque service
 Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
 Je voudrois que déjà nous fussions à demain,
 Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
 Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
 Que le jour se prolonge, & que la nuit retarde,
 Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai. Mais, Monsieur,
 On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
 Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je suis prêt : Que faut-il que je fasse ?

DORIS à *Euphrosine*.

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
 Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monsieur . . . Je ne vous aime pas ;
 Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ESOPE.

J'en avois entrevu quelque petite chose :
 Mais comme assez souvent on aime à se flatter,
 Sans ce nouvel aveu j'en aurois pu douter.
 Je vous suis obligé de ce qu'il vous en conte
 Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.

Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès ?
 Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
 L'himen sçait embellir les sujets qu'il assemble ;
 Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez vous m'exposer au plus affreux trépas,
 Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
 Je vous en fait le Juge, & vous en crois vous-même.
 Pourquoi m'épousez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

He bien, Monsieur, he bien, puisqu'il en est ainsi,
 Accordez-moi le temps de vous aimer aussi.
 Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
 D'oublier Agenor ; de vous mettre en sa place ?
 D'immoler au devoir un si parfait amour ;
 Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour ?
 Je ne refuse point de tâcher à le faire :
 Mais pour y réussir le temps est nécessaire.
 Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
 On ne les prise point sans d'extrêmes efforts.
 A ma juste prière ayez l'ame sensible :
 Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
 Sur vous seul désormais tous mes sens occupez ..

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ESOPE.

Oui. Vous me trompez.

Ce langage est trop doux pour être véritable ;
 Et dans si peu de temps on n'est point si traitable.
 Je pénètre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh, Monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, & jamais je n'affecte ...

ESOPE.

Tout franc, la caution m'est encor plus suspecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre himen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve si belle, & ma flâme est si forte
Que je puis en mourir de chagrin; mais n'importe.

DORIS.

Plut aux Dieux!

ESOPE.

Plâit-il?

DORIS.

Quoi?

ESOPE.

Vous invoquez les cieux!

DORIS.

Je dis que de la mort vous préservent les Dieux.
Quelle perte!

ESOPE.

Vraiment je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monsieur, êtes-vous raisonnable?
Pour un effort si grand, est-ce un terme assez long?

ESOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez-vous
donc?

Voyons!

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre:
Je suis jeune ...

ESOPE.

Et moi, vieux. Je ne sçaurois attendre.

Avant qu'il soit deux ans, ridicule & Barbon,
 Je voudrois bien sçavoir à quoi je serai bon?
 Qui me fuit maintenant, qui soupire, qui pleure,
 En auroit dans deux ans une raison meilleure.
 Différer de deux jours est tout ce que je puis:
 Encor est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
 Si vous sçaviez.

EUPHROSINE

De grace, ayez plus de tendresse.

Peut-on rien refuser aux vœux d'une Maîtresse?

ESOPE.

Je suis sourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monsieur, ne vous prévalez pas

De ce qu'à vos désirs mon pere tend les bras:

Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez-vous. Je sens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendrissez encor . . .

ESOPE.

Amenez votre pere, & qu'on cherche Agenor.

Je vous donne du temps, j'ai cette complaisance;

Mais enfin c'est un pacte où je veux leur présence,

Afin qu'au bout du terme on en use si bien . . .

EUPHROSINE.

Ah, Monsieur, Agenor n'en fera jamais rien.

Lui me céder!

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige . . .

EUPHROSINE.

Il ne le fera point; je le sçais bien, vous dis-je.

Quand je l'en presserois je le ferois en vain.

92 ESOPE A LA VILLE.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez soyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris! c'en est fait, je suis morte.

Sortons.

DORIS *bas*.

Maudit Gobin! que le diable t'emporte.
Voilà pour Euphrosine un Amant bien tourné?

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

PAlfandié je reviens, je ne suis pas damné.
J'ameine un Orphelin, qui n'a père ni mère;
Et que je fais nourrir par notre ménagère.
Il est gras comme un moine: il tette tout son sou.

ESOPE.

Le bel enfant!

PIERROT.

Ma femme, est pardié belle étou.

Voyez.

ESOPE.

Elle est jolie; & paroît bien instruite.
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer bien vivre, & l'himen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir une élanche,
Aussi belle...

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous ?

COLINETTE.

Non, Monsieur, Dieu merci, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantiner yvrogne ;
Mais tenez pour le reste il va droit en besogne.
Il n'a dans tout son corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit Orphelin ?

COLINETTE.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Vos enfans l'aiment-ils ?

COLINETTE.

Pour les nôtres ?

Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres ;
Pierrot est jeune.

ESOPE.

He bien, à quoi vous suis-je bon ?

Qui te fait revenir ; est-ce ta charge ?

PIERROT.

Oh, non.

Si je venons vous avoir, c'est pour ce petit drille ;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon Neveu, je somme un peu parens.
Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cens francs :
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Escogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffes ;
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchassi dans le sien, le bien de cet enfant.
Tu sçais cela par cœur, jase un peu Colinette ;

Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Mon sieur, l'Orphelin qui me tette
 Est un petit Marmot, que j'avons par emprunt :
 Avant qu'il fut venu, son pere étoit défunt.
 Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une vipère :
 Sa mere le fesit ? lui défesit sa mère :
 Et son trépassement lui laissi quelque bien ;
 Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
 Il dit, bredi breda, mais on ne le croit guère,
 Qu'il presti de l'argent à défunt son grand père ;
 Et quand je lui montrons que cela ne se peut,
 Pour nous farmer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
 Nos meilleures raisons sont pour lui des vetilles :
 Plus je trouvons de trous plus il a de chevilles ;
 Et comme il est le maître, & qu'il a du crédit,
 D'une seule menace, il nous abasourdit.
 Un bichon, contre un dogue a peine à se défendre.
 Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
 Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
 Il me dist des mots, qui me firent rougir ;
 Et comme je suis douce, & qu'il a bonne gueule...
 Tiens Pierrrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
 Un loup dans un troupeau n'est pas plus malfaisant.

PIERROT.

Rien n'est mordié pour lui, trop chaud ni trop pé-
 fant.
 Comme il est le Seigneur, quelque chose qu'il prenne,
 Il dit pour ses raisons, que c'est un droit d'Aubaine.
 Tous les jours de sa poche, il tire un droit nouviau :
 Qu'on prenne une écrevissè, ou qu'on tuè un moi-
 niau,
 Il fait tout sur le champ, dans sa furie extrême,
 Un biau Procès de Dieu, fut-ce à son pere même.

Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
 Il vendroit s'il pouvoit, l'air dont je jouissons.
 Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les fosses du châtaiu, sont tout pleins de grenouilles,

Qui par méchanceté lui font un si grand bruit,
 Qu'il ne dort pas un brin, tant que dure la nuit.
 Par un papier qu'il a, griffonné d'un Notaire,
 Il veut, bon gré, malgré que je les faisons taire;
 Et faute jusqu'ici, d'empêcher leur cancan,
 Chaque maison du bourg paye un écu par an.
 C'est un dogue affamé qui toujours mord ou ronge.
 Empêcher des crapaux de crier! le pouvons-je?
 Dites-moi.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toujours tort.
 Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
 Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
 Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une:
 Encor assez souvent, celles qu'il peut avoir,
 Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

UN loup se trouvant à boire,
 Où buvoit un jeune agneau,
 Eut d'abord l'ame assez noire
 Pour lui vouloir faire accroire
 Qu'il avoit troublé son eau,
 Qui te rend si téméraire?

Lui dit ce traître, en courroux.

L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,

96 ESOPE A LA VILLE.

Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
 Eh! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire?
 Je me suis par respect, mis au-dessous de vous.

J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
 Répondit la bête cruelle,

Où tu te déclaras mon mortel ennemi:

Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.

Je n'ai, répond l'agneau, que deux mois & demi:
 Comment pouvois-je alors vous faire quelque of-
 fense?

Ta mere qui me hait, & qui ne sçait pourquoi;
 Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps pour-
 suivre.

Ma mere cessa de vivre,

Quand elle accoucha de moi.

C'est donc ton pere? Mon pere

Du Boucher inhumain a senti la fureur.

C'est donc ta sœur ou ton frere?

Je n'ai ni frere ni sœur.

Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me vange:

Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.

Lors sans plus de raison, il l'égorge & le mange.

Force Grands font de même à l'égard des Petits.
 N'est-il pas vrai?

COLINETTE.

Pierrot, le joli petit conte!

PIERROT.

Eh fi! mordié, le loup devoit mourir de honte:

L'agneau buvoit à part, & ne lui disoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,

Voila comme à peu près, par le commun usage,

Font envers leurs Vassaux les Seignauts de village.

Quand

Quand d'un bois, ou d'un champ il leur plaît un
morceau,

Des agneaux malheureux troublent toujours leur
eau;

Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contents de les tondre, on voit qu'ils les égor-
gent.

Il sera bien-tôt nuit, & vous êtes de loin:
Adieu. De cet enfant ayez beaucoup de soin,
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Ecoutez, je sçavons comme on paye un service:
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'eau bénîte de Cour.
On dit qu'en ce lieu là l'on fait semblant qu'on s'aime;
Et que promettre, & rien, c'est quasiment de même.

ESOPE.

Allez, je suis sincère, & le suis en tout lieu.

PIERROT.

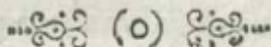
Adieu. Je vous quittons. Voici du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le vois, moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.



SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE I. COMEDIEN.

Monsieur (car par la ville on dit publiquement,
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement)
Choisis par notre Corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas.

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bien-tôt nous vous ferons connus.

ESOPE.

Comédiens ! ho ! ho ! soyez les biens venus :
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
He bien, qu'est-ce Messieurs, comment va le theatre ?
Combien dans votre Troupes êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMEDIEN.

Lorsque moins on y pense, il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant pis. Car plus on est, plus la part est petite.

ESOPE.

La scene est plus remplie, & chacun prend ses soins.

LE I. COMEDIEN.

La scene est plus remplie, & la bourse l'est moins.

Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
 Quinze Acteurs, bien choisis, font une bonne Troupe :
 Suivant leur caractère ils ont tous de l'emploi ;
 Pour bien jouer son rôle on ne s'attend qu'à soi ;
 Mais quand on est beaucoup, d'un même caractère,
 Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire,
 Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
 Pour en contenter un, il en chagrine trois ;
 Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
 C'est un petit cahos qu'une Troupe si grande.

ÉSOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette ville-ci ?

LE II. COMÉDIEN,

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

Bons ?

LE II. COMÉDIEN,

Eh, eh . . .

ÉSOPE.

J'entends. Couci, couci.

Malheur à qui s'en mêle, & n'en est pas capable :
 Sil n'a l'art de charmer il n'est point excusable :
 Le sévère Auditeur, pour un mot de travers,
 Ne fait miséricorde à pas un de ses Vers :
 Il est si délicat que pour le satisfaire,
 Il faut du merveilleux, ou bien du nécessaire.
 Qu'on n'ait point de pain blanc on en mange du bis ;
 De velours ou de serge on se fait des habits,
 Parce qu'en quelque état que le destin nous range.
 Il faut absolument qu'on s'habille & qu'on mange :
 Mais, du consentement de cent peuples divers,
 Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers ;
 Et par cette raison, qui me semble équitable,
 Les passablement bons ne valent pas le diable.

100 ESOPE A LA VILLE.

LE II. COMEDIEN.

Nous représenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.
A vous bien divertir toute la troupe aspire.
Quel jour choisirez-vous?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire,

LE II. COMEDIEN.

De grace.....

ESOPE.

Je ne sçai quand j'aurai le loisir.

LE I. COMEDIEN.

Un' jour dans la semaine est facile à choisir ;
Il nous est important d'avoir votre réponse.

ESOPE.

Pourquoi?

LE I. COMEDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous anoncé.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y
viendra,
Que tout vaste qu'il est notre Hôtel n'en tiendra ;
Et comme un vrai Phénix, unique en votre espèce,
Ce sera pour vous voir, plus que pour voir la pièce.
J'en suis sur.

ESOPE.

C'est-à-dire, a parler nettement ;

Que c'est moi qui serai le divertissement ;
Et pour aller au but où votre Troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, & moi je serai rire.
Je veux de m'anoncer vous épargner le soin.
C'est un honneur trop grand, & dont je suis trop loin ;
Il n'est que pour les gens du plus sublime étage ;
Et qui n'est rien du tout, doit au moins être sage.
Nous avons en passant déchiffré les Auteurs :

Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général sans désigner personne.

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur, notre Troupe est vraiment assez
bonne.

Non qu'on soit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns sont merveilleux, & les autres . . .

ESOPE.

Là, là.

Je vous entends. La Troupe en public étalée,
C'est-à-dire, entre nous, marchandise mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faisant pas bien,
Vous soyez épargnez, vous qui n'épargnez rien :
Pour reprendre avec fruit les sottises des autres,
Il faut avoir le soin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'exposer à l'ennui.
De montrer ses défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au Public force pièces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'est pas beau.
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on anonçe une pièce on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainsi,
On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute montagne,
Dans une heure accoucherait :
Chacun se mit en campagne,

Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
 Mais ce colosse affreux, dont l'orgueilleuse tête
 Alloit jusques aux Ciel deffier la tempête,
 Et de tous les Passans rendoit les yeux surpris;
 Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
 Après une longue attente,
 Accoucha d'une souris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs que vous êtes,
 Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.
 Qui de vous, je vous prie, est le Complimenteur?

LE I. COMEDIEN.

C'est moi Monsieur.

ESOPE.

C'est vous?

LE I. COMEDIEN.

Moi-même.

ESOPE.

Ergo, menteur.

Celui qui fait l'Anonce, & qui taille & qui coupe,
 Est ordinairement le menteur de la Troupe.

Il vaut mieux louer moins, & ne pas tant mentir.

A vous voir toutefois je veux bien consentir.

Mais quand j'irai chez vous jouer, s'il est possible,
 Ce que dans votre Troupe on a de plus risible;
 Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
 Si l'on rit de la pièce, ou si l'on rit de moi.

Il n'est point, où je suis, de tragique où l'on pleure.
 Jouez-vous tous les jours?

LE II. COMEDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

A quelle heure?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'anoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux ?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes défauts :
Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoi, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible :
Adieu. Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE Dernière.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE,
AGENOR, DORIS,

ESOPE.

O ça, je suis ravi de vous voir tous ensemble.
Parlons de bonne foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein ?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!

Mon pere, à mon égard, montrez-vous moins sévère;
 Monsieur en use mieux, il consent qu'on diffère;
 Ma prière le touche, & rien ne vous émeut!

ESOPE.

He bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
 De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
 Je vois où je m'expose, & sçais votre crédit:
 Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit:
 Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous même;
 Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
 Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
 Qui soit pis que ma rage, & que mon désespoir?
 Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;
 Et ce n'est plus à lui, le bien qu'il vous destine.
 J'ai reçu sa parole, & je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vrai; mais Monsieur est privilégié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel est mon privilège.
 Suis-je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin,
 qu'ai je?

Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favori de Crésus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le serai plus:
 Et comme la faveur n'est qu'un éclair qui brille,
 Qui passe rarement dans la même famille,

Elle a, quand elle change, un retour si cuisant,
 Que la faveur passée est un malheur présent.
 Agenor est bien fait, & votre fille est belle;
 L'un est né Gentilhomme, & l'autre Demoiselle;
 J'ai fait de leur amour un sévère examen;
 Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'himen:
 Et je n'ai feint d'aimer, & de nuire à leur flâme,
 Que pour aprofondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
 Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
 Faire le Soupirant pour de jeunes appas!
 Le seul âge inégal rend l'himen misérable;
 Et si vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME ET LES DEUX FEMMES.

U N homme des plus insensez,
 A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
 S'avisâ d'épouser deux femmes:
 Pour le faire enrager une c'étoit assez.
 L'une avoit soixante ans, & l'autre vingt & quatre:
 Toutes deux à l'envi le vouloient à leur gout;
 Et souvent c'étoit à se battre
 A qui mieux en viendroit à bout.
 Pour le faire à leur badinage
 L'une & l'autre n'oublioit rien:
 La Vieille souhaitoit qu'il parut de son âge;
 La Jeune auroit voulu qu'il eut été du sien.
 Tous les matins, sous un prétexte honnête
 De montrer leur amour par de petits devoirs,
 Chacune, en le peignant, arrachoit de sa tête,
 L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
 Enfin chauve & pélé, sa présence importune
 Le rendit par tout odieux.

106 ESOPE A LA VILLE.

Pour combler un himen de joie & de fortune
 Il faut l'assortir un peu mieux :
 Il étoit trop jeune pour l'une,
 Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monfieur le Gouverneur, vous me devez entendre.
 LEARQUE.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon Gendre ;
 Votre aprobation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris ?
 Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
 Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE à *Esopé*.

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
 Mais je n'en ay pas moins pour vous bien estimer,
 Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

E S O P E (à *Doris*.)

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à crain-
 dre...

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moi n'avez point de cour-
 roux,

Tout le monde eut pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle manière !
 N'importe ; oublions tout : rendons la joie entière.
 Loin de mettre un obstacle à vos justes désirs ;
 Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs ;
 C'est, en Ami sincère, à quoi je m'étudie,
 Commençons dès ce soir par voir la Comédie ;
 Et pendant la faveur dont m'honore le Roi,
 Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE
RETOUR
DE
TENDRESSE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.



A LA HAYE
Chez P. Gosse & Compagnie.

M D C C X L V I I.

LE
RETOUR
DE
TENDRESSE
COMEDIE
EN UN ACTE



A LA HAYE
Chez le Citoyen & Libraire
M D C C X L I I I

A C T E U R S.

ORONTE, Pere de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

LISIMON, Amant de Julie.

LUCINDE, Nièce d'Oronte.

JULIE.

SPINETTE, Suivante de Lucinde.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

La Scene est dans la maison d'Oronte.

A C T U S

ORONIE, Parc de Julie.

DORANTE, Amant de Lucinde.

ALISTON, Amant de Julie.

LUCINDE, Niece d'Oronie.

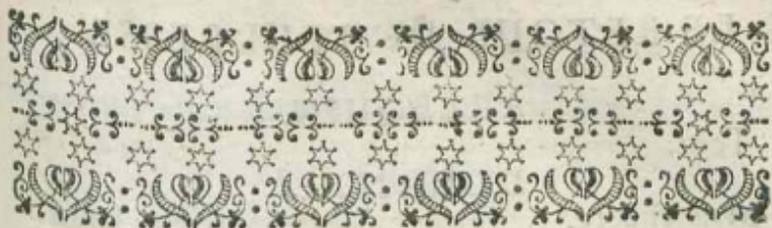
JULIE.

STAVERTIN, Amant de Lucinde.

ACTE QUATRIÈME.



1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 - 7 - 8 - 9 - 10 - 11 - 12 - 13 - 14 - 15 - 16 - 17 - 18 - 19 - 20 - 21 - 22 - 23 - 24 - 25 - 26 - 27 - 28 - 29 - 30 - 31 - 32 - 33 - 34 - 35 - 36 - 37 - 38 - 39 - 40 - 41 - 42 - 43 - 44 - 45 - 46 - 47 - 48 - 49 - 50 - 51 - 52 - 53 - 54 - 55 - 56 - 57 - 58 - 59 - 60 - 61 - 62 - 63 - 64 - 65 - 66 - 67 - 68 - 69 - 70 - 71 - 72 - 73 - 74 - 75 - 76 - 77 - 78 - 79 - 80 - 81 - 82 - 83 - 84 - 85 - 86 - 87 - 88 - 89 - 90 - 91 - 92 - 93 - 94 - 95 - 96 - 97 - 98 - 99 - 100



LE
RETOUR
DE
TENDRESSE,
COMEDIE

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Où, Monsieur, je soutiens que vous
allez faire un fort mauvais mariage,
Julie est jeune, riche & jolie, mais ...
enfin ce n'est point votre fait.

DORANTE.

Peut-on demander à Monsieur Arlequin ce qui le
fait penser de cette manière ?

6 LE RETOUR DE TENDRESSE,

Tout. ARLEQUIN.

Mais encore. DORANTE.

Tout vous dis-je. ARLEQUIN.

Il convient que Julie est aimable? DORANTE.

Oui. ARLEQUIN.

Qu'elle est riche? DORANTE.

D'accord. ARLEQUIN.

Qu'elle est jeune? DORANTE.

Vous avez raison. ARLEQUIN.

Sage? DORANTE.

Je ne vous ai pas dit cela. ARLEQUIN.

Comment Maraud! DORANTE.

ARLEQUIN.

Ah! je sçavois bien que nous nous fâcherions.

DORANTE.

Nous pourrions aller plus loin.

ARLEQUIN.

Point du tout, restons en là, s'il vous plaît : je conviens que Mademoiselle Julie est très-sage ; mais

êtes-vous assez simple pour lui tenir compte de sa vertu ?

DORANTE.

Quel raisonnement !

ARLEQUIN.

Il est des plus senez, ne voyez-vous pas que cette jeune personne est une place nouvellement fortifiée, qui n'a reçu aucunes attaques, il ne faut pas beaucoup s'étonner si elle n'a jamais capitulé ?

DORANTE.

Tu m'ennuyes, je voudrois bien savoir les raisons qui t'obligent à t'opposer si fort à ce mariage ?

ARLEQUIN.

Vous aimiez Mademoiselle Lucinde autrefois ?

DORANTE.

Oui.

ARLEQUIN.

J'aimois la Suivante Spinette.

DORANTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Vous aimez maintenant Julie.

DORANTE.

Après ?

ARLEQUIN.

Et je n'aime point la Suivante Marton.

DORANTE.

Ah ! je n'ai plus rien à dire.

ARLEQUIN.

Lucinde est la plus amable personne du monde ; car vous conviendrez que Spinette est bien jolie ?

DORANTE.

Ah ! Monsieur Arlequin, si votre penchant pour

8 LE RETOUR DE TENDRESSE.

Spinette est si rapide, vous pouvez vous y abandonner, je ne vous ai jamais défendu de lui faire votre cour.

ARLEQUIN.

Mais vous n'allez plus chez sa Maîtresse ?

DORANTE.

Cela vous empêche-t-il de voir sa Suivante ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous n'avez pas plutôt été brouillé avec Lucinde, que j'ai éprouvé les rigueurs de Spinette par contre-coup ; que je suis malheureux ! je me souviens que mon amour étoit le finge du vôtre, & lorsque vous étiez aimé de cette adorable Lucinde ; que nous vous entendions soupirer tous deux dans son cabinet, nous faisons Spinette & moi chorus dans l'antichambre, & quand vous pestiez contre l'heure qui vous chassoit, je jurois contre vous que j'étois obligé de reconduire ; je voudrois bien sçavoir, quel rat vous a prit de ne vous plus aimer ? cela étoit si joli !

DORANTE.

Je ne sçais comment j'ai fait pour me dégager d'elle, il faut avoir autant de force que j'en ai sur moi même pour y avoir remporté une pareille victoire, je ne l'aurois pas cru.

ARLEQUIN.

Cela n'est peut-être pas encore bien fait.

DORANTE.

L'animal, j'épouse ce soir Julie sa cousine.

ARLEQUIN.

Et Lucinde qui épousera-t elle ? car elle est bien capable de vous rendre la pareille.

DORANTE.

C'est de quoi je ne me suis pas informé; si elle m'en croyoit, elle épouserait Erasme ou Clitandre.

ARLEQUIN.

Quoi, un de ces Messieurs dont vous étiez si jaloux? Oh! pour le coup vous n'êtes plus amoureux d'elle.

DORANTE.

A propos de jalousie, il me semble que Lisimon affecte de suivre par tout Julie.

ARLEQUIN.

Je ne voulois pas vous en parler, mais il y a long-temps que je m'en aperçois.

DORANTE.

Je le prierai fort sérieusement de cesser ses poursuites.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien.

DORANTE.

Ses assiduités me gênent, & Julie qui n'est pour ainsi dire, qu'un enfant, ne sçait point encore à qu'elle conséquence cela tire.

ARLEQUIN.

Il lui apprendra.

DORANTE.

Tais-toi.

ARLEQUIN.

A propos, vous vous mariez ce soir? Diantre!

DORANTE.

Il la connoît dès sa plus tendre jeunesse, & cette habitude, de se voir fomentée une certaine familiarité, de certaines liaisons . . .

ARLEQUIN.

Oui, cela ne vaut pas le diable, retournez à Lucinde.

DORANTE.

Tais-toi te dis-je, avec ta Lucinde, en ferois-je le maître, l'amour éteint, peut-il se rallumer ?

ARLEQUIN.

C'est selon: je compare l'amour à une lampe, si elle s'éteint faute d'huile, on ne peut plus la rallumer; ainsi l'amour ne peut plus renâître quand il meurt de sa belle mort; mais aussi si un coup de vent souffle la lampe, la moindre allumette lui fait reprendre feu: de même si le dépit a éteint notre amour, le moindre caprice le rallumera.

DORANTE.

Le dépit ne m'a point guéri, c'est la raison.

ARLEQUIN.

Bon, la raison se mêle bien de ces sortes de choses là, on fait la folie de s'aimer sans sçavoir pour quoi, & l'on se quitte sans en devenir plus raisonnable.

DORANTE.

Vois si Julie est éveillée.

ARLEQUIN.

Sa Cousine doit l'être; car je viens de voir entrer Spinette dans sa chambre.

DORANTE.

Il est bien question de sa Cousine.

ARLEQUIN.

Quoi vous ne voulez pas donner le bon jour à Lucinde.

DORANTE.

Non.

ARLEQUIN.

Il le faut pourtant bien, car la voila.

SCENE II.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE,
ARLEQUIN.

LUCINDE.

Où Spinette, vous êtes la plus grande Etour-
die . . .

ARLEQUIN.

Qu'a-t-elle fait la pauvre Spinette?

LUCINDE.

Je vous avois dis que c'étoit pour ce soir.

SPINETTE.

En vérité, Madame.

LUCINDE.

Taisez - vous, on ne peut compter sur rien avec
cette fille; ah vous voila Dorante, vous me voyez
en colére.

DORANTE.

C'est ce qui m'empêchoit de vous aborder Ma-
dame. Vas voir si je puis parler à Julie.

(*Parlant à Arlequin.*)

LUCINDE.

C'est ce soir que vous vous mariez, n'est-ce
pas?

DORANTE.

Oui, Madame.

12 LE RETOUR DE TENDRESSE.

LUCINDE à *Spinette*.

Vous le voyez, Mademoiselle.

DORANTE.

Quoi, mon mariage seroit le sujet de votre courroux

LUCINDE à *elle-même*.

Allons, il faut prendre mon parti.

DORANTE à *part*.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SPINETTE.

Si cela vous fait tant de peine, Madame, on peut y remédier.

LUCINDE.

Non, non, voila qui est fini, je n'y pense plus ; vous allez vous moquer de moi, Dorante, de m'avoir trouvée si fâchée pour une bagatelle.

DORANTE.

En effet, cela ne vaut guères la peine . . .

LUCINDE.

Pardonnez-moi, les femmes ont des fantaisies.

DORANTE.

Je le sçais.

LUCINDE.

Mais heureusement qu'elles se passent.

DORANTE.

Il est vrai.

LUCINDE.

Ne pourriez-vous pas remettre votre mariage ?

DORANTE.

Cette question m'embarrasse, Madame, quelles raisons pourrois-je avoir de le différer ?

LUCINDE.

LUCINDE.

Tant pis pour vous, vous y perdrez la plus jolie mascarade du monde, que j'avois fait préparer pour vos noces.

DORANTE.

Comment ?

LUCINDE.

Je l'avois ordonné pour aujourd'hui, mais l'attention de Mademoiselle Spinette . . .

DORANTE.

Je vous rends mille graces, Madame, je vous en tiens un égal compte.

LUCINDE.

C'étoit la plus jolie chose du monde, mais n'importe, nous ne nous en réjouirons pas moins.

S C E N E III.

LUCINDE, DORANTE, SPINETTE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Julie est à sa toilette, vous pouvez entrer, elle n'est pas en grande compagnie ; il n'y a que Monsieur Lisimon.

DORANTE.

Que me dis-tu ?

LUCINDE.

Je ne vous retiens point, Dorante, puisque Julie est visible.

ARLEQUIN.

Ma chere Spinette.

SPINETTE.

Finissons.

DORANTE.

Madame, pardonnez-moi cette incivilité, suis moi.

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne vous suis point nécessaire.

DORANTE.

Viens te dis-je.

SPINETTE.

Vas, vas, trouver ta Marçon, elle t'appartient de droit.

ARLEQUIN.

Je n'en voudrois pas, quand elle seroit aussi jolie que toi-même.

SPINETTE.

Cela est trop galant.

ARLEQUIN.

Madame, ayez pitié d'un misérable, faites en sorte que Spinette m'aime.

LUCINDE.

La commission me fait honneur.

ARLEQUIN.

Peignez-lui ma constance, & s'il le faut, mon mérite.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Vous n'en sçauriez trop dire.

LUCINDE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Elle m'aimoit autre fois ... Ouf, pourquoi vous êtes vous brouillée avec mon Maître.

SCENE IV.

LUCINDE, SPINETTE.

LUCINDE.

LE pauvre Dorante a bien des affaires, je le plains, & ma Cousine aussi.

SPINETTE.

Mais vous ne l'aimez donc plus ?

LUCINDE.

N'en es-tu convaincuë que d'aujourd'hui seulement.

SPINETTE.

Son mariage ne vous pique point ?

LUCINDE.

Tu le vois.

SPINETTE.

Qu'est donc devenu votre amour propre ?

LUCINDE.

L'himen de Dorante ne lui porte aucune atteinte.

SPINETTE.

Quel flegme, oh! je crains bien que ce calme là ne nous amène l'orage.

LUCINDE.

Mais Spinette tu est folle, est-ce ma faute à moi, si je ne suis point piquée?

SPINETTE.

Vous croyez ne le pas être? Mais vous ne vous êtes bronillée avec Dorante que par une extravagance de sa part, & un entêtement de la vôtre; un frivole point d'honneur vous arrête, vous en êtes sur le cérémonial, personne ne veut faire les premières démarches, & vous serez la dupe de votre fierté l'un & l'autre.

LUCINDE.

Ah, ah, ah!

SPINETTE.

Oui cela est fort risible, mort de ma vie, je ne vous plaindrai pas au moins, quand vous viendrez me dire, Spinette, c'en est donc fait? tout espoir est perdu, je pouvois d'un seul mot me conserver mon cher Dorante, & je suis cause de son malheur, & du mien; car je suis sûre qu'il vous aime toujours, & qu'un seul regard...

LUCINDE.

Tu nous fait plus malheureux que nous ne le sommes, il le mariera sans repentir, & le verrai sans jalousie; d'ailleurs, ne voudrais-tu pas que j'allasse le conjurer de renouer notre chaîne? cela me conviendrait fort en vérité, mon sexe m'auroit des obligations infinies, je lui tracerois une jolie route; non il ne sera pas dit que j'abolisse les privilèges, & quand j'aurois tort, ce n'est point à moi à revenir la première.

SPINETTE.

Voilà des privilèges, qui font beaucoup d'hon-

neur à notre sexe assurément, eh Madame! de pareils avantages ne nous sont accordez qu'en conséquence de notre folle vanité, & les hommes qui nous connoissent, & qui ne cherchent que les moyens de nous vaincre, n'en pourroient trouver de plus surs que de flatter notre orgueil.

LUCINDE.

Vous nous accommodez bien, Mademoiselle.

SPINETTE.

Comme vous devez l'être, Madame. N'aurez-vous pas lieu de vous reprocher toute votre vie, votre rupture avec Dorante? il vous demandoit pour toute grace, que vous ne vissiez plus Erasme & Clitandre, vous ne les aimez ni l'un ni l'autre, mais point, la pluralité l'emporte, & Madame a trouvé plus à propos de perdre un Amant chéri, que d'en congédier deux indifférens.

LUCINDE.

Il appartenoit bien à Dorante de m'imposer des loix; n'étoit-ce pas assez que je lui eusse fait l'aveu de ma tendresse, pour qu'il fut sur de ma fidélité; mais les Amans ne se contentent pas de si peu de chose, il leur faut des préférences authentiques, nous devons les rassurer sur le moindre de leurs soupçons, par un mépris évident pour le reste des hommes; non Messieurs, non pas s'il vous plaît, cet empire sur nous vous rendroit trop vains, & vous ralentiroit même, & quoique l'on ait nulle envie de vous devenir infidèle, il faut toujours s'en conserver la prochaine occasion pour vous tenir en respect.

SPINETTE.

Pour vous tenir en respect! & ne voyez-vous

pas que cette politique fait déserter tous ceux qui vous aiment avec délicatesse ?

LUCINDE.

Il faudroit toujours les perdre ma chere enfant, la légéreté des hommes est aussi grande que la nôtre, & du moins est-il plus glorieux pour nous de les voir nous quitter par dépit, que de nous en voir privées par la trop grande confiance où nous les mettrions de leur mérite.

SPINETTE.

Quelle méthode bizarre ! & que deviendroit le mariage avec ces beaux préceptes-là, on ne s'aime donc aujourd'hui que pour avoir le plaisir de se séparer dans les règles de l'art ?

LUCINDE.

Si Dorante avoit été bien épris, il ne m'auroit pas abandonné si brusquement.

SPINETTE.

Si Dorante ne vous avoit adorée, vos refus ne lui auroient pas été si sensibles.

LUCINDE.

J'admire son caractère !

SPINETTE.

Et moi le vôtre !

LUCINDE.

Prendre son parti au pied levé, Monsieur se marie.

SPINETTE *à part le premier mot.*

Bon, & à votre Cousine encore.

LUCINDE.

Elle ne l'aime pas au moins, & je suis fort trompée si elle n'a pas quelque penchant pour Lisimon.

SPINETTE.

Je le voudrois.

LUCINDE.

Et mois aussi pour punir Dorante: après tout je ne suis point piquée contre lui.

SPINETTE.

Vous n'avez garde.

LUCINDE.

Que dis tu de mon Oncle qui lui a accordé sa fille a la première demande qu'il lui en a faite?

SPINETTE.

C'est qu'il a cru le parti avantageux pour Julie.

LUCINDE.

Mais il sçavoit que Dorante m'aimoit, & qu'on ne se détache pas si facilement.

SPINETTE.

Dorante l'aura assuré sans doute, qu'il vous avoit entièrement oublié.

LUCINDE.

Je suis outrée contre mon Oncle, allons, allons, il faut rompre ce mariage.

SPINETTE.

Comment vous y prendrez vous.

LUCINDE.

En faisant épouser Julie à Lisimon.

SPINETTE.

Vous épouserez donc Dorante?

LUCINDE.

Moi, que tu me connois mal! j'aimerois mieux...
Mais voici Julie!

SCENE V.

LUCINDE, SPINETTE, JULIE.

JULIE.

MA chere Cousine, je n'y puis plus tenir, je suis
au désespoir.

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc ?

JULIE.

Le moment fatal me menace de trop près, il faut
enfin que j'éclate, dût-il m'arriver Vous sça-
vez qu'on me veut faire épouser Dorante aujour-
d'hui ?

LUCINDE.

Oui, he bien ?

JULIE.

J'aime Lisimon.

LUCINDE.

Je m'en doutois.

JULIE.

Que Dorante ne s'avise pas de se servir de l'au-
torité de mon pere, car . . . enfin je ne l'épouserai
pas.

LUCINDE.

Mais il me semble que pour une jeune personne
qui a si peu d'expérience, vos révolutions sont
vives ?

JULIE.

C'est qu'elles ne sont point dissimulées ; si j'avois

cette expérience dont vous me parlez, j'épouserois peut-être Dorante, pour avoir tout le temps & tout le plaisir de le punir, de ne m'avoir pas obtenüe de moi-même; il me traite comme un enfant, il conclut avec mon pere; oh! c'est avec moi qu'il faut conclure, ou le marché ne tiendra pas sur ma parole.

SPINETTE.

Voila une petite personne bien vive.

JULIE.

Et le bon de l'affaire, c'est qu'il ne m'aime pas non plus lui, il ne m'aborde jamais que comme s'il étoit mon mari, il est d'un froid!

LUCINDE.

Mais s'il ne vous aimoit pas vous auroit-il recherchée aussi sérieusement.

JULIE.

Bon, bon, je ne prends point le change, c'est vous qu'il aime, mais vous êtes brouillez, & pour se faire valoir il a voulu vous opposer une rivale jeune & jolie.

SPINETTE.

Quelle rusée!

LUCINDE.

Elle pourroit bien dire vrai.

JULIE.

Et moi je serois la victime de tout cela, Dorante ne penseroit qu'à vous quand il seroit avec moi, & toutes les douceurs que je recevrais de lui, ne s'adresseroient qu'à vous même? hom...

LUCINDE.

Vous ne méritez pas cela, je vous plains.

22 LE RETOUR DE TENDRESSE.

JULIE.

Ce n'est pas assez de me plaindre, il faut me servir.

LUCINDE.

Que puis-je faire pour vous.

JULIE.

Me débarrasser de Dorante, il est sur que s'il ne se dégage lui-même d'avec mon pere, il faudra que je l'épouse, ou que je retourne au couvent, & je crains autant l'un que l'autre.

LUCINDE.

Mais votre pere ne paroïsoit pas s'opposer aux soins que Lisimon vous rendoit ?

JULIE.

Non vraiment, avant que Dorante se fut proposé, mais vous connoissez les peres, c'est le bien qui les détermine. Celui-ci est plus riche que l'autre. Mademoiselle, il faut que vous l'épousiez ; que leur répondre vous dépendez d'eux, oh ! si jamais je suis Veuve...

LUCINDE.

Ma chere Cousine, les peres consultent nos intérêts lorsqu'ils nous marient, & sçavent que pour nous rendre heureuses, ils doivent nous unir à des personnes riches.

JULIE.

Bon, riche, faut-il l'être tant, Lisimon a dix mille livres de rente, est-ce que cela n'est pas bien honnête pour un garçon ?

SPINETTE.

Dix mille livres de rente, il faut qu'il soit l'aîné de dix familles !

JULIE.

Et d'ailleurs n'est-on pas bien dédommagé des biens de la fortune, quand on est avec ce qu'on aime ?

SPINETTE.

Oui, mais on ne s'aime pas toujours.

JULIE.

Eh bien on se sépare, & en ce cas chacun reprend le sien.

SPINETTE.

Il n'y a pas le mot à dire.

JULIE.

Débarrassez-moi de Dorante, vous dis-je, ma chere Cousine.

LUCINDE.

Comment voulez-vous que je m'y prenne ?

JULIE.

Faites semblant de revenir à lui, & rengagez-le, il ne faut qu'un moment pour le rendre plus passionné que jamais, car vous êtes adroite.

LUCINDE.

Et vous plus fine que je ne pensois, Mademoiselle, mais je n'aime plus Dorante, & quand je l'aiderois, pourrois-je me résoudre...

JULIE.

C'est à cause que vous ne l'aimez plus, que cela ne vous doit rien coûter : lorsque mon pere sçaura qu'il est retourné à vous, pour s'en venger il me donnera Lisimon : allons ma petite Cousine.

LUCINDE.

Et si j'ai le malheur de ne pas réussir, quelle honte pout moi !

24 LE RETOUR DE TENDRESSE.

JULIE.

Point du tout, je vous promets de dire à tout le monde que c'est moi qui vous en avoit conjurée.

LUCINDE.

Et s'il revient à moi de bonne foi, quel embarras !

JULIE.

C'est pour lors que vous lui direz vous-même, que vous vous êtes moquée de lui, quelle gloire !

LUCINDE.

J'ai bien envie de me venger de mon Oncle.

SPINETTE.

Vous ferez fort bien.

LUCINDE.

Je vous aime Julie, & je me résouds à vous rendre un service que je refuserois à tout autre.

JULIE.

Que je vous ai d'obligation !

LUCINDE.

Ce rôle va me couter cher à jouer, il faut que je m'y prépare.

JULIE *elle sort.*

Je la suis, car Dorante vient, & je ne veux point le rencontrer : il est pourtant avec Lisimon, n'im-
porte.



SCÈNE

S C E N E VI.

DORANTE, LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

NON, te dis-je, Dorante, je ne souffrirai point que tu te donnes ce ridicule dans le monde.

DORANTE.

Eh Monsieur Lisimon, l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde, m'est très-suspect, & je vous prie fort sérieusement de ne plus voir Julie.

LISIMON.

Tu ne l'aime point mon Cher, tu ne l'aime point.

DORANTE.

Je l'épouse ce soir, encore une fois.

LISIMON.

He bien, je serai de la noce.

DORANTE.

Je ne vous en prie point.

LISIMON.

Bon, entre Ami on passe sur les cérémonies,

DORANTE.

Morbleu, je perds patience.

LISIMON.

Tu l'épouses ce soir, eh donc? que deviendrait Lucinde? Tu l'aimes toujours petit dissimulé, je veux renouer cette intrigue, & vous épargner à tous deux la petite honte des premiers pas, vous ne demandez qu'à vous réjoindre, il faut vous rendre ce service.

DORANTE.

Oh! parbleu c'en est trop. Lisimon, vous sçavez que je ne prends pas beaucoup de gout à la raillerie, & je vous déclare une fois pour toutes, que la visite que vous venez de rendre à Julie, est la dernière qu'elle recevra de vous.

LISIMON.

Je te craindrai encore moins mari que rival, mon cher Dorante, & je t'avertis que je serai son ombre.

DORANTE.

A la fin...

LISIMON.

Je ne la quitterai pas d'une minurte, d'une seconde, sandis!

ARLEQUIN.

Voila un Gascon bien tenace. Monsieur ne fera pas d'ordinaire chez lui.

LISIMON.

J'y ferai porter le mien.

ARLEQUIN.

Oh je m'y oppose.

DORANTE *l'épée à la main.*

C'est pousser trop loin l'importunité, Lisimon.

LISIMON.

Dorante!

DORANTE.

Eh bien?

LISIMON.

Remets ton épée.

DORANTE.

Comment ?

LISIMON.

Je te conserve pour Lucinde.

DORANTE.

Vous n'avez point avec moi la ressource de la gasconade, je sçais que vous avez du cœur.

LISIMON.

Eh, cadedis qui en doute ? il sçait que j'ai du cœur : si je voulois tu l'aurois bien-tôt oublié.

DORANTE.

Voyons.

LISIMON.

Allons du respect pour la maison du beau-pere, Seigneur Dorante ! je commence à croire que vous en voulez tout de bon à la petite fille, mais sçachez donc que vous allez sur mes brisées, & que vous risquez autant à me la disputer, que si vous me contestiez mes titres de noblesse. Je l'aime, jugez de ses sentimens pour moi, j'ai cru jusques ici que ce n'étoit qu'un jeu ; mais si dans un quart d'heure vous ne me la cédez dans toutes les formes, nous prendrons lieu pour parler d'affaire, à pied ou à cheval, & je vous donnerai le choix des armes, depuis l'épée jusqu'au canon.

ARLEQUIN.

Garre la bombe !

DORANTE.

Il ne faut pas attendre si long-temps, & j'accepte à l'instant même...

LISIMON.

Tout doux, réfléchissez murement sur ce que j'ai l'honneur de vous avancer, il sera temps de prendre votre parti quand vous n'aurez plus d'autre ressource.

²8 LE RETOUR DE TENDRESSE.

ARLEQUIN.

Il s'en va, mais je ne crois pas qu'il vienne prendre réponse.

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

PArbleu, quand ce ne seroit que pour braver son impertinente audace, je vais signer le Contrat tout à l'heure. Où vas tu ?

ARLEQUIN.

Je vais faire avancer l'artillerie.

DORANTE.

Ah, Monsieur Lisimon, vous faites des menaces.

ARLEQUIN.

Le pauvre diable est le premier en date une fois.

DORANTE.

Et moi je date du jour que j'épouse.

ARLEQUIN.

Vilaine époque; car si vous voulez que je vous dise ce que je pense, vous faites mal de vous marier.

DORANTE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Vous êtes enclin à la jalousie, & je crains qu'on ne vous donne de quoi l'exercer.

DORANTE.

Moi jaloux, point du tout: je n'ai fait cette défense à Lisimon, que parce que mon honneur m'y obligeoit. Oh, depuis Lucinde, je suis revenu de cette malheureuse frénésie, & je sens bien que je ne suis pas à beaucoup près si jaloux de Julie que je l'étois d'elle.

ARLEQUIN.

C'est que Julie doit être votre femme.

DORANTE.

Monsieur Oronte est-il sorti?

ARLEQUIN.

Non, le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, ARLEQUIN, ORONTE.

ORONTE.

Quoi mon Gendre, vous êtes seul, où est donc ma fille, je croyois la trouver ici?

DORANTE.

Elle est peut-être avec sa Cousine.

ORONTE.

Je suis sur que les habits de masque sont sur le tapis?

DORANTE.

Cela peut être, mais Monsieur, me permettrez vous de céder à une impatience que vos bontés autorisent; plus mon bonheur est proche, & plus les

momens qui le rétarde me sont insupportables, nous avons remis à ce soir la signature du Contrat, signons le tout à l'heure.

ORONTE.

Ah! que je vous sçais bon gré de cette précipitation, j'en suis charmé pour ma fille, voila comme je fis quand je pris ma Défunte, je ne voulus pas seulement lui donner le temps d'acheter ses habits de nocces; peste! j'étois un vert Galant.

ARLEQUIN.

Vous en avez bien la mine.

ORONTE.

Le jour de notre mariage elle s'étoit proposée de danser toute la nuit avec ses compagnes, mais après que nous eumes ouvert le bal, elle & moi, crac, je la fis disparoître.

ARLEQUIN.

Quel égrillard!

ORONTE.

La Courante étoit en ce temps-là en vogue, & je la dansois aussi bien que mon Maître.

ARLEQUIN.

Il va nous tenir jusques à demain?

ORONTE.

Je n'avois pas vingt ans alors, & j'avois déjà payé de ma personne à trois sièges, un blocus, deux batailles, six escarmouches, sans compter les duels qui n'étoient pas encore défendus.

ARLEQUIN.

Ah nous sommes perdus!

ORONTE.

Je vous ferai ce soir à table le détail des occasions où je me suis trouvé.

ARLEQUIN.

Cela sera fort intéressant.

ORONTE.

Et je vais de ce pas chez le Notaire lui dire d'apporter le Contrat sur le champ.

DORANTE.

Que ne vous dois-je pas!

ORONTE.

Et je veux que nous le signions sous la grande treille de mon jardin.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'il a dit de meilleur, eh bien Monsieur, c'en est fait, vous allez sauter le fossé, le cœur ne vous bat-il pas?

DORANTE.

Hélas!

ARLEQUIN.

Il soupire, haie, haie, haie.



SCENE IX.

LUCINDE, JULIE, DORANTE
ARLEQUIN.

LUCINDE.

JE n'oserois Cousine!

JULIE.

Allons, allons, Folle!

LUCINDE.

Arlequin, j'ai quelque chose à dire à votre Maître, vous pouvez aller entretenir Spinette.

ARLEQUIN.

Eh Madame! où est-elle?

LUCINDE.

Dans mon appartement.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé, Madame!

LUCINDE.

Dorante!

DORANTE.

Madame!

LUCINDE *soupire.*

Quoi vous ne me regardez pas? le nœud que vous allez former, vous rend-il mon ennemi?

DORANTE.

Moi Madame! je conserverai toujours pour vous la plus tendre estime...

LUCINDE.

Ah! vous feignez de ne pas entendre, vous sçavez que ce fatal mariage

DORANTE.

He bien?

LUCINDE.

Me désespère, massassine, & vous allez l'achever.

DORANTE.

Comment croirai-je ce que vous me dites, Madame, il n'y a qu'un moment que vous étiez d'une gayeté.

LUCINDE.

Fort bien, Monsieur, fort bien, si vous n'aviez pas oublié le langage de mes yeux, vous y auriez lû la contrainte où me jettoit cette malheureuse gayeté que vous me reprochez.

DORANTE.

Où cela va-t-il nous mener?

LUCINDE.

Je vois enfin qu'il faut que ce soit moi qui parle, & que j'immole à mon amour ces précieuses bien-séances où notre sexe nous oblige; ah puisque nous naissons plus tendres, & plus sensibles que les hommes, pourquoi nous impose-t-on la cruelle nécessité d'attendre que ces Ingrats reviennent à nous les premiers.

DORANTE.

Juste Ciel! elle m'aimeroit encore.

LUCINDE *à part.*

Bon, cela prend.

DORANTE.

Eh, Madame, ne vous préviendrions-nous pas,

si nous ne craignons de redoubler vos mépris ; mais vous que pouvez-vous risquer , votre sexe charmant n'est-il pas toujours sur de sa victoire , quelques sujets que nous ayons de nous plaindre de lui pour peu qu'il hazarde un regard , il fait moins éclater sa foiblesse que la nôtre.

LUCINDE.

Nous ne sommes pas si redoutables que vous le dites.

DORANTE.

Mais oserois-je vous demander , Madame , à quoi tend cette entrevüe ? est-ce pour jeter sur le reste de ma vie une amertume que rien ne pourra adoucir ? est-ce pour me faire sentir toute la rigueur de votre perte que vous feignez d'être sensible à la mienne ? Ah ! si vous aviez été vraiment touchée de ma résolution , vous ne m'auriez pas laissé engager si avant dans une affaire dont je ne puis plus me dédire.

LUCINDE.

Dont vous ne pouvez plus vous dédire ! Ah Insensée ! pourquoi comptois-tu si fort sur le retour d'un Volage ; étois-tu assez vaine pour te flatter que cette démarche l'attendriroit ? que ne t'épargnois-tu du moins la honte de pleurer à ses yeux , (je crois que je pleure tout de bon.)

DORANTE.

Quelle situation ! il ne me falloit plus que ses larmes pour m'achever.

LUCINDE.

Voyez-les , voyez-les couler , Monsieur , elles doivent flatter votre orgueil , le triomphe n'est pas

commun, & ce sont les premières que l'amour m'a fait reprendre.

DORANTE.

Ah! quelles me sont précieuses, mais que dois-je faire, ma parole est donnée? & d'un autre côté mon Rival aura lieu d'attribuer mon changement à ma lâcheté?

LUCINDE à part.

(Il est bien long-temps à se rendre, il faudra pourtant bien qu'il y vienne;) Dorante, pardonnez à ma foiblesse, renfermez-la dans votre sein, vous êtes galant Homme, que du moins ma Rivale n'en soit point instruite, épousez-la: puissiez-vous être aussi heureux avec elle, que je l'aurois été avec vous.

DORANTE.

Ah! malheureux Lisimon! sans tes menaces & tes galconnades, je t'aurois moi-même conjuré d'épouser ta Julie.

LUCINDE.

Eh quoi vous ne pouvez-vous empêcher un moment de prononcer ce nom? épargnez-le à mes oreilles, pour le peu de temps qu'il me reste à demeurer avec vous.

DORANTE.

Quoi, Madame, vous nous quittez?

LUCINDE.

Ingrat, ne voudriez-vous pas que je restasse? que je visse rendre à une autre ces mêmes soins qui flattoient autrefois ma tendresse? Non, non, & je vous aime trop pour vous exposer aux remords que mon désespoir feroit naître dans votre ame, je vais

36 LE RETOUR DE TENDRESSE.

le cacher à tout l'univers; heureuse si je pouvois
me le cacher à moi-même!

DORANTE.

Arrêtez, je ne puis résister à tant de charmes, &
à tant de tendresse.

LUCINDE.

Je vous défends absolument de me suivre, (cela
va à merveille, mais il me semble que la chose de-
vient aussi un peu sérieuse de mon côté.)

SCENE X.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

OH ç'en est fait! je vais me dégager de Julie,
ma chère Lucinde! oui, oui, le Gascon peut
croire tout ce qu'il lui plaira, & s'il en veut tirer
avantage, nous trouverons les moyens de rabattre
sa vanité.

JULIE.

Mon cher Dorante, nous touchons au moment
fortuné, voila le Notaire que mon père amène avec
lui.

DORANTE.

Quel funeste embarras?

JULIE.

Comment vous semblez recevoir cette nouvelle
avec chagrin?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

JULIE.

Vous repentiriez-vous d'avoir trop précipité les choses ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

N'êtes-vous point charmé d'unir votre sort au mien ?

DORANTE.

Non Madame.

JULIE.

Comment non !

DORANTE.

Je vous demande pardon, je suis si troublé, ma chère Lucinde !

JULIE. *à part.*

Mon stratagème a réussi, que je suis heureuse !

SCENE XI.

ORONTE, DORANTE, LISIMON,
LE NOTAIRE, JULIE.

ORONTE.

Tout étoit prêt quand je suis arrivé chez Monsieur, venez mon Gendre, vous êtes servi à point nommé ; quoi voici encore Monsieur Lisimon, je vous avois prié aussi bien que Dorante de cesser vos visites.

LISIMON.

Je viens pourtant vous en rendre une des plus

D

38 LE RETOUR DE TENDRESSE.

intéressantes. Eh bien, Monsieur, le résultat vite.

DORANTE.

Je vais vous le donner dans une des allées du jardin, allez m'attendre.

LISIMON.

J'y vole.

ORONTE.

Suivez-moi Monsieur le Notaire; venez ma fille, allons mon Gendre.

SCENE XII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

J'AI laissé Lucinde dans l'état le plus triste, allons l'informer de la résolution que j'ai prise.

ARLEQUIN.

Où allez-vous Monsieur.

DORANTE.

Chez Lucinde, que fait elle?

ARLEQUIN.

Pas grand chose, elle est évanouie, voulez-vous que je la fasse descendre.

DORANTE.

Comment évanouie.

ARLEQUIN.

Non, non, la voila.

SCENE XIII.

LUCINDE, SPINETTE, DORANTE,
ARLEQUIN.

LUCINDE.

Laissez-moi Spinette, laissez-moi.

SPINETTE.

Non, Madame, l'air achevera de vous remettre.

LUCINDE.

Eh crois-tu que je cherche à guérir

DORANTE.

Madame, mettez fin à vos douleurs qui me désespèrent, je ne pourrois les supporter, quand elles vous seroient causées par un Rival, jugez des effets qu'elles produisent dans mon ame, lorsque je m'accuse d'en être l'Auteur, je vais en votre présence rompre tout engagement avec Oronte & Julie; qu'allois-je faire! m'auroit-il été possible de vivre un moment sous d'autres loix que les vôtres? Ah belle Lucinde! lorsque je me représente que c'est vous même qui m'avez empêché de courrir à mon infortune, & que par un retour dont ma jalousie m'avoit rendu indigne, vous daignez me rappeler à tant de charmes, je ne me possède plus.

LUCINDE.

Dorante, vous croyez m'aimer, la situation où vous me trouvez vous attendrit; mais je crains que votre seule générosité ne vous tienne lieu d'amour.

DORANTE.

Ah que ce soupçon est injuste!

ARLEQUIN.

Vous vous moquez Madame.

LUCINDE.

Non, vous avez eu trop de peine à vous déterminer pour que je croye votre repentir sincère.

DORANTE.

Eh! quelle plus grande preuve puis-je vous en donner, que les transports qui éclatent à vos yeux? vous ne vous y trompez pas Cruelle, & vous lisez trop bien dans mon cœur pour douter de ma sincérité; mais vous voulez me punir de l'offense que j'ai faite à vos traits, vous avez raison, elle est impardonnable: songez pourtant si la vengeance vous est si douce, songez qu'au moment que l'on cesse de vous rendre des soins, le coupable est assez puni par les efforts qu'il se fait en commettant le crime.

LUCINDE.

Voilà ce qui s'appelle tirer avantage de l'infidélité même: He bien, Monsieur, profitez de toute ma foiblesse, & retirez votre parole s'il en est temps encore, mais ne vous faites point de violence.

DORANTE.

Que dites-vous? quand vous ne me feriez pas ce doux commandement, quand je vous trouverois inflexible, je n'épouserai pas Julie, & j'irois loin d'ici regretter toute ma vie le seul bien qui pouvoit me la rendre agréable.

LUCINDE.

Spinette, ce pauvre Garçon a donné tout de bon dans ma feinte, je ne sçais comment faire, moi.

SCÈNE XIV.

ORONTE, LISIMON, DORANTE,
JULIE, LUCINDE, SPINETTE,
ARLEQUIN.

JULIE.

Voyez, voyez, mon Pere!

ORONTE.

Dorante aux genoux de ma Nièce sur le point
d'épouser ma fille?

LISIMON.

Ah Monsieur, l'action n'est pas d'un preux Che-
valier!

ARLEQUIN.

Aussi sommes nous des Chevaliers modernes.

DORANTE.

Monsieur, comment recevrez-vous les excuses
que je vais vous faire? je sçais que mon procédé
vous offense; cependant si j'achevois l'himenée ce
seroit vous outrager encore, votre fille est trop ai-
mable pour lui donner un époux prévenu d'une
passion violente pour une autre; la demande que je
vous en ai faite étoit sincère, mais enfin j'ai revu
votre Nièce.

ORONTE.

Corbleu, je voudrois n'avoir que trente ans.

ARLEQUIN.

Je le crois bien,

JULIE.

Ne vous fâchez point mon Pere,

LISIMON.

Seigneur Oronte, j'épouse la Veuve, mais vous sçavez les avantages quelle doit faire à un Garçon.

ORONTE.

Je suis trop piqué pour vous la refuser, & si ma fille y consent, donnez lui la main.

JULIE.

Il le faut bien pour réparer le tort que Monsieur fait à ma gloire; voyez, petit Perfide, ce que vous m'obligez de faire.

DORANTE.

Madame . . .

ORONTE.

Eh vous ma Nièce ne rougissez-vous point?

JULIE.

Oh, ne la grondez pas, tout ce qu'elle a fait n'étoit que pour se moquer de Dorante.

DORANTE.

Comment?

JULIE.

Oui, Monsieur, je ne vous aimois pas, & je l'ai prié de feindre avec vous, pour vous engager à rompre avec moi.

DORANTE.

Qu'entends-je!

ORONTE.

J'en suis parbleu charmé. Vous avez ce que vous méritez, Monsieur; venez Lisimon, venez signer le Contrat que nous remplirons de votre nom au lieu de celui de Dorante.

DORANTE.

Lisimon, vous entrez pour quelque chose dans la pièce qu'on me jouë, mais vous sçavez. . .

LISIMON.

Oh je ne me bat plus, je dois rendre compte de ma race à la postérité.

S C E N E X V.

LUCINDE, DORANTE, ARLEQUIN,
SPINETTE.

DORANTE.

AH Lucinde, qui n'auroit pas été trompé comme moi à tout ce que vous venez de faire, avez-vous pû jouer un personnage si indigne de vous?

LUCINDE.

Effectivement le trait est un peu noir, voyez à quoi m'expose ma Folle de Cousine, vous verrez que pour réparer tout cela il faudra que je vous épouse.

DORANTE.

C'est-à-dire que je ne devrai votre main qu'à votre délicatesse sur les bienséances.

LUCINDE.

Je vous conseille encore de faire le difficile, ne voudriez-vous pas qu'on allât vous avouer qu'on a été charmé de trouver l'occasion de vous ramener sans paroître se commettre? qu'on a faisi le prétexte de vous parler, & d'entamer une matière si déli-

44 LE RETOUR DE TENDRESSE.

cate, parce qu'on avoit sa restriction toute prête, si vous n'aviez pas répondu aux avances qu'on vous faisoit ?

ARLEQUIN.

Oh que les femmes sont fines!

DORANTE.

— Quoi Lucinde, cette feinte étoit donc fondée sur un motif aussi charmant ?

LUCINDE.

Oui, mais ne nous amusons pas davantage, ma gloire m'est chère aussi à moi, & je ne veux pas que l'on pense que j'ai pû la souiller par une trahison: Venez Dorante, le Notaire est encore là-dedans, allons lui faire prendre acte de mon innocence.



SCENE Dernière.

SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

EH bien Monsieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il?

SPINETTE.

Tout succède au gré de nos desirs?

ARLEQUIN.

Oui.

SPINETTE.

Ton Maître & ma Maîtresse vont s'unir.

ARLEQUIN.

Oui.

SPINETTE.

Et nous qu'allons-nous devenir?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien.

SPINETTE.

Le sot animal.

ARLEQUIN.

Attendez, je ne suis pas encore votre mari.

SPINETTE.

Comment tu pourrois différer?

46 LE RETOUR DE TENDRESSE.

ARLEQUIN.

Si tu veux que nous finissions l'affaire, il faut que tu t'évanouisse, ou que tu en fasses le semblant.

SPINETTE.

Ah? je te conseille de vouloir marcher sur les traces de ton Maître, touche toujours là, je feindrai après.

ARLEQUIN.

Voilà une feinte qui nous aura mené au tout de bon,

F I N.



ESOPPE

A LA

COUR,

COMEDIE

EN VERSET EN CINQ ACTES

Par Mr. de Boursault.

Nouvelle Edition. Le Prix est 30. sols.



A PARIS.

Chez P. BRIASSON.

M D C C X L V I I.

ESOPPE

ALLA

COUR

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES

Par M. de Voltaire.
Nouvelle Edition, & Prix de 30 sols.



PARIS
Chez P. BRASSON.

M D C C X L V I I

A C T E U R S.

CRESUS, Roi de Lydie.

ESOPE, Ministre d'Etat.

TIRRENE, } Du Conseil de Crésus.

TRASIBULE, } Secrets ennemis d'Esope.

IPHIS, Favori disgracié.

ARSINOE', Princesse, Parente & Maîtresse de Crésus.

LAIS, Confidente d'Arfinoé.

PLEXIPE, Fide Courtifan.

RODOPE, Maîtresse d'Esope.

LEONIDE, Esclave de Thrace, Mere de Rodope.

CLEON, Jeune Colonel.

Mr. GRIFFET, Financier.

ATIS, Capitaine des Gardes de Crésus.

LICAS, Domestique d'Esope.

GARDES.

La Scene est à Sardis.



ESOPE
A LA
COUR,
COMEDIE.
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIRRENE, TRASIBULE.

TIRRENE.

ON, je ne puis garder plus long-
temps le silence ;
Ma haine pour Esope a trop de vio-
lence,
Crésus infatué d'un Objet si hi-
deux,
Le voyant de retour nous néglige tous deux.

Notre zèle est suspect, quelque pur qu'il puisse être :
 De l'esprit de ce Prince il s'est rendu le maître :
 Pour l'obséder lui seul il l'éloigne de nous :
 Et prêt à l'abîmer vous hésitez !

TRASIBULE.

Moi ?

TIRRENE.

Vous.

Quel sujet vous oblige à différer sa perte ?
 Prenons l'occasion qui nous en est offerte.
 Nous avons de sa fourbe un fidèle témoin,
 A détromper Crésus appliquons notre soin.
 Qu'attendez-vous ?

TRASIBULE.

J'attends que nous lui voyons faire
 Ce qu'avant son voyage il faisoit d'ordinaire.
 Ebloui d'un trésor, qu'il ne pouvoit trop voir,
 Il l'alloit visiter le matin & le soir.
 Ne le détournons point de sa première route ;
 Et craignons qu'en ce lieu quelqu'un ne nous écoute ;
 Des Etats de Crésus ayant fait tout le tour
 Avec un bien immense il en est de retour ;
 Et son trésor grossi, grossira la tempête
 Qui demain au plus tard, doit écraser sa tête.
 Soyez dans votre haine aussi ferme que moi ;
 Et croyez...

TIRRENE.

Parlez bas : il vient avec le Roi.
 Du retour de ce Traître il a l'ame charmée.

SCÈNE II.

CRESUS, TIRRENNE, TRASIBULE, ESOPE,
IPHIS, SUITE.

CRESUS à Tirrene & à Trasibule.

TRouvez-vous au Conseil à l'heure accoutumée.
Allez. Demeure Esope. Et vous, Iphis, sortez.

IPHIS.

Eh! Seigneur, se peut il qu'après tant de bontés?

CRESUS.

Mon ordre est une loi: C'est moi qui vous l'annonce,

Sortez. Je ne veux point d'inutile réponse.

IPHIS.

Si mon zèle . . .

CRESUS.

Je hais les discours superflus.

Iphis, sortez, vous dis-je, & ne me voyez plus.

SCÈNE III.

CRESUS, ESOPE.

CRESUS.

Pour toi, mon cher Esope, il faut que je t'avouë.

Que de ton équité tout le monde se louë.

Il n'est Grands ni Petis des endroits d'où tu viens
 Qui ne fasse des vœux pour mes jours & les tiens.
 Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
 Réformer les abus de province en province,
 Il ne te restoit plus qu'à hâter ton retour
 Pour venir réformer les abus de ma Cour.
 Rends les vices affreux à tout ce que nous som-

mes:

Tous les hommes en ont, & les Rois sont des
 hommes.

Le Ciel qui les choisit les élève assez haut
 Pour faire voir en eux jusqu'au moindre défaut.
 Loin de flatter les miens dans ce degré suprême,
 A corriger ma Cour, commence par moi-même:
 Règle ce que je dois, suivant ce que je puis;
 Et rends-moi digne, enfin d'être ce que je suis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéir est ma plus forte envie:
 C'est à vous que mon zèle a consacré ma vie:
 Mais dans l'heureux état où vos bontés m'ont mis
 Ne me commandé rien qui ne me soit permis.
 Il est beau qu'un Monarque aussi grand que vous
 l'êtes,

Pour s'immortaliser fasse ce que vous faites:
 Qu'au gré de la justice il règle son pouvoir;
 Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir;
 Mais si vous en aviez, quel homme en votre Em-

pire

Seroit assez hardi pour oser vous le dire?
 Ce n'est point pour les Rois qu'est la sincérité,
 Tout se farde à la Cour jusqu'à la vérité.
 L'encens fait un plaisir dont l'ame extasiée
 Jamais jusqu'à ce jour ne s'est rassasiée;
 Et l'on étale aux Rois d'un plus tranquille front

Les vertus qu'ils n'ont pas que les défauts qu'ils ont.

CRESUS.

Et c'est, mon cher Esope, à quoi, s'il est possible,
Tu me dois empêcher d'avoir le cœur sensible.

Quel Monarque a-t-on vu, pendant qu'il a régné,
Qui de mille vertus ne fut accompagné?

Les Rois qui sur ma tête ont transmis la Couronne
Ont eu, quand ils régnoient, tous les noms qu'on
me donne :

Et ceux après ma mort, qui me succéderont,
Les auront à leur tour pendant qu'ils régneront.
Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour
moi ;

Et que le thrône enfin l'emporte sur le Roi.

Si tu veux que ta foi ne me soit point suspecte
Ne souffre dans ma Cour nul Flateur qui l'infecte.

L'équité qui par tout semble emprunter ta voix,
Est ce qu'on s'étudie à déguiser aux Rois.

Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître;
Je t'en prie, en Ami; je te l'ordonne en Maître.

Je suis jeune, & peut-être assez loin du tombeau;
Mais que sert un long règne, à moins qu'il ne soit
beau ?

De ton zèle pour moi donne-moi tant de marques
Que je ressemble un jour à ces fameux Monar-
ques

Qui pour veiller, défendre & régir leurs Etats,

En font également l'œil, l'esprit & le bras.

Guide mes pas toi même au chemin de la gloire.

ESOPE.

Les Rois presque toujours y vont par la victoire:

Leurs plus nobles travaux sont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t-on vu plus couvert de lau-
riers!

Après avoir deux fois vu Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voisins, & fait trembler Athè-
nes,

Pour en vaincre encore un, qui les surpasse tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à surmonter que vous.
Sans être Conquérant, un Roi peut être Auguste.

Pour aller à la gloire, il suffit d'être juste.
Dans le sein de la paix faire de toutes parts
Dispenser la justice & florir les beaux arts;
Protéger votre Peuple autant qu'il vous révère,

C'est en être, Seigneur, le véritable Père;
Et Pere de son Peuple est un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en Serviteur fidèle.

CRESUS.

Eh! qui sçait mieux que moi la grandeur de ton
zèle?

Poursuis. N'interromps point des avis si prudens:
Et des soins du dehors passe à ceux du dedans.

Examine ma Cour, & n'y souffre aucun vice:

Bannis-en les abus: Chasses-en l'injustice;

Ta bonté pour le Peuple a pris des soins si grands.

ESOPE.

Que le Peuple & la Cour, Seigneur, sont diffé-
rens!

Quoiqu'on nomme le Peuple un Monstre à plusieurs
têtes,

Si les uns sont grossiers, les autres sont honnêtes.

Dans les moins délicats j'ai trouvé tant de foi

Qu'une seule parole est pour eux une Loi.

La Cour, en aparence, a bien plus de justesse:

C'est le séjour de l'art & de la politesse :
 Mais combien de chagrins y faut-il essuyer ?
 Et sur quelle parole ose-t-on s'appuyer ?
 Tout rares qu'ils y sont, les Amis s'embarassent ;
 Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'em-
 brassent :

Pour un dont la vertu trouve un heureux destin,
 Mille vont à leur but par un autre chemin,
 L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite :
 Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite :
 L'autre mets son étude à vous donner des soins
 Quand il fait que vos yeux en seront les témoins ;
 Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire :
 Cet autre en plaisantant devient séxagenaire :
 Et l'on arrive ainsi presque en toutes les Cours
 D'un pas imperceptible à la fin de son cours.
 On est si dissipé, qu'avant que de connoître
 Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être :

Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi
 Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sachent pour-
 quoi.

CRESUS.

Je reconnois ma Cour, je ne puis te le taire,
 Au fidèle tableau que tu me viens de faire ;
 Mais un trait important que tes soins ont obmis,
 Un Roi ne fait jamais s'il a de vrais amis.
 De tant de Courtisans, qui toujours sur mes tra-
 ces
 N'accompagnent mes pas que pour avoir des gra-
 ces,
 Je ne puis distinguer au rang où je me voi,
 Ceux qui m'aiment pour eux, ou qui m'aiment pour
 moi.

Je voudrois quelque fois, pour savoir si l'on m'aime,

Pendant un mois ou deux me voir sans diadème ;
Et dans mon premier rang être ensuite remis.

Pout ne me plus méprendre au choix de mes Amis.
Que sçais-je qui me flatte ou qui me rend justice ?

Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudisse :

Et si l'on prévoyoit ce que je dois penser

On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.

Je confonds le faux zèle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable,
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois

Que lors que de la Fable elle emprunte la voix.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA
PANTHERE.

F A B L E.

Par cent fameux exploits un Lion renommé
Ayant sçu d'un vieux Cerf, qu'il connoissoit
fidèle,

Que souvent tels & tels, dont il étoit charmé,
Payoient ses bontés d'un faux zèle ;

En voulut par lui-même être mieux informé.

Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthère,

Après à la curée, & qui sans hésiter,

Quand de quelque désordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guère.

„ Mes Amis, leur dit-il, à qui j'ai si souvent

„ Confié le soin de ma gloire,

„ Je crois, sans me flatter d'un espoir décevant,

„ Avoir

- „ Avoir un sur moyen de vivre dans l'Histoire.
 Alors faisant semblant d'être encore dans l'erreur
 Et d'ignorer leur artifice,
 Il leur propose une injustice
 Dont lui même avoit de l'horreur.
- „ Pesez bien, leur dit-il, ce que je vous propose ;
 „ Et que sur tout ma gloire aille avant toute chose,
 „ Je n'ai rien de plus important.
- „ Ce que vous proposez est juste & nécessaire,
 „ Répond tout d'une voix la troupe mercenaire ;
 „ Et rien ne le fut jamais tant,
 „ Pensez-y deux fois plutôt qu'une,
 „ Reprit doucement le Lion ;
- „ Et si je vous suis cher, ayez soin de mon nom :
 „ Les Rois ont moins besoin d'augmenter leur fortune
 „ Que de voir croître leur renom.
- „ Seigneur, répond encor la bande insatiable,
 „ Quelque dessein que vous ayez,
 „ Pour rendre une chose équitable
 „ Il suffit que vous la vouliez.
- „ Dangereux Conseillers, Adulateurs infâmes,
 Dit le Lion terrible en élevant sa voix ;
 „ Je trouve de si basses ames
 „ Indigne d'aprocher des Rois.
 „ Fuyez loin de moi, Troupe avide,
- „ Qui des foibles agneaux & du chevreuil timide
 „ Etes si justement l'effroi :
 „ C'est votre intérêt qui vous guide,
 „ Ce n'est point la gloire du Roi.
- D'un exil éternel ayant puni l'audace
 De leurs conseils pernicieux,
 Il menaça de la même disgrâce
 Les animaux qui briguerent leur place
 S'ils ne la remplissoient pas mieux.

Une mémorable victoire
 Que sur trois Léopards il eut le même jour,
 A l'éclat de sa vie ajouta moins de gloire
 Que de s'être défait de ces Pestes de Cour.

Pour expliquer l'énigme & dévoiler l'emblème;
 Croyez-vous qu'un Monarque aussi grande que
 vous même

Ne fit pas une belle & louable action
 D'imiter quelquefois l'adresse du Lion?
 De ce trait d'équité plus que d'une victoire
 Vos Sujets dans leur cœur garderoient la mémoire:
 Et ceux qui sont admis dans le Conseil des Rois
 En donnant leur avis y penseroient deux fois.
 Peut-être m'expliquai-je avec trop de franchise,
 C'est une liberté que vous m'avez permise.
 Je ne sçais ce que c'est que de rien déguiser.

CRESUS.

Qui ne m'offense point ne doit point s'excuser,
 Charmé de tes avis, pénétré de ton zèle,
 Et par tant de raisons sur que tu m'est fidèle,
 Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
 Et les soins de ma gloire & ceux de mon repos.
 D'Iphis, qui s'est lui-même attiré sa disgrâce,
 De l'orgueilleux Iphis je te donne la place.

ESOPE.

A moi, Seigneur?

CRESUS.

Sur qui puis-je jeter les yeux
 Qui me soit plus fidèle & qui me serve mieux?
 Qui peut plus sagement gouverner mes finances
 Que toi qui fais le bien, & qui hais les dépenses?
 En quelle occasion les peux-tu dissiper?
 Est-ce au superbe train que tu fais équiper?

Pour contenter ton gout de diverses manières,
 Te voit-on dépeupler les airs & les rivières ?
 Et pour éterniser tes desseins fastueux,
 Enchérir sur ton Maître en palais somptueux ?
 Loin qu'un zèle si pur ait rien que j'appréhende
 Sur quoi que ce puisse être où mon pouvoir s'é-
 tende.

Récompenses, honneurs, charges, bienfaits, em-
 plois,

Tu peux de toute chose ordonner à ton choix.

A ta fidélité tout entier je me livre.

Arsinoé qui vient m'empêche de poursuivre ;
 J'ai depuis quelques jours quelques soupçons lé-
 gers,

D'où viennent ses froideurs pour deux Rois étran-
 gers.

Peut-être je me trompe ; & qui soupçonne doute :

Elle prend tes avis, te consulte, t'écoute ;

Sans trahir son secret, ni blesser ton devoir,

Si mon repos t'est cher, tâche de le savoir.

SCENE IV.

ARSINOE', ESOPE, LAIS.

ARSINOE'.

Q Uoi ! Le Seigneur Esope en croit donc être
 quitte

Pour m'avoir en passant daigné rendre visite :

Et son zèle se borne à me voir une fois

Après s'être éclipsé pendant cinq ou six mois !

Quoique pour lui parler tout le monde l'assiége,
 Mon Sexe & ma naissance ont quelque privilège.
 Quand j'estime quelqu'un je le vois plus souvent.

ESOPE.

Vos bien faits dans mon cœur sont gravez trop
 avant

Pour ne pas avouer, si je suis quelque chose,
 Que vous seule aujourd'hui vous en êtes la cause.
 Le poste où je me vois, n'est-il pas votre don?
 Et cependant, Madame, à quoi vous suis-je bon?
 Ne puis-je à votre gloire être d'aucun usage?

ARSINOË.

A quoi m'étiez-vous bon avant votre voyage!
 J'écoutois vos avis estimez de chacun.

ESOPE.

Vous les écoutiez tous, & n'en suiviez aucun.

L A I S.

Il a raison, Madame; & je ne puis m'en taire.
 Vous n'avez pas au monde un Ami plus sincère.
 Il ne donne jamais que d'utiles avis;
 Et vous auriez bien fait de les avoir suivis.

ARSINOË.

Il me prenoit, peut-être, en de méchantes heu-
 res;

Où mes raisons, Laïs, me sembloient les meilleu-
 res.

L A I S.

Je ne fais; mais enfin vous avez des apas
 Qu'on auroit mis en œuvre au lieu qu'ils n'y sont
 pas,

Vous seriez mariée, & contente.

ARSINOË.

Peut-être.

Lorsque je le voudrai, ne le puis-je pas être?

L A I S.

Oui, fans doute, & choisir dans le rang le plus haut :

Mais vous l'auriez été deux ou trois ans plutôt.
 La Jeunesse est, Madame, une saison bien chère ;
 Et les momens qu'on perd ne se recouvrent guère.
 Quelque beau petit Prince, au thrône destiné,
 Pour aller à la gloire, auroit l'heur d'être né ;
 Et c'est pour un Etat un bien si nécessaire
 Qu'on l'aimeroit mieux fait, que d'être encore à
 faire.

A R S I N O E'.

Ces plausible raisons pour le bien des Etats
 Souvent avec le cœur ne s'accommodent pas.
 J'aime mieux un Epoux qui m'aime & qui me
 plaîse
 Que le thrône d'Argos & que celui d'Ephèse.
 Sans en favoir la cause, un mouvement secret
 Me fait de ma Patrie éloigner à regret.
 Il me semble qu'ailleurs je serai transplantée.

E S O P E .

Vous, Madame ? par tout vous serez respectée,
 En quelque lieu du monde où l'on vous puisse
 voir :

Vous aurez sur les cœurs un absolu pouvoir :
 Argos pour le mérite a de l'idolâtrie ;
 Et de tous vos pareils le thrône est la Patrie.
 Vous seriez Etrangère en un degré plus bas.

L A I S.

L'amour seul du pay ne vous arrête pas ;
 Pour monter sur un thrône il n'est rien qu'on ne
 quite.
 Parlons juste. Crésus est d'un si haut mérite ...

ARSINOË.

Lais!

L A I S.

eroit-ce un mal qu'un si grand Roi vous
plût ?

C'est un Prince accompli, si jamais il en fût,
Que dans tous ses projets accompagne la gloire ;
Et qui semble à sa suite enchaîner la victoire.
Le Roi d'Argos est laid : Celui d'Ephèse est vieux :
Ne dissimulons point ; Crésus vous sieroit mieux.
Comme il est jeune & beau, vous êtes jeune &
belle :

Et vous seriez un couple à servir de modèle.
Vous voyez que je songe à vous fixer ici.

ARSINOË.

Hé ! qui t'a commandé de t'expliquer ainsi ?

L A I S.

Quand je puis obliger ma joie est assez grande.
Pour n'attendre jamais que l'on me le commande,
Lui comblé de verrus, vous brillante d'apas,
Cet himen à tous deux ne vous déplairoit pas.
Qui pourrez vous trouver, vous & lui qui vous
vaille ?

ESOPE.

Je réponds du succès pour peu que j'y travaille,
Madame ; obligez-moi de me le commander.
Votre gloire est d'un prix à ne point hazarder :
Et je vous dois assez pour oser vous promettre
Que me la confier ce n'est point la commettre.
Est-il un sort plus beau que d'affervir trois Rois !
Croyez-moi, hâtez-vous de choisir un des trois.
L'ordinaire destin des Beautés difficiles
Est d'avoir des retours de chagrins inutiles :

Qui ne veut point d'un bien quand il le peut
 avoir,
 Ne l'a pas quand il veut, comme vous allez voir.

LE HÉRON ET LES POISSONS.

F A B L E.

IL me semble avoir lû dans beaucoup de Volumes,
 Que lorsqu'on veut trop prendre, on est soi-même
 pris.

Un Héron glorieux de voir que de ses plumes
 On faisoit pour les Rois des Egrettes de prix,
 Ne trouvoit dans les eaux, hors la Perche & la
 Truite,

Aucun autre mêts qui lui plât:
 Brochet, Carpe, Tanche & la suite,
 Etoient pour son gosier des poissons de rébut.

Un jour d'Été dès les quatre heures
 Que le poisson rentre en ses trous,
 Les plus joli Brochets, les Carpes les meilleures,
 A sa discrétion se livroit presque tous.

Mais ce n'est pas là ce qu'il cherche:
 N'ayant pas si matin l'apetit bien ouvert,
 Et ne voyant Truite ni Perche,

Il ne fit pas semblant d'avoir rien découvert.
 Sept heures sonnent; huit; & son apetit s'ouvre;

Alors dans la rivière il fait divers plongeons:
 Et pour tout bien il ne découvre
 Qu'une Ecreville & deux Goujons.

Pour un oiseau si vain, une si mince proye
 Loin de le contenter redoubla son dédain.

Cependant le temps passe, & durant qu'il tournoye

L'exercice augmente sa faim.
 Qui le croiroit ? le Héron difficile,
 Qui méprisa tant de si beau poisson,
 Sur le midi fatigué, las, débile,
 Fut bien heureux d'avoir un Limaçon.

Du Héron dédaigneux la peinture naïve
 Ne vous expose rien qui tous les jours n'arrive :
 Des Amans les mieux faits & les plus vertueux
 Une Fille à seize ans souffre à peine les vœux :
 Son orgueil en rebute autant qu'il s'en présente ;
 Et tout lui paroît bon quand elle en a quarante.
 Sans faire des Amans un si long examen,
 Il faut aller au but, & le but est l'himen.
 L'âge que vous avez est le temps où l'on charme.
 Pensez-y.

ARSINOË.

Franchement, votre Héron m'allarme ;
 Et mon cœur inquiet depuis cette leçon,
 A peur d'être réduit au sort du Limaçon.
 Plus j'entends vos raisons, plus je les trouve bon-
 nes,
 Il est beau de donner des apuis aux Couronnes.
 Je suivrai vos avis.

L A I S.

Le plutôt vaut le mieux.
 Une plante stérile est maudite des Dieux.
 Qu'est-ce qu'une Princesse & vertueuse & belle
 Peut faire de meilleur qu'une Fille comme elle,
 Qui suive son exemple & qui puisse à son tour
 Pour un futur Monarque en mettre un autre au
 jour ?
 On ne peut du beau temps faire un trop bon usage.

ARSINOË.

Je ne l'écoute pas ; elle est folle.

ESOPE.

Elle est sage.

Et raisonne si bien sur ce que nous disons

Que j'entre avec plaisir dans toutes ses raisons.

Quand pour faire des Rois le Ciel veut que l'on
vive,

C'est offenser les Dieux de demeurer oisive ;

Et chacun dans l'Automne a des rémords cuisans

D'avoir en bagatelle employé le Printemps.

Pardon. J'ai le malheur d'être un peu trop sincère.

ARSINOË.

Est-il une vertu qui soit plus nécessaire ?

Plut au Ciel qu'à la Cour chacun vous ressemblât

Et que ce fût ainsi que le monde y parlât !

Je vous trouve si juste en tout ce que vous faites ,

(Vertu sublime & rare en la place où vous êtes)

Que pour vous faire voir quelle foi j'ai pour vous,

Je vous laisse le soin de choisir mon Epoux.

A ce que vous ferez je suis prête à souscrire.

Après cette assurance, adieu ; je me retire.

Songez à votre Fable en faisant un tel choix.

ESOPE.

Oui, Madame : & de plus à ce que je vous dois.

L A I S à *Esopé*.

Comme il s'en faut beaucoup que je ne sois si
belle.

Aussi ne suis-je pas si difficile qu'elle.

En lui cherchant son fait si vous trouviez le mien

Vous n'obligeriez pas une Ingrate.

ESOPE.

Fort bien.

SCENE V.

PLEXIPE, ESOPE.

PLEXIPE.

AH, Monsieur, que de joie après six mois d'absence

Dans les murs de Sardis cause votre présence!

Chacun faisant des vœux pour votre heureux retour,

Avec impatience aspiroit à ce jour.

Moi, qui de vos vertus Adorateur sincère,

Ne puis trop vous marquer combien je vous révère;

Pour vous en assurer, j'ai faisi ce moment.

ESOPE.

Je suis bien redevable à votre empressement.

À quoi dans vos desseins puis-je vous être utile?

PLEXIPE.

Que l'on est médifant dans cette grande ville!

Je n'aurois jamais crû qu'on en fut venu là.

ESOPE.

Comment? A quel propos me dites-vous cela?

PLEXIPE.

Etes-vous assuré qu'aucun ne nous entende?

ESOPE.

Que de précaution votre secret demande!

Le bonheur de Crésus lui fait-il des Jaloux?

Quelqu'un . . .

PLEXIPE.

En votre absence on a médit de vous.

ESOPE.

De moi ?

PLEXIPE.

De vous. Trois fois j'ai pensé vous l'écrire.

ESOPE.

On peut dire de moi bien du mal sans médire,
Je vous l'apprends.

PLEXIPE.

Des gens que vous comblez de biens,
Blâment votre conduite en tous leurs entretiens,
Et comme aparemment aucun ne les soupçonne ;
Ce sont . . .

ESOPE.

Gardez-vous bien de me nommer personne ;
Peut-être foible & prompt chercherois-je un moyen
De leur faire du mal quand ils me font du bien.
Je ne veux point savoir qui sont ceux qui médi-
sent ;
Mais je veux, si je puis, que leurs plaintes m'ins-
truissent ;
Qu'ils me rendent service en croyant m'outrager ;
Et que leur médisance aide à me corriger.
Dites-moi sur quels points ils blâmoient ma con-
duite.

PLEXIPE.

On tenoit des discours, & sans ordre, & sans sui-
te . . .
Soit qu'on eut de la haine ou qu'on fut en cour-
roux . . .

Je fais confusément qu'on médisoit de vous.
Je ne fais rien de plus dont je vous puisse instruire.

ESOPE.

Si vous ne savez rien, que me venez vous dire ?
Pourquoi de mes Amis me donner du soupçon ?

Croyez-vous ne manquer que de mémoire ?

PLEXIPE.

Je suis fait comme un autre, & je ne puis com-
prendre

Eh non !

Ce qui me peut manquer.

ESOPE.

Je m'en vais vous l'apprendre.

*LA MARCHANDISE DE MAUVAIS
DEBIT.*

F A B L E.

A Pollon & Mercure étant brouillés là-haut
Ne savoient ici bas où donner de la tête :
Ils n'avoient point d'argent, & c'est un grand défaut ;
Jamais de l'indigence on n'a chômé la fête.

„Que deviendrons-nous, dirent-ils,

„Si Jupiter ne nous rapelle ?

Faire des tours de main aussi prompts que subtils

Est un art où Mercure excelle :

Mais il craignoit les Algouazils ;

Et s'il se rencontroit sous leur patte cruelle

De mettre en œuvre les outils

De la Justice criminelle.

L'ingénieuse pauvreté,

Qui pour vivre de rien, rêve, invente, s'exerce ;

Leur fit voir plus de fureté

A faire un louable commerce :

Mais comment ? ils n'ont rien, argent, fonds, ni cré-
dit.

Pendant cet embarras il arrive une foire.

Apollon

Apollon s'avisa de vendre de l'esprit,
Et Mercure de la Mémoire.

Après s'être postez dans l'endroit le plus beau
Pour attirer du Peuple & de la Chalandise,
Chacun dans un écriteau
Etala sa Marchandise.

Mais à peine Mercure a-t il planté le sien,
Que de toute la foire il attire la foule;
Le monde vient, s'en va, puis revient, & s'écoule,
Sans diminuer en rien.

Le Marchand de Mémoire en fournit la Contrée;
Mais le Marchand d'Esprit à peine fut-il vû,
Il vendoit une Dentée

Dont le plus Idiot croit être assez pourvû.

Il s'écrie, il s'emporte, il se rompt la cervelle:

« Messieurs, dit-il, Messieurs, tournez ici vos pas:
» De quoi la Mémoire sert-elle

« Quand l'Esprit, par malheur ne l'accompagne pas?
Il eut beau faire & beau dire,
Beau se plaindre & fulminer,
Apollon avec sa lyre
S'en alla sans étrenner.

Il n'est pas mal aisé de croire

Que de sa Marchandise il n'eut point de débit;

Oa dit à tout moment, qu'on n'a point de Mé-
moire;

Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'Esprit.

Si l'on tenoit encore une pareille foire,

Vous iriez à grands pas vous fournir de Mémoire;

Et quelque bon marché qu'Apollon vous offrit,

Vous n'en feriez pas un pour avoir de l'Esprit.

Est-ce en avoir une once & le mettre en usage

Que de faire à la Cour un si bas personnage?

Ceux dont vous observez les discours & les pas
 Ou sont vos ennemis, ou bien ne le sont pas :
 S'ils sont vos ennemis, la passion vous guide ;
 Si ce sont vos amis, c'est leur être perfide ;
 Et de tous les emplois le plus lâche aujourd'hui
 Est d'être l'espion des paroles d'autrui.
 Plus sincère que vous je dis ce que je pense.

PLEXIPE.

J'attendois de mon zèle une autre récompense.

ESOPE.

Quand j'aurois un thrésor à mettre en votre main,
 Vous manquez de Mémoire, & l'oublieriez demain.
 C'est perdre ses bienfaits que de les mal répandre.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, PLEXIPE.

LICAS.

DAns votre Apartement Rodope va se rendre.
 Elle m'envoye ici vous le faire savoir.

ESOPE à Plexipe.

Adieu. J'ai du regret de trahir votre espoir.

Fassent les Médifans tout ce qu'ils pourront faire :
 Je fais par quel moyen on les force à se taire ;
 Et pour me vanger d'eux je vais vivre si bien
 Qu'ils auront de la peine à me reprocher rien.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

Vous me suivez en vain. Souffrez que je respire.
 Ne vous ai-je pas dit ce que j'avois à dire ?
 Je n'ai rien oublié dans mon juste courroux
 Des sujets de chagrin que j'avois contre vous.
 C'est dans ce lieu, vous dis-je, où le Conseil s'as-
 semble ;
 Et je ne prétends pas qu'on nous y trouve ensem-
 ble ,
 J'ai mes raisons.

RODOPE.

Et moi, j'ai les miennes aussi,
 Pour ne me pas résoudre à vous quitter ainsi.
 Il est juste à mon tour que je vous entretienne.

ESOPE.

Le Roi dans un moment vient ici.

RODOPE.

Qu'il y vienne.

Jusqu'à ce qu'il y soit, je ne vous quitte pas.

ESOPE.

Vous croyez m'éblouir par vos trompeurs apas,
 Tout difforme & hideux que vous paroisse Esope,
 Ne vous en flattez pas, infidelle Rodope,
 Vos yeux n'ont plus sur moi le pouvoir qu'ils ont
 eu.

Je vous abuserois, si je vous l'avois tû:
 Honteux d'avoir vécu dans votre indigne chaîne,
 Plus j'eus d'amour pour vous, plus j'ai pour vous
 de haine,

Je ne fais point de terme à pouvoir l'exprimer.

RODOPE.

Vous me laissez trop, pour ne me plus aimer.

ESOPE.

Non; Vos charmes pour moi n'ont plus aucune
 amorce.

RODOPE.

Vos rémords seront vains si nous faisons divorce;
 Pensez-y bien, de grace, avant d'en venir là;
 Et si vous m'en croyez, n'éprouvez point cela,
 Suivons aveuglement la route accoutumée.
 Je suis ce que j'étois quand vous m'avez aimée.
 J'en jure . . .

ESOPE.

Epargnez-vous des sermens superflus;
 Vous étiez vertueuse, & vous ne l'êtes plus.
 Pendant cinq ou six mois qu'a duré mon absence
 Vous avez tout perdu, foi, pudeur, innocence;
 Et les honteux attraits qui vous sont demeurez
 Par l'emploi qu'ils ont eu sont tout défigurez.

RODOPE.

Si c'est là mon portrait, & que je lui ressemble,
 Je ne m'étonne pas de nous voir mal ensemble.
 Sur quelle conjecture avez-vous ces soupçons?

J'aurois fait un beau fruit de toutes vos leçons!
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai sçu vous le dire,
 J'aime à me divertir, à folâtrer, à rire :
 Et par tout où je vais les Filles que je voi,
 A peu près de même âge ont même gout que moi.
 C'est de vous que je tiens qu'une Fille avisée
 Doit avoir un air libre, une manière aisée;
 Et qu'il n'est presque rien dont on ne vienne à bout
 Lorsqu'avec bienfiance on s'accommode à tout.
 De quoi vous plaignez-vous? Je suis votre doctrine.

Veut-on rire? Je ris. Badiner? Je badine.
 Mais dans tous les plaisirs dont je vous fais l'aveu,
 Ce n'est qu'amusement, qu'innocence, que jeu.

ESOPE.

Ah! Rodope, Rodope, à qui j'avois envie
 De donner les momens les plus chers de ma vie,
 Mon cœur, qui sans tendresse auroit moins de
 courroux,

Préviendroit vos raisons, s'il en étoit pour vous.
 Je ne me souviens point de vous avoir instruite
 A vivre sans égards, sans pudeur, sans conduite;
 Mais je me souviens bien de vous avoir appris
 Qu'un Porgueil ridicule attiroit du mépris;
 Qu'un air libre, enjoué, s'étoit bien à votre âge;
 Mais, Rodope, un air libre est-ce un libertinage?
 Et dans ce que je fais, ni dans ce que j'écris
 Me voit-on d'aucun vice infecter les esprits!
 Si d'un remords au moins vous vous sentez capable,
 Profitez des leçons que contient cette Fable:
 Et voyez à quel point on doit être confus
 D'avoir eu de l'honneur & de n'en avoir plus.

LE JARDINIER ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane d'un Jardinier fleuriste
 Ayant pour le marché des panniens pleins de fleurs,
 Pour en favoriser les douceurs
 Une foule de gens le suivoient à la piste.
 Mais il trouve au retour un contraire destin;
 Pour se faire maudire il suffit qu'il se montre:
 Ceux qui le suivoient le matin
 Le soir évitent sa rencontre.
 „ Ne t'en étonne pas, lui dit le Jardinier,
 „ Ces effets différens ont différentes causes:
 „ Ce matin tu portois des roses,
 „ Ce soir tu portes du fumier:
 „ Qui suivoit ce matin ta senteur agréable
 „ Ce soir fuit ta puanteur.
 Tant on devient effroyable
 Quand on perd sa bonne odeur!

Vous reconnoissez-vous, Rodope, en cette Fable?

RODOPE.

Non. L'application n'en est pas raisonnable.
 Je veux bien ressembler à l'ane du matin;
 Mais à celui du soir, j'en aurois du chagrin.
 J'ai retenu de vous mille agréables choses
 D'une aussi bonne odeur que les panniens de Roses;
 Mais on ne m'a point vuë, oubliant mon devoir,
 Le matin vertueuse & coupable le soir.
 Je hais l'honneur féroce & la vertu chagrine:
 Je vous l'ai déjà dit, je ris, chante, badine;
 Et croyant ma conduite exempte de remords,

Je ne prends aucun soin de sauver les dehors.
 Il est vrai qu'on en parle, & que de vieilles Dames
 Dont le cœur est encore susceptible de flâmes,
 Faciles à remplir les désirs d'un Amant,
 Ne peuvent présumer qu'on rie innocemment;
 Et jamais à l'Amour n'ayant été rebelles,
 Elles jugent de moi comme elles jugent d'elles.
 Rien n'est plus dangereux dans leurs petits complots
 Que ces Femmes de bien qui le font à huis-clos:
 Qui des moindres plaisirs condamnent l'innocence,
 Et trouvent tout permis en sauvant l'apparence.
 Pour moi; qui marche droit, je ne me contrains
 pas.

ESOPE.

Que vous avez, Traîtresse, & d'esprit & d'apas!
 Quand le Ciel vous forma sur un si beau modèle,
 Que ne vous faisoit-il aussi sage que belle!
 Il vous a dénié le plus grand bien de tous:
 Et je vais être foible autant & plus que vous.
 Me trompé-je? Etes-vous fidelle à votre gloire?
 Tâchez, s'il est possible, à me le faire croire:
 Vous aurez peu de peine à me persuader;
 Mon cœur à se trahir demande à vous aider;
 Vous le verrez se rendre à la plus foible excuse,
 Parlez.

RODOPE.

Méritez-vous que je vous desabuse?
 Combien d'injures . . .

ESOPE.

Trop pour d'innocens apas.
 Trop peu, si j'ai raison & qu'ils ne le soyent pas.
 Mais, adieu, le Roi vient. Retirez-vous de grace,
 Soit que je vous épouse, ou qu'un autre le fasse,
 S'il en est temps encor faites que votre Epoux

N'ait aucune raison de se plaindre de vous ;
Et portez-lui pour dot, comme une rare offrande
Toute l'intégrité que l'himen vous demande.

S C E N E II.

CRESUS, ESOPE, TRASIBULE, TIRRENNE.

CRESUS.

Asséyez-vous.

ESOPE.

Seigneur, je ne suis pas d'un sang . . .

CRESUS.

Ton mérite y supplée, & vaut le plus haut rang.
Assis-toi. Je le veux. Depuis plus d'une année
Mes sujets de leur Roi souhaitent l'himénée,
Et tous contens de moi, comme je le suis d'eux,
S'ils me voyoient un Fils s'estimeroient heureux.
Cotis, Pere d'Argie, épuilé par les guerres,
Qui fatiguent son Peuple & désolent ses terres,
Pour nous unir ensemble, à ne rompre jamais,
Me fait offrir sa Fille, & demander la paix.
Sa Couronne, lui mort, appartient à sa Fille ;
Mais en vain à mes yeux cette Couronne brille.
Arisnoé, soumise à tout ce que je veux,
A trouvé le secret de s'attirer mes vœux ;
En s'assujétissant à mon pouvoir suprême
Elle m'a d'un coup d'œil assujéti moi même.
Le thrône de Phrygie à mon thrône étant joint,
Sans doute ma puissance iroit au plus haut point ;
Pour balancer mon choix cette raison est forte :

Mais enfin sur mon cœur Arfinoé l'emporte ;
 Et j'attends de vos soins une décision
 En faveur de l'Amour ou de l'Ambition.
 Parlez moi librement, & qu'un pur zèle éclate.

T I R R È N E.

Seigneur, cette matière est un peu délicate.
 Vous aimez. Il faudroit, pour vous faire ma cour,
 Approuver votre choix & flatter votre amour.
 Une si vertueuse & si belle Princesse
 D'un Monarque si grand mérite la tendresse :
 Mais les raisons d'Etat qui par d'austères loix
 Sont toujours les raisons les plus fortes des Rois,
 M'obligent à vous dire avec un cœur sincère,
 Qu'à l'himen d'un grand Roi l'Amour n'assiste
 guère ;

Que ses plus dignes soins sont ceux de sa Grandeur,
 Et qu'il doit à sa gloire immoler son ardeur.
 Arfinoé pour dot a des yeux qui vous charment,
 Des traits si touchans qu'ils émeuvent, desarmant ;
 Mais des yeux si charmans & des traits si doux
 Perdront bien de leur prix quand ils seront à vous.
 Cinq ou six mois d'himen ralentissent les flâmes ;
 Et la vertu des Grands n'est pas d'aimer leurs Fem-
 mes.

Quelque apas que pour vous ait un Amour naissant ;
 Seigneur, une Couronne en est un plus puissant :
 En devenant l'Epoux de la Princesse Argie,
 A de vastes Etats vous joignez la Phrygie :
 Et quels jaloux Voisins oseront vous troubler
 Qu'avec tant de pouvoir vous ne fassiez trembler.

T R A S I B U L E.

J'ose ajouter, Seigneur, à ce qu'a dit Tirtenne,
 Que c'est de vos Sujets rendre l'attente vaine ;
 Et que las de la guerre & des maux qu'elle a faits,

Avec impatience ils attendent la paix.
 Quoique par vos exploits on ait vu la Phrygie
 Du sang de ses enfans assez souvent rougie,
 Les succès les plus beaux & les plus glorieux
 Ne sont pas sans chagrin pour les Victorieux.
 Si l'un s'en réjouit, l'autre s'en desespère:
 Tel embrasse son Fils qui regrette son Frère:
 Et la guerre après soi traîne tant de malheurs
 Qu'il est peu de lauriers qui ne coutent des pleurs.
 Ceux qu'éleve le Ciel aux dignités suprêmes,
 Maîtres de tant d'Etats, ne les sont pas d'eux-mêmes;
 Et lorsque de l'himen ils subissent les loix,
 C'est à la politique à leur prescrire un choix.
 Seigneur, Arsinoé fut-elle encor plus belle?
 La Phrygie & la paix ont plus de charmes qu'elle.
 L'intérêt de l'Etat me fait parler ainsi.
 Voila mon sentiment.

CRESUS à *Esopé*.

Et le tien?

ESOPE.

Le voici.

Pour peu qu'à l'écouter votre bonté s'applique
 Vous verrez ce que c'est qu'un himen politique.

LE COQ ET LA POULETTE.

F A B L E.

UN jeune Coq des mieux huppez
 En rôdant par son voisinage
 D'une jeune Poulette aussi belle que sage
 Eut les yeux & le cœur, également frapez.
 Le Coq étant fort beau, comme elle étoit fort belle,

Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour elle:
 Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux
 blessés;
 Et tous deux pénétrez de la même tendresse.
 Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans cesse,
 Et ne se voyoient pas assez.
 Pendant que l'un & l'autre à l'Amour s'abandonnent,
 Et qu'ils jurent si tendrement
 De s'aimer éternellement,
 Leurs sévères Parens autrement en ordonnent.
 Le Pere du Coq le contraint
 A quitter sa chère Poulette:
 En vain de sa rigueur il gémit, & se plaint,
 Il faut qu'il obéisse ou qu'il fasse retraite.
 D'abord, il va percher sur le toit le plus haut
 De la plus déserte cabane,
 Mais faute d'aliment il lui fallut bien-tôt
 Epouser, en pestant, une Poute Faisanne,
 Ces Epoux dès le premier jour
 Empêchez de leur contenance,
 S'étant mariez sans amour,
 Se traitèrent sans complaisance.
 Outre qu'ils négligoient le soin
 De se dire des yeux quelque chose de tendre,
 Leur langage à tous deux étoit un baragouin
 Que chacun ne pouvoit entendre.
 Quand le Coq chantoit ou parloit
 Sa Faisanne eut juré que c'étoit des murmures:
 Quand la Faisanne l'apelloit
 Il croyoit ouïr des injures.
 En un mot, leur destin ne fit point d'envieux.
 Il faut que pour bien vivre ensemble,
 L'Amour ait soin d'unir ce que l'himen assemble:
 Il est sur qu'on s'entend bien mieux.

Qu'à vos désirs, Seigneur, Arfinoé réponde
 N'êtes-vous pas le Roi le plus heureux du monde ?
 Sans un besoin pressant, qu'à peine je conçois,
 Pourquoi chercher ailleurs ce que l'on a chez soi ?
 Les différentes mœurs, le différent langage
 Ne sont pas des liens par où le cœur s'engage ;
 Et sur celui des Rois c'est faire un attentat
 Que de l'assujétir aux maximes d'Etat.
 Pour contenter le Peuple & le Roi de Phrygie
 Accordez-lui la paix sans épouser Argie.
 Vous auriez elle & vous des chagrins infinis ;
 Vos Etats seroient joints, & vos cœurs desunis.
 Jamais félicité n'eut été plus parfaite
 Que le bonheur du Coq s'il eut eu sa Poulette.
 Sans celle de l'himen il se seroit loué
 Comme fera Crésus avec Arfinoé,
 Sa vertu vous répond d'un bonheur infailible.

CRESUS.

Que tu me touche bien par où je suis sensible ?
 Pressé par tes raisons je vais mettre à ses pieds
 Tout ce qu'à déclatant le thrône où je me sieds.
 Et lui faire savoir par un récit fidèle
 Avec quelle chaleur tu m'as parlé pour elle.

SCENE III.

TIRRENE, TRASIBULE, ESOPE.

TIRRENE.

CRésus à nos Conseils préfère vos avis :
 Loin d'en être jaloux nous en sommes ravis
 Il ne sçauroit pour vous faire voir trop d'estime.

TRASIBULE.

TRASIBULE.

Quel Ministre a-t-il eu d'un esprit plus sùl I me
 Vous le servez si bien, que d'un commun aveu,
 Quoiqu'il fasse pour vous, il fait encor trop peu.

TIRRENE.

Combien ai-je d'Iphis souhaité la disgrâce
 Pour avoir le plaisir de vous voir en sa place ?
 Il en étoit indigne, & vous la méritez.

TRASIBULE.

C'étoit un misérable en proye aux lâchetes :
 Qui pour toutes raisons écoutoit ses caprices,
 Et qui pour s'enrichir faisoit mille injustices.

TIRRENE.

Il étoit violent, vindicatif, brutal,
 Lent à faire du bien, prompt à faire du mal ;
 Faisant tout son bonheur de traverser le vôtre ;
 Et n'obligeant quelqu'un que pour nuire à quelque
 autre :

Un esprit inégal, un discernement faux.

TRASIBULE.

Je vais en un seul mot dire tous ses défauts,
 Crésus avec raison l'extermine & l'assomme :
 Il n'est pas sur la terre un plus mal-honnête homme :
 A vous en défier vous avez intérêt.
 Il est fourbe, méchant. . . .

ESOPE.

Dites-moi, s'il vous plaît,

Vous ferois-je plaisir de vous dire une Fable,
 Sur le coup imprévu dont la rigueur l'accable ?
 Sa peinture & la vôtre y sont en racourci.

TIRENNE.

Je vous en prie.

TRASIBULE.

Et moi je vous en prie aussi.

J'en conçois par avance une idée agréable.

ESOPE.

N'en perdez-pas un mot. Tout en est profitable,

LE FIGUIER FOUDDROYE.

FABLE.

PRès de Lesbos fut jadis un Figuier
 Qui rapportoit le plus beau fruit du
 monde ,
 Planté sur le bord d'un Vivier ,
 Il se lavoit les pieds dans l'onde.
 Tous les Oiseaux d'alentour
 Se donnoient rendez-vous sous son épais feuillage,
 Et tant que duroit le jour
 Ils y chantoient leur Amour ,
 Et bénissoient son ombrage.
 Mais comme dans le monde il n'est rien de certain,
 Et que c'est une Mer qui n'est point sans naufrage ;
 Après un tems calme & serain
 Il survint tout à coup un furieux orage ,
 Les Vents en un moment agiterent les Airs ;
 Il sembloit que la pluye inonderoit la Terre :
 Enfin après boucoup d'Eclairs
 Le Figuier malheureux fut frappé du Tonnerre.
 Les Oiseaux, effrayés d'entendre un si grand bruit
 Dans le Hameau prochain vont chercher un azile ;
 Et l'orage passé, chacun deux s'entresuit
 Pour venir habiter son premier domicile.
 Mais l'arbre qui pour eux avoit eu tant d'appas,
 Accablé sous le faix d'une telle disgrâce ,
 Avoit si fort changé de face
 Qu'on ne le reconnoissoit pas.
 Les premiers qui le reconnurent
 Furent un Milan, un Autour,

Qui l'insulterent tour à tour ;
 Et pour ne le plus voir à l'instant disparurent.
 „ Suivez-nous & vous ferez bien ;
 Dirent-ils aux Oiseaux qu'ils crurent pitoyables.
 „ Ce Figuiier déformais au rang des misérables
 „ Ne peut plus nous servir à rien.
 „ Pour moi, dit une Tourterelle,
 Connue aux environs pour un Oiseau d'honneur,
 „ Je prétens partager sa fortune cruelle
 „ Puisque j'ai partagé ce qu'il eut de bonheur,
 „ Il m'a tant fait de bien, reprit une Colombe,
 „ Que je m'en souviendrai toujours,
 „ Je veux être avec lui le reste de mes jours
 „ Dans quelque disgrâce qu'il tombe.
 „ Plût au Ciel pouvoir par mes chants,
 (Ajouta rendrement un Rossignoi habile,)
 „ Lui rendre ses attraits, & forcer les méchans
 „ A revenir un jour lui demander azile !
 Combien au Tableau qui paroît
 En voit-on qui sont tout semblables ?
 C'est ainsi que l'on reconnoît
 Les faux amis des véritables.
 Jamais votre portrait ne fut mieux en son jour,
 Vous êtes, vous & lui, le Milan & l'Autour,
 Qui voyant du Figuiier le destin déplorable
 Dès qu'il fut malheureux le trouverent coupable.
 Tel paroît à vos yeux Iphis disgracié :
 Votre infidèle cœur qui le voit foudroyé
 Oubliant ses bienfaits dans cette humble posture
 Ne le reconnoît plus que pour lui faire injure.
 Si du sort inconstant j'éprouvois le courroux,
 Que diriez-vous de moi qui ne fais rien pour vous ?
 Iphis. . . . Mais je me trompe ou c'est lui qui s'ap-
 proche.

Adieu: De sa présence évitez le reproche,
 Son faux discernement se connoît assez bien,
 Puisqu'il s'est pû réloudre à vous faire du bien.

SCENE IV.

IPHIS, TIRRENE, TRASIBULE,
 ESOPE.

IPHIS.

JAmis vit - on disgrâce & plus prompte & plus
 forte?

Que mon sort, cher Tirrene, est cruel!

TIRRENE.

Que m'importe?

IPHIS.

Qu'entens - je? Trasibule aura plus de bonté.
 Mon malheur. . . .

TRASIBULE.

Quel qu'il soit vous l'avez mérité.

IPHIS.

Juste Ciel! Trasibule & Tirrene me fuyent!

Que d'affronts à la Cour les malheureux essuyent!

SCENE V.

IPHIS, ESOPE.

IPHIS.

Monsieur, je viens ici par un ordre du Roy
 Déposer mon crédit, ma faveur, mon Emploi
 En de plus dignes mains je ne puis m'en démettre.

ESOPÉ.

Moi je vais le prier de ne le pas permettre,
 Au chagrin de Crésus dussai-je m'exposer,
 J'aime mieux le souffrir que de vous en causer.
 Loin qu'à votre pouvoir je veuille rien prétendre,
 Je vous offre le mien pour vous le faire rendre,
 Voyez auprès du Roy ce que je puis pour vous ?

IPHIS.

Respect, zèle, remord, tout aigrit son courroux.
 Si pour moi tant de fois sa bonté fut extrême,
 Contre moi sa colere est aujourd'hui de même.
 Mais ce qui m'est sensible en un tel changement,
 Ceux qui me doivent tout m'insultent lâchement:
 Pendant que de vos soins vous m'offrez l'assistance,
 Vous, qui ne me devez que de l'indifférence.
 En voulant me servir vous déplairiez au Roy.

ESOPÉ.

Eh! qui soupçonnez-vous de vous avoir nui ?

IPHIS.

Moi.

Ce qu'a de plus horrible une chute si haute,
 Je ne puis qu'à moi seul en imputer la faute:
 Un destin plus cruel me fut-il préparé,
 C'est moi qui sans raison me le suis attiré:
 De ma témérité je reçois le salaire.

ESOPÉ.

Crésus est trop bon Roy pour garder sa colere.
 Votre crime envers lui n'est pas grand, que je crois.

IPHIS.

En fait-on de petits quand on déplaît aux Rois ?
 Hier, dans un festin, dont j'eus le malheur d'être,
 Crésus ayant mis bas la qualité de Maître,
 Et nous regardant tous ainsi que ses égaux,
 Voulut qu'en liberté l'on se dit ses défauts.

Quand pour se divertir il nous eut dît les nôtres,
 Voulant être traité comme il traitoit les autres,
 J'eus l'indiscretion, en lui disant les siens,
 De les trouver plus grands qu'il n'avoit fait les
 miens.

Je lui dis qu'un grand Roy, qui veut qu'on le re-
 nomme,

Jusques dans ses défauts doit avoir du Grand-
 Homme:

Et qu'avoir pour le vin plus d'amour qu'il ne faut
 Est un vice trop bas dans un degré si haut.

„Pour vous montrer, dit-il d'un air fier, mais
 auguste,

„Que jamais dans le vin je ne fais rien d'injuste,

„Lorsqu'un Sujet s'oublie & trahit son devoir,

„Je reprends mes bontez & ne veux plus le voir.

„Boire comme je fais n'est pas un trop grand vice,

„Puisqu'après avoir bû je rends si bien justice.

„Retirez-vous.

ESOPE.

Hé quoi? Pour un vieux Courtisan,
 Vous-même de vos maux vous êtes l'Artisan?

Pour reprendre les Rois, sans craindre leurs mur-
 mures,

Il faut bien d'autres soins & bien d'autres mesures,
 C'est un sentier étroit qui de chaque côté
 Présente un précipice à la sincérité.

Le Rois & les flatteurs étant de même datte

Il n'est dans l'Univers aucun Roy qu'on ne flatte,

Et qui dans leurs plaisirs a l'honneur d'avoir part,

S'il reprend leurs défauts le doit faire avec art.

Il faut plein du respect que leur présence inspire,

Les leur faire sentir, & non pas les leurs dire;

Et prendre garde encore, en risquant ces leçons,

Qu'ils ne connoissent pas que nous les connoissons.
Il n'est rien près du Roi que pour vous je ne
fasse :

Mais n'oubliez jamais, si j'obtiens votre grace,
Qu'eussions-nous l'un & l'autre encor plus de pou-
voir,

Nous sommes des jettons que le Roi fait valoir :
Comme souverain Maître, à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose ou nous ne sommes
rien :

Sur tout, souvenez-vous dans tout ce que vous
faites

De n'abuser jamais de la place où vous êtes :
La Fortune en aveugle ouvre ou ferme la main,
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.
Pour vous rendre sensible aux raisons que j'étales,
J'y vais d'un Apologue ajouter la Morale.

LA GUENON ET SON MAITRE.

F A B L E.

U N grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie
Qu'il l'aimoit à la folie :

A ce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable

Qu'elle s'assit sur un coin de sa table.

» Oui, dit-il, ce plaisir me semblera bien doux.

» Trouverez vous bon, lui dit-elle,

» Que donnant l'effort à mon zèle

» Je saute quelquefois sur vous ?

Pour laisser un champ libre à ses badineries
Il consentit sans peine à ce manège-là,

Je ne vous dirai point combien de singeries

Elle fit après cela,

Je dirai seulement que flattée, applaudie,

Qu'elle eut tort, ou qu'elle eut raison;

La Guenon un peu trop hardie

Oublia qu'elle étoit Guenon.

Loin d'avoir pour son Maître une sincère attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,

Un matin en le baisant

Elle arracha la moustache

D'un Maître si bien faisant.

„ Ah! Perfide! dit-il, qui t'oses méconnoître;

„ J'ai pour ton insolence un châtement tout prêt:

„ Dans un moment tu sauras ce que c'est

„ Que d'abuser des bontés de son Maître.

Elle eut beau de son crime étaler les rémords,

Et pour rentrer en grace employer les prières:

Après vingt coups d'étrivières

Elle fut mise dehors.

Comme en toute rencontre elle étoit mal-honnête,
Chacun avec plaisir la vit humilier.

Tel est auprès des Rois où la Grandeur entête,

Le sort des Favoris qui s'olent oublier.

Quelque soumission que cette Fable inspire,

J'aurois sur ce sujet encor beaucoup à dire:

Mais comme votre grace est mon plus doux espoir,

Je vais trouver Créus & faire mon devoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRESUS, GARDES.

CRESUS.

E Sope ne suit pas ?

UN GARDE.

Non Seigneur.

CRESUS.

Qu'on l'appelle.

Quel Ministre à son Roi fut jamais plus fidelle ?
 Quelque prix de ses soins qu'il exige aujourd'hui,
 Il fait bien plus pour moi que je ne fais pour lui.
 Le voici. Laissez-nous.

SCÈNE II.

CRESUS, ESOPÉ.

CRESUS.

M On aspect t'embarasse ;
 De l'indiscret Iphis tu demande la grace.

Je fais que la clémence est la vertu des Rois,
 Et tu me l'as toi-même appris assez de fois.
 Mais après les bien-faits dont il m'est redevable,
 L'injure qu'il m'a faite est-elle pardonnable ?
 Et sans te prévenir, si tu veux y penser,
 Puis-je lui faire grace, & peux tu m'en presser ?

ESOPE.

Je ne veux point, Seigneur, pour avoir cette grâce,
 Par de vaines raisons excuser son audace :
 Je vous l'ai déjà dit, c'est avec équité
 Que vous l'avez puni de sa témérité.
 Mais quand votre justice a ce qu'elle souhaite,
 Votre bonté, Seigneur, est-elle satisfaite ?
 Le trouble où je vous vois, me fait connoître assez
 Que vous pardonnez mieux que vous ne punissez,
 Quel plaisir ont les Rois de pouvoir faire grace !

CRESUS.

Songes-tu que d'Iphis je t'ai donné la place ?
 Puis-je lui pardonner sans la lui rendre ?

ESOPE.

Non.

Je remets en vos mains un si précieux don.
 Plus on est élevé, plus on cause d'ombrage.
 Un vaisseau trop chargé n'est pas loin du naufrage,
 Au lieu qu'il vogue à l'aïse & ne craint nul assaut
 Quand il n'a justement que le poids qu'il lui faut.
 Iphis n'est pas le seul à la Cour qui s'oublie,
 Et qui devienne sage après une folie.
 Combien en a-t-on vu de toutes qualités,
 Qui pendant leur jeunesse imprudens, emportez
 Dans un âge plus mur dépouillez de tous vices
 Vous ont rendu, Seigneur, de signalez services ?
 Rendez-lui vos bontés ; Sensible à ce bien fait
 Il vous rendra service encor mieux qu'il n'a fait.

Le Ciel à ce propos me suggère une Fable,
 Qui peut-être à mes vœux vous rendra favorable :
 Pour fléchir votre cœur c'est mon dernier moyen :
 Ce que je vous demande est de l'écouter bien.
 Je ne dirai plus rien si ma Fable est frivole.

CRESUS.

J'écoute, souviens-toi de me tenir parole.

ESOPE.

LE LION ET LE RAT.

F A B L E.

UN Lion endormi s'éveillant en sursaut
 Rencontre un Rat sous sa patte ;
 Comme un Lion est fier & qu'il a le sang chaud,
 Il fulmine, tonne, éclate.
 Pour apaiser son courroux,
 Le Rat que la crainte glace,
 Se prosterne à ses genoux
 Et d'un ton suppliant lui demande sa grace.
 » L'intervalle est si grand, dit-il, de vous à moi,
 » Qu'en me faisant périr vous auriez peu de gloire ;
 » Et la clémence d'un Roi
 » Eternise sa mémoire.
 » Si vous avez la bonté
 » De me conserver la vie,
 » La prodiguer par tout pour votre Majesté
 » Sera ma plus forte envie.
 Le Lion généreux mettant la griffe bas,
 Sensible à cette requête
 Fit grace à la pauvre bête,
 Et ne s'en repentit pas.
 En poursuivant une proie

Trois ou quatre jours après,
 Le Lion pris en des rêts,
 Pour s'en débarasser ne trouve aucune voie.

Par des efforts vigoureux
 Il tâche à rompre sa chaîne;
 Mais plus il y prend de peine
 Plus il en serre les nœuds.
 De chaque animal qui passe,
 En vain dans ce péril il attend du secours:

Quand le destin nous menace
 Nos meilleurs Amis sont sourds,
 Le Rat seul, d'un pas agile
 L'ayant entendu rugir,
 Vient voir à quel usage il lui peut être utile,
 Et sans beaucoup parler cherche à beaucoup agir.

Il s'attache avec soin à ronger une corde
 Qui de tout l'attirail est le nœud Gordien:
 Et par bonheur tout succède si bien,
 Tant de fortune à son zèle s'accorde,
 Que du Lion captif il brise le lien,
 Pour le récompenser de sa miséricorde.

Princes, qui pouvant tout, vous croyez tout permis,
 Aux Malheureux soyez toujours propices.
 Tels que l'on croit d'inutiles Amis
 Dans le besoin rendent de bons services.

He bien, Seigneur, mes vœux seront-ils exaucez ?
 Vous ne répondez rien !

CRESUS.

C'est tel répondre assez.
 Le Lion me prescrit ce qu'il faut que je fasse:
 Je dois, Roi comme lui, comme lui faire grace.
 Qu'Iphis de mon courroux n'appréhende plus rien,
 Puisqu'il est ton Ami je veux être le sien.

 ESOPE.

Seigneur! . . .

CRESUS.

Je te défends d'oser ouvrir la bouche
 Pour me persuader que ma bonté te touche.
 Le plaisir le plus grand trop long-temps attendu
 Par celui qui le fait est toujours trop vendu:
 Et c'est, je te l'avouë, une tache à ma vie
 D'avoir été si lent à remplir ton envie.
 Loin de te réfuser compte qu'à l'avenir
 Quels que soient tes souhaits je veux les prévenir.

S C E N E III.

L E O N I D E, E S O P E.

L E O N I D E.

Bon jour, Monsieur!

E S O P E.

Bon jour, que voulez-vous, Madame?

L E O N I D E.

Eh! Monsieur, je ne suis qu'une bien pauvre femme;
 Je n'ai point de Parens, Pere, Frere, ni Sœur,
 Qui jamais ait été Madame, ni Monsieur;
 J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave;
 La Thrace est mon pays, & j'y suis née Esclave;
 Ce que je vous apprends montre assez, que je croi,
 Qu'en m'appellant Madame, on se moque de moi.

E S O P E.

He bien, ma bonne femme, à quoi vous suis-je utile?
 Qui vous fait de si loin venir en cette ville?
 J'ecoute les raisons, sans distinguer les rangs;

E

Et je crois me devoir plus aux Petits qu'aux Grands ;
Comme ils sont situez plus près de l'indigence,
Leur besoin plus pressant veut plus de diligence,
Si je puis vous servir ici, je le ferai.
Y ferez-vous long-temps ?

LEONIDE.

Le moins que je pourrai.
Sans vous de qui la vuë adouci ma disgrâce,
Je me répentirois d'avoir quitté la Thrace ;
J'ai bien pris de la peine, & bien fait du chemin,
Pour ne trouver au bout que mépris & chagrin.

ESOPE.

Avez-vous de quelqu'un essuyé quelque injure ?

LEONIDE.

Oui, Monsieur, & sans doute une qui m'est bien dure.

ESOPE.

Et de qui ?

LEONIDE.

D'une main de qui mon cœur déçu
N'attendoit point du tout le coup qu'il a reçu :
De Rodope.

ESOPE.

Rodope ! elle qui plaît, qui brille,
Rodope, dites-vous ?

LEONIDE.

Eh ! bons Dieux quelle Fille !
Elle vient de me faire un si cruel affront . . .

ESOPE.

Elle ? Rodope ?

LEONIDE.

Un jour les Dieux l'en puniront,
J'en conçois par avance une douleur mortelle.

ESOPE.

Hola ! quelqu'un.

SCENE IV.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

ESOPE à *Licas*.

VOyez si Rodope est chez elle.

Je la prie instamment de vouloir me mander

Quand je pourrai la voir sans trop l'incommoder.

Je vous attends ici pour avoir sa réponse.

Licas sort.

SCENE V.

LEONIDE, ESOPE.

LEONIDE.

CAchez bien, s'il vous plaît, ce que je vous annonce,

Mon cher Monsieur; je l'aime, & quoi qu'elle m'ait fait,

Si je lui faisois tort j'en aurois du regret,

Je le sens bien.

ESOPE.

D'où vient qu'elle vous est si chère?

LEONIDE.

Pour m'avoir méconnuë en suis je moins sa Mère?

ESOPE.

Vous, sa Mère?

LEONIDE.

Oui, Monsieur; Si cet aveu lui nuit

Je consens avec joie à n'en faire aucun bruit.
 Après l'avoir pleurée, & cru sa mort certaine,
 Un Marchand de Sardis qui vint à Clazomène,
 Au bout de quatorze ans m'ayant appris son sort,
 Je pars, je cours, j'arrive, & fais naufrage au port.
 Pour le prix de mes soins, j'ai la douleur amère
 De trouver un enfant qui méconnoît sa Mère:
 Et contrainte à partir pour retourner si loin
 J'implore vos bontés dans le dernier besoin:
 Pardon, si jusqu'à vous ma douleur est venuë.

ESOPE.

Rodope est votre Fille, & vous a méconnuë!
 Est-il bien vrai? Vos yeux en sont-ils les témoins?
 Et n'y mêlez-vous rien, ou de plus ou de moins?
 Quelles fausses raisons colorent cet outrage?

LEONIDE.

Je suis pauvre, elle est riche; en faut-il davantage?
 Elle a peur que ma vuë infecte sa maison.
 C'est tout.

ESOPE.

La pauvre Femme a peut-être raison.
 Rodope n'est pas seule en sa bonne fortune
 Qui d'un pauvre Parent fuit la vuë importune.
 Il n'est pas sous le Ciel de gens plus malheureux
 Que ceux dont les enfans sont plus élevés qu'eux.
 Qu'un homme de Finance ait anobli sa race,
 En l'avouant pour Pere on croit lui faire grace;
 Et qu'un riche Marchand fasse un fils Conseiller,
 Ce fils en le voyant craint de s'encanailler.
 Un mépris infailible est le digne salaire
 D'avoir plus fait pour eux que l'on ne devoit faire:
 Et quoique tous les jours on éprouve cela,
 On retombe sans cessë en cette faute là.
 Ce n'est pas envers vous tout à fait même chose;

Rodope de son sort elle seule est la cause.
Le jour qu'elle respire est votre unique don.

LEONIDE.

Est-ce un juste sujet de ne me pas voir ?

ESOPE.

Non.

Elle a dû vous voyant avoir l'ame ravie,
Eh ! que ne doit-on pas à qui l'on doit la vie !
Bien-tôt de ces raisons je vais être éclairci.

SCENE VI.

LICAS, ESOPE, LEONIDE.

LICAS.

Rodope suit mes pas, & va se rendre ici.
Je n'ai pû l'empêcher de prendre cette peine.

ESOPE à *Licas*.

Conduisez cette Femme à la chambre prochaine ;

Et sur tout ayez soin de-la placer si bien,

Que de tous nos discours elle ne perde rien.

Allez. Ce que j'entends de Rodope m'étonne.

SCENE VII.

RODOPE, ESOPE.

RODOPE.

JE viens savoir de vous à quoi je vous suis bonne.

ESOPE.

Je m'en allois vous voir.

RODOPE.

Et moi je vous prévians,
 Sure que vos momens sont plus chers que les miens.
 Que vous plaît il ?

ESOPE.

Vous dire une Fable nouvelle
 Que bien des Courtisans m'ont paru trouver belle ;
 Mais étant la plupart ou Flatteurs ou Jaloux,
 Je veux m'en rapporter uniquement à vous.
 Mon but est qu'une Fable instruisé, plaise, touche ;
 Et j'en crois plus le cœur que je n'en crois la bouche,
 Si le vôtre s'émeut je serai satisfait.

RODOPE.

J'en dirai mon avis comme j'ai toujours fait ;
 Sans vanité pour moi, pour vous sans flatterie.

ESOPE.

C'est ce que je demande & de quoi je vous prie.

LE FLEUVE ET SA SOURCE.

F A B L E.

UN Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau,
 Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course ;
 Avec indignité desavoua la source
 Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
 Ingrat, lui dit la source, à qui ce coup fut rude ;
 Que tu reconnois mal ma tendresse & mes soins ?
 Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude.
 Sans moi, qui ne suis rien, tu serois encor moins.

He bien, de cette Fable avez-vous l'ame émuë ?
 Sentez-vous qu'en secret votre cœur se remuë ?

Vous pleurez ?

RODOPE.

Est-ce à tort, je suis au désespoir ?

J'ai trahi la nature ; oublié mon devoir ;
Sacrifié ma gloire à des chimères vaines ;
Et fait taire le sang qui coule dans mes veines.
Semblable au Fleuve ingrat, né d'un foible Ruisseau,
Qui méconnût sa Source, orgueilleux de son eau,
Ayant reçu le jour d'une Esclave étrangère,
Par orgueil comme lui j'ai méconnu ma Mère.

ESOPE.

Vous Rodope ?

RODOPE.

Moi-même. Est-il rien de si bas ?

Surprise d'un accueil qu'elle n'attendoit pas,
» He bien, m'a-t'elle dit, en versant quelques larmes,
» Rassurez-vous Rodope, & n'ayez point d'allarmes :
» Prête à m'aller réjoindre à mes pauvres Ayeux
» Je venois vous prier de me fermer les yeux ;
» Et croyois que le sort lassé de me poursuivre,
» Souffriroit qu'avec vous j'achevassé de vivre.
» Puisqu'il est si contraire à mes plus doux souhaits,
» Tout ce que je demande est de mourir en paix.
» Adieu. Le pauvre femme à l'instant est sortie ;
Et pour s'en retourner est sans doute partie.
A peine de ma chambre a-t'elle été dehors,
Que pour la retrouver j'ai fait de vains efforts.
Faites, au nom des Dieux, qu'on me rende ma Mère,
Plus elle est malheureuse & plus elle m'est chere ;
Je veux souffrir sa peine, ou me faire un honneur
De lui voir avec moi partager mon bonheur.
Calmez l'émotion où me met votre Fable.

ESOPE.

Ce que vous m'avez dit, Rodope, est il croyable ?

RODOPE.

Non, il n'est pas croyable, à vous parler sans fard,
Qu'un Enfant pour sa mere ait eu si peu d'égard.
Si mon crime fut grand, mon remord est extrême;
Envoyez après elle, ou bien j'y vais moi-même.
Je ne puis sans la voir demeurer plus long-tems.

ESOPE.

Est-ce d'un cœur touché que part ce que j'entens ?
Ne me faites-vous point une promesse vaine ?

RODOPE.

Quel plaisir prenez-vous à prolonger ma peine ?
Les momens sont trop chers pour les perdre en dis-
cours,

Ma Mere à qui tout manque a besoin de secours.
Je dois à sa misère une prompte assistance.

ESOPE.

J'entrevois dans ce zèle une peu de bienfiance,
Un amour tendre & pur ne vous fait point agir ;
C'est la crainte du blâme & la peur de rougir ;
Votre faute est secrette & deviendrait publique ;
Et la Nature agit moins que la Politique.

RODOPE.

Mon cœur de vos mépris desespéré, confus,
Quelques rudes qu'ils soient, en merite encore plus,
Soupçonnez d'artifice un repentir sincère
Je ne me plains de rien que des maux de ma Mere,
Ioin que notre dispute en termine le cours,
Pendant que nous parlons ils augmentent toujours,
Ce que je sens pour elle est si pur, que je jure
De ne prendre jamais repos ni nourriture,
Que nous ne partagions, pour tout dire en deux mots,
La même nourriture & le même repos.
J'aime mieux devancer que voir ses funerailles.

Adieu.

S C E N E V I I I.

LEONIDE, RODOPE, ESOPE, LICAS.

LEONIDE *à part.*

CE que j'entens me perce les entrailles.
 Mon cœur est pénétré des plus sensibles coups.

Haut.

Venez ma chere Fille . . .

RODOPE.

Eh! ma Mere est-ce vous?

Après ce que j'ai fait puis-je vous être chere?

Et reconnoissez-vous qui méconnoît sa Mére?

Quel prix vous recevez de m'avoir mis au jour!

ESOPE.

Je vous ai fait pleurer, & je pleure à mon tour.

Consolez-vous, Rodope; une si belle faute

Vous donne plus d'éclat qu'elle ne vous en ôte,

Ce que je viens de voir m'a si fort satisfait,

Que je vous aime plus que je n'ai jamais fait.

Dans votre appartement conduisez-la vous-même.

à Léonide.

Ayez pour votre Fille une tendresse extrême.

à Rodope.

Et vous à l'avenir soumise à son aspect

Ayez pour votre Mere une extrême respect.

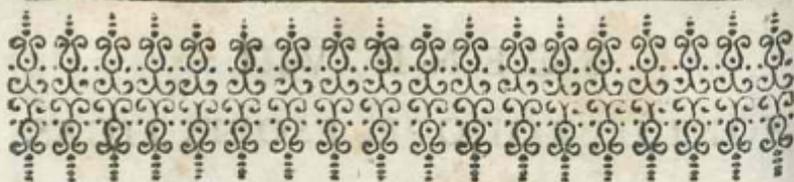
Pour être un des premiers à lui montrer mon zèle

Ce soir je vous convie à souper avec elle.

Satisfait de l'entendre & ravi de la voir

Je ferai mes efforts pour la bien recevoir.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOË, LAIS.

L A I S.

AU plus riche des Rois vous voila presque unie ;
 Il n'y manque plus rien que la Cérémonie,
 Et dans un beau Fauteuil assise à son côté
 Votre Altesse demain deviendra Majesté.
 Le Ciel à votre Sang devoit ce privilège.
 Mais moi, Madame, moi, demain que deviendrai-je ?
 Je voudrois bien. . . .

ARSINOË.

J'entens ce que tu voudrois bien,
 Et ton bonheur, Lais, suivroit de près le mien.
 Mais j'y vois un obstacle. . . .

L A I S.

He quel est-il ?

ARSINOË.

Rodope.

Elle a fait ce matin sa paix avec Esope,
 Tu sçais en quelle estime il est auprès du Roi :
 Et je songeois à lui pour l'attacher à toi.

L A I S.

Qui ? Lui, Madame ?

ARSINOË.

Esope est né dans l'indigence.

Mais, Laïs, ses vertus corrigent sa naissance.

Quel honneur n'a-t'il point de ne devoir qu'à lui

Le poste glorieux qu'il occupe aujourd'hui ;

Esope sans naissance est dans une posture, . . .

L A I S.

Avez-vous parcouru sa bizarre figure ?

Je renonce à vos biens si le plus grand de tous

Consiste à me donner Esope pour Epoux.

Je n'en veux vraiment point.

ARSINOË.

Connois-tu bien Esope ?

L A I S.

Il ne faut pour le voir prendre aucun Microscope,

De son hideux aspect on est d'abord frappé.

Hors l'esprit qu'il a droit il a tout éciopé,

Et quoique sa Morale ait des traits admirables,

L'Hymen n'est pas un Dieu qu'on repaisse de Fables.

En un mot, quelque Epoux qui me soit destiné,

Je le veux, si je puis, bien conditionné.

Que rien n'y manque.

ARSINOË.

Esope a l'esprit net, affable,

L A I S.

L'esprit net, il est vrai ; le corps indéchiffrable.

C'est d'une fort belle Ame un fort vilain Etui.

Que feroit-il de moi ? Que ferois-je de lui ?

Pardon si ma pensée est contraire à la vôtre,

Mais il faut pour s'aimer être faits l'un pour l'autre ;

Si l'Epoux que l'on prend n'a le don de toucher,

La vertu de la Femme est facile à broncher.

La mienne jusqu'ici ne s'est point démentie ;

De la contagion elle s'est garantie ;

Je veux, s'il m'est possible, être Femme de bien ;
 Et si je suis à lui, je ne réponds de rien.
 Préservez ma pudeur qu'il rendroit chancelante
 D'une tentation qui seroit violente.
 Le voici, justes Dieux, détournez un tel coup !
 J'aime mieux mourir Fille, & c'est dire beaucoup.

S C E N E II.

ESOPE, ARSINOË, LAIS.

ESOPE.

Vous me voyez confus d'oser vous faire attendre,
 Moi, qui dois à votre ordre avec respect me
 rendre :

Mais enfermé, Madame, au Cabinet du Roi...

ARSINOË.

Eh qui de vos bontés fait mieux le prix que moi ?
 Pouvez-vous m'en donner de plus sensibles mar-
 ques ?

Destinée à l'himen du plus grand des Monarques,
 Je dois plus ce bonheur, que je n'attendois pas,
 A vos soins empressez qu'à mes foibles apas.
 Vous avez seul vers moi fait pancher la balance.

ESOPE.

Eh puis-je avoir pour vous trop de reconnoissance ;
 La qualité de Reine est due à vos vertus ;
 Mais plût aux Dieux, Madame, avoir pû faire plus !
 Je n'oublierai jamais qu'à la première vuë
 Crésus de ma présence eut d'abord l'ame émuë,
 Et que si dans ces lieux j'éprouve un sort si doux

Je

Je le dois à l'apui que je reçus de vous.
 Un bien fait tôt ou tard trouve un prix infailible ;
 Et vous en allez voir une preuve sensible.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

F A B L E.

LA Colombe qui s'égayoit
 Au bord d'une Fontaine où l'onde étoit fort belle,
 Vit se démener auprès d'elle
 Une Fourmi qui se noyoit.
 Sensible à son malheur, mais encore plus active
 A lui prêter secours par quelque prompt moyen,
 Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien
 Que la Fourmi l'attrape & regagne la rive.
 Quand elle fut hors de danger
 Sur le mur le plus près la Colombe s'envole:
 Un Manan à pieds nus qui la voit s'y ranger,
 Fait d'abord vœu de la manger,
 Et ne croit pas son vœu frivole.
 Assuré de l'arc qu'il portoit,
 De sa flèche la plus fidelle
 Il alloit lui donner une atteinte mortelle:
 Mais la Fourmi qui le guettoit,
 Voyant sa Bienfaitrice en cet état réduite,
 Le mort si rudement au pié
 Que se croyant estropié
 Il fait un si grand bruit que l'oiseau prend la fuite.
 Par la foible Fourmi ce service rendu
 A la Colombe bien-faisante
 Est une preuve suffisante
 Qu'un bien-fait n'est jamais perdu.

ARSINOË.

Il est vrai qu'un bien-fait n'est jamais sans salaire,
 N'eut-on que le plaisir que l'on goute à le faire ;
 Epouse de Crésus que mon sort sera doux
 Pouvant faire du bien, de commencer par vous
 Je viens exprès ici vous le dire moi-même.
 Demain associée à son pouvoir suprême,
 Comme de votre bien usez de mon crédit.

ESOPE *arrétant Laïs.*

J'ai fait, belle Laïs, ce que vous m'avez dit ;
 Tantôt d'un air galant votre main dans la mienne
 Vous m'avez demandé quelqu'un qui vous con-

vienne ;

Et sur qui que ce soit que j'arrête les yeux,
 Je crois être celui qui vous convient le mieux.
 Si le parti vous plaît, la main est toute prête,

LAÏS.

Moi, Monsieur, de Rodope enlever la Conquette !
 Que diroit-elle ? Non, je rends grâce à vos soins :
 Vous lui convenez plus, & je vous conviens moins.
 J'ai pour votre mérite un estime sincère,
 Pour de l'amour . . . tout franc, vous n'en inspirez
 guère ;

Et vous savez le sort de quantité d'Epoux,
 Qui, sans vous offenser, sont bien mieux faits que
 vous.

S'il vous faut, comme un autre, éprouver ce supplice,
 Je vous honore trop pour en être Complice.

ESOPE.

Allez ; c'est être sage, & l'être au dernier point,
 Que de ne s'unir pas à ce qu'on n'aime point.
 Je voulois éprouver quelle étoit votre pente.
 Aimez & qu'on vous aime ; & vous vivrez content.
 C'est le sort le plus doux,

SCÈNE III.

CLEON, ESOPÉ.

CLEON.

EH bon jour mon Patron.
 Baïsez-moi, je vous prie; encore une fois. Bon.
 Les yeux vifs, le teint frais, la face rubiconde,
 Vous ferez, j'en suis sur, l'építaphe du monde.
 Jamais homme à mon gré, ne se porta si bien.

ESOPÉ.

Ma santé, par malheur, ne vous est bonne à rien.

CLEON.

Puis-je compter sur vous pour me rendre un service?

ESOPÉ.

Pouvez-vous en douter & me rendre justice?
 M'en offrir un moyen c'est flatter mon désir.
 Le plaisir d'obliger est mon plus grand plaisir.
 Quand il faut à quelqu'un refuser quelque chose
 J'en ai plus de chagrin que ceux à qui j'en cause.
 Rien ne m'est plus sensible & ne me touche tant
 Que lorsque d'avec moi l'on s'en va mécontent.

CLEON.

J'ai tablé là-dessus, & vient vous mettre en œuvre.
 Je suis Homme de guerre, & j'en sçais la manœuvre.
 Expert en ce métier je distingue d'abord
 D'une Armée ennemie & le foible & le fort.
 Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille;
 A le couler à fond sourdement je travaille.
 Et pour m'aider sous-main à le rendre odieux,
 C'est sur vous, mon Patron, que je jette les yeux.

Je vous préfère à tous, tant je vous crois fidelle.

ESOPE.

Pour le couler à fond? La préférence est belle:

Pourquoi chercher à nuire à ce Brigadier-là?

CLEON.

Pour mettre un habile homme en la place qu'il a;
J'en sçais un, avec vous je m'explique sans feindre,
Qu'on ne feroit pas mieux quand on le feroit pein-

dre;

Fier, sans être orgueilleux; doux, sans être sou-

mis,

Estimé des Soldats, & craint des Ennemis;

Enfin ce qu'on apelle un des plus jolis hommes,

Qu'on ait vu de long-temps à la Cour où nous som-

mes.

C'est le meilleur présent qu'on puisse faire au Roi.

ESOPE.

He quel est, s'il vous plaît, cet habile homme?

CLEON.

Moi.

ESOPE.

Vous?

CLEON.

Oui. Je vous suprens de ce que je me nomme?

He! qui fait mieux que moi que je suis habile hom-

me?

La modestie est belle enchassée à propos;

Mais hors de son endroit, c'est la vertu des sots.

Fiez-vous-en à moi; je fais un peu la carte:

Quand on a mes talens rarement on s'écarte.

Me proposer au Roi ce sera le ravir.

ESOPE.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous servir.

Vous ne pouvez jamais me causer plus de joie

Que de m'en procurer une équitable voie.
 Mais quel tort, dites-moi, m'a fait cet Officier,
 Pour obliger Crésus à le disgracier?
 Parlez-moi d'élever & non pas de détruire.
 Je n'ai point de pouvoir quand il s'agit de nuire,
 Ne me demandez point ce qui n'est pas permis.

CLEON.

Il est permis, parbleu, d'obliger ses Amis.
 Et je vous crois le mien, comme je suis le vôtre.

ESOPE.

Pour en obliger un faut-il en perdre un autre;
 Il n'est rien de si beau que d'être généreux.
 Vous auriez du scrupule à faire un Malheureux.

CLEON.

Bon! c'est bien à la Cour que l'on a du scrupule?
 On cherche à s'avancer, sans voir qui l'on recule.
 Il n'est point de moment où l'on ne soit au guet
 Pour y mettre à profit les faux pas qu'on y fait.
 Et pourvu qu'à son but un Courtisan arrive,
 On l'aplaudit toujours, quelque route qu'il suive,
 Aller à la Fortune est mon unique fin.

ESOPE.

Allez-y, croyez-moi, par un autre chemin.
 Crésus, des Potentats l'un des plus équitables,
 A qui depuis un an, j'ai dédié mes Fables,
 Se fait lire avec soin le matin & le soir
 Celles que sans foiblesse un grand Roi peut savoir.
 Et le plus lâche crime étant la calomnie,
 Pour ne pas un moment la laisser impunie,
 Il s'est fait un devoir d'apprendre ce le-ci.
 Quel bonheur, si les Rois en usoient tous ainsi!
 L'envie au désespoir honteusement réduite
 De leurs paisibles Cours prendroit bien-tôt la fuite,
 Ecoutez.

LE LION DE'CREPIT.

FABLE.

LE Lion accablé par les ans,
 Et n'ayant presque plus de chaleur naturelle,
 Avoit autour de lui nombre de Courtisans
 Qui par grimace ou non lui témoignoient leur zèle.
 Le Loup, qui ne peut faire une bonne action,
 Voyant que le Renard n'étoit pas de la bande,
 Le fit remarquer au Lion
 Qui jura de punir une audace si grande.
 Mais le rusé Renard, plus adroit que le Loup,
 Averti de son insolence,
 Non content de parer le coup,
 Résolus d'en tirer vengeance.
 Il va rendre visite au Roi des aimaux.
 „Et d'un ton assuré: Vous voyez, dit-il, Sire,
 „Des Sujets de votre Empire
 „Le plus sensible à vos maux.
 „Pendant qu'on vous faisoit des complimens sté-
 riles,
 „Qui ne partent souvent que d'un zèle affecté,
 „Je cherchois des secrets utiles
 „Pour le soulagement de votre Majesté.
 „Elle est hors de péril, & l'Etat hors de crainte.
 „La peau d'un Loup écorché vif
 „Est un remède aussi prompt qu'effectif
 „Pour r'animer votre chaleur éteinte.
 Son attente eut un plein effet,
 On écorche le Loup, on en couvre le Sire:
 Et ceux qui du Renard l'avoient oui médire
 Dirent tous que c'étoit bien fait.

Messieurs les Courtisans qui cherchez à vous nuire,
 Quel plaisir prenez-vous à vous entre-détruire?
 Si par la calomnie un homme a réussi,
 Cent pour un, tout au moins, s'y sont perdus aussi.
 Je sçais bien qu'à la Cour, au milieu des Caresses
 La jalousie immole Amis, Parens, Maîtresses;
 A qui veut s'agrandir le cas n'est pas nouveau
 Mais je sçais bien aussi que cela n'est pas beau.
 Quand d'une bonne Race on a l'honneur de naître
 On cherche à meriter le poste où l'on veut être.
 Et si de vos Ayeux vous avez les vertus
 Vous irez par leur route aux Emplois qu'ils ont eus.
 C'est la plus juste voye, & la plus raisonnable.

C L E O N.

N'avez-vous autre chose à m'offrir qu'une Fable?
 Le bon ami!

E S O P E.

Meilleur que vous ne le croyez.

C'est moi qui me dois plaindre, & c'est vous qui
 criez:

Je ne murmure point que pour votre service,
 Vous me sollicitiez à faire une injustice
 Et vous murmurez, vous, qui me la proposez
 De ce qu'à vos désirs les miens sont opposez.
 Qui de vous ou de moi mérite qu'on l'excuse,
 Vous qui la demandez, ou moi qui la refuse?

C L E O N.

Vous ne voulez donc pas me servir?

E S O P E.

J'y suis prêt;

Et même, s'il le faut contre mon intérêt.

Ne me proposez rien dont vous pour je rougisse,

Et vous verrez alors si je rends bien service.

Vous seriez mal paré des dépouilles, d'autrui.

CLEON.

Sçavez vous de quel Sang j'eus l'honneur de naître,
ESOPE,

Où.

Vous avez des Ayenx dont la gloire est insigne :
Héretier de leur nom tâchez d'en être digne ;
Tâchez. . . .

CLEON.

Point de leçons. Je suis graces aux Dieux.
Plus habile que vous , quoique je sois moins vieux.
ESOPE.

Je le croi. J'ai de l'âge & n'ai point de Science ,
Mais j'ai du train du Monde un peu d'expérience ,
A la Guerre , & par tout , la Générosité
Est ce qui sied le mieux aux Gens de Qualité.
Et quiconque est formé d'un Sang comme le vôtre.
Doit naturellement en avoir plus qu'un autre.

CLEON.

Parlons net. Mon dessein est de perdre Ariston.
Voulez vous my servir ?

ESOPE.

Pour cela , Monsieur , non :
Si c'est le seul motif qui vers moi vous amène
C'est , à vous parler net , une visite vaine.

CLEON.

Hé ! vous figurez-vous , mon cher petit Monsieur ,
Qu'un Ministre inutile ait un vrai serviteur ?
Lors qu'à vous encenser tant de monde travaille
Est-ce pour vos beaux yeux ou votre belle taille ?
Le présumez-vous ?

ESOPE.

Non. Qui feroit ce projet
Auroit assurément grand tort sur mon sujet.
Autant que je l'ai pu pendant une heure entière ,

Je vous ai combatu d'un honnête maniere :
 Mais les coups éloignez ne vous émeuvent point ,
 Il faut vous les tirer plus à brûle pourpoint.
 Puis donc qu'à votre insulte il faut que je réponde ,
 Je n'ai pas en laideur mon pareil dans le monde ;
 Je le sçai ; mais le Ciel propice en mon endroit
 Dans un corps de travers a mis un esprit droit.
 Quelque hommage forcé que la crainte leur rende ,
 Je méconnois les Grands qui n'ont pas l'ame grande ,
 Et je n'ai du respect pour l'éclat de leur Sang
 Que lorsque leur mérite est égal à leur rang.
 Les grands & les petits viennent par même voye :
 Et souvent la naissance est comme la monnoye ,
 On ne peut l'altérer sans y faire du mal ;
 Et le moindre alliage en corrompt le métal ;
 Un Soldat comme vous s'imagine peut-être. . . .

CLEON.

Je ne suis point soldat & nul ne m'a vû l'être.
 Je suis bon Colonel & qui fers bien l'Etat.

ESOPE.

Monsieur le Colonel qui n'êtes point soldat ,
 Je ne sçais ce que c'est que de rendre service
 Contre la bien séance & contre la justice.

CLEON.

Adieu, Monsieur : Bien tôt.... je ne m'explique pas.

SCENE IV.

ESOPE *seul.*

PEUt on être si noble avec un cœur si bas !
 On dit que la noblesse a la Vertu pour Mère
 S'il est vrai, ses enfans ne lui ressemble guère.

Et pour un qui l'imite & qui fait son devoir...
Mais quel homme important en ce lieu me vient voir?

SCENE V.

Mr. GRIFFET, ESOPE, LICAS.

Mr. GRIFFET.

VOUS voyez un Vieillard d'une assez bonne pâte,
Qui va voir ses Ayeux, sans pourtant avoir hâte ;
Et qui souhaiteroit être assez fortuné
Pour vous entretenir sans être détourné.
C'est pour le bien public que je vous rends visite.

ESOPE.

Ah ! pour le bien public il n'est rien qu'on ne quitte.
à Licas.

Hola ? s'il vient quelqu'un, on ne me parle point.
J'agirai de concert avec vous sur ce point.
Allons d'abord au fait. Point d'inutiles termes.

Mr. GRIFFET.

On doit le mois prochain renouveler les Fermes ;
Et si par votre appui j'y pouvois avoir part ,
Jamais homme pour vous n'auroit eu plus d'égard.
Pour me voir élevé à cette place exquise
Je me crois le mérite & la vertu requise.
Il ne me manque rien qu'un Patron obligeant.

ESOPE.

Et quelle est la vertu d'un Fermier ?

Mr. GRIFFET.

De l'argent,

Il ne fait point de cas des vertus inutiles,
Des soins infructueux & des veilles stériles.

D'une voix unanime & d'un commun accord
 Les vertus d'un Fermier sont dans son coffre fort ;
 Et son zèle est si grand pour des vertus si belles ,
 Qu'il en veut tous les jours acquérir de nouvelles.
 La Vertu toute nuë a l'air trop indigent ;
 Et c'est n'en point avoir que n'avoir point d'argent.

ESOPE.

Fort bien. Mais croyez-vous y trouver votre compte ?
 Avez-vous calculé jusques où cela monte ?
 Toute charge payée y voyez-vous du bon ?
 Parlez en conscience.

Mr. GRIFFET.

En conscience ? Non.

Mais un homme d'esprit versé dans la Finance,
 Pour n'avoir rien à faire avec sa conscience,
 Fai son principal soin pour le bien du travail
 D'être sourd à sa voix tant que dure le Bail,
 Quand il est expiré tout le passé s'oublie ;
 Avec sa conscience il se réconcilie ;
 Et libre de tous soins il n'a plus que celui
 De vivre en honnête homme avec le bien d'autrui.
 Si vous me choisissez & que le Roy me nomme,
 Je doute que la Ferme ait un plus habile homme.
 J'ai du bien, du crédit & de l'argent comptant.

Quant au tour du Bâton vous en serez content
 Votre peine pour moi ne sera point perduë :
 Je sçai trop quelle offrande à cette grace est dueë :
 Quoi que vous ordonniez tout me semblera bon.

ESOPE.

Qu'est-ce que c'est encor que le tour du Bâton ?
 Je trouve cette phrase assez particuliere.

Mr. GRIFFET.

Vous voulez m'avertir qu'elle est trop familiere.
 J'ai regrêt avec vous de m'en être servi.

ESOPE.

Vous en'avez regrêt & moi j'en suis ravi.
 Pour familiere non; je vous en justifie.
 Dites-moi seulement ce quelle signifie.

Mr. GRIFFET.

Le tour du Bâton?

ESOPE.

Oui.

Mr. GRIFFET.

C'est un certain appas....

Un profit clandestin.... Vous ne l'ignorez pas.

ESOPE.

J'ai là-dessus, vous dis-je, une ignorance extrême;

Mr. GRIFFET.

Pardonnez-moi.

ESOPE.

Vrayment pardonnez-moi vous-même.
 C'est peut-être un jargon qu'on n'entend qu'en ces
 lieux?

Mr. GRIFFET.

C'est par tout l'Univers ce qu'on entend le mieux.
 Que l'on aille d'un Grand implorer une grace,
 Sans le tour du Bâton je doute qu'il la fasse:
 Pour avoir un emploi de quelque Financier,
 C'est le tour du Bâton qui marche le premier:
 On ne veut rien prêter, quelque gages qu'on offre,
 Si le tour du Bâton ne fait ouvrir le coffre.
 Il n'est point de coupable un peu riche & puissant
 Dont le tour du Bâton ne fasse un innocent:
 Point de femme qui joue, & s'en fasse une affaire,
 Que le tour du Bâton ne dispose à pis faire:
 Ministres de Thémis, & Prêtres d'Apollon
 Ne font quoi que ce soit sans le tour du Bâton:
 Et tel paroît du Roi le serviteur fidelle

Dont

Dont le tour du Bâton fait les trois quarts du zèle.
Vous êtes dans un poste à le savoir fort bien.

ESOPE.

Je vous jure pourtant que je n'en savois rien.
Je vois par ces effets & ces métamorphoses
Que le tour du Bâton est propre à bien des choses ;
Mais je ne conçois point où l'on peut l'appliquer.

Mr. GRIFFET.

Pour vous faire plaisir, je vais vous l'expliquer.
Rien n'est plus nécessaire au commerce des hommes.

Et pour ne point sortir de la Ferme où nous sommes,

Lorsque l'on offre au Roi la somme qu'il lui faut,
On ne biaise point & l'on parle tout haut ;
Cent millions, dit-on : plus ou moins, il n'importe.
On ajoute à cela, mais d'une voix moins forte,
D'un ton beaucoup plus bas, qu'on entend bien
pourtant ;

Et pour notre Patron une somme de tant,
Soit par reconnoissance, ou soit par politique,
C'est l'usage commun qui par tous se pratique.
Il n'est point d'Intendant en de grandes maisons
Qui n'ait le même usage & les mêmes raisons :
Quand on y fait un bail de quoi que ce puisse être,
Et qu'on a dit tout haut ce que l'on offre au Maître,
On prend un ton plus bas pour le revenant bon ;
Et voila ce que c'est que le tour du Bâton,
Son étymologie est sensible, palpable.

ESOPE.

Ce n'est pas le seul tour dont vous soyez capable.
Peu de Fermiers, je crois, sont plus intelligens.

Mr. GRIFFET.

J'en connois quelques-uns assez habiles gens :

Mais qui ne feront point, tant ils sont debonnairez,
Ni le bien de l'Etat, ni leurs propres affaires.
Pour faire aller le Peuple il faut être plus dur.

ESOPE.

Il est vrai; vous voulez le bien public tout pur.
Vous avez l'appetit toujours bon?

Mr. GRIFFET.

Je dévore.

ESOPE.

Quel âge avez-vous bien pour travailler encore?
Ne mentez point.

Mr. GRIFFET.

Lundi, j'eus quatre-vingt deux ans.

ESOPE.

Vous avez des enfans & des petits enfans?

Mr. GRIFFET.

Aucun. Je suis Garçon. Le Ciel m'a fait la grace
De même qu'au Phénix d'être seul de ma Race,
Avec œconomie ayant toujours vécu,
J'ai depuis soixante ans mis écu sur écu:
Si bien que ce matin en consultant mes livres
J'ai trouvé de bien clair quinze cens mille livres
Sans avoir un Parent à qui laisser un sou.

ESOPE.

Vous?

Mr. GRIFFET.

Moi.

ESOPE.

Point d'enfans?

Mr. GRIFFET.

Non.

ESOPE.

Peste soit du vieux Fou.

Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse

Pour passer en repos une heureuse vieilleſſe :
 Mais c'eſt un Inſenſé qu'un Voyageur bien las
 Qui peut ſe répoſer, & qui ne le fait pas.
 Quel indigne plaſir peut avoir l'avarice ?
 Et que ſert d'amaffer, à moins qu'on ne jouiſſe ?
 C'eſt bien être ennemi de ſon propre bonheur.

Mr. GRIFFET.

Je veux, ſi je le puis, mourir au lit d'honneur.
 Quelque vieux que je ſois, je me ſens les pieds fermes.

J'ai rempli dignement tous les emplois des Fermes ;
 Directeur, Reviſeur, Caiſſier, & cetera :
 Et je prétends aller juſqu'au *non plus ultra*.
 Être Fermiers.

ESOPE.

He quoi ! n'avez-vous rien à faire,
 Et de plus ſérieux & de plus néceſſaire ?
 La mort toujours au guet, avec ſon attirail,
 Eſt-elle caution que vous paſſiez le Bail ?
 Ne l'entendez-vous pas qui vous dit de l'attendre ?
 Et que demain peut-être elle viendra vous prendre ?
 Il faudra tout quitter quand elle arrivera ;
 Et vous ne ſongez point à ce *non plus ultra*.
 Quel âge attendez-vous pour être raiſonnable ?
 Voulez-vous là-deſſus écouter une Fable.

Mr. GRIFFET.

Volontiers.

ESOPE.

Elle eſt longue. Avez-vous le loisir . . .

Mr. GRIFFET.

Plus elle durera, plus j'aurai de plaſir.
 Une Fable un peu longue eſt une double grace.

ESOPE.

Vous y verrez des Foux dont vous ſuivez la trace,

Et vous en verrez tant de toutes qualités
Que vous réfléchirez sur vous-même. Ecoutez.

L' E N F E R.

F A B L E.

A L'exemple d'Hercule, un certain Téméraire,
S'étant fait jour jusques dans les Enfers,
Voulut voir des Damnez les suplices divers;
Ce n'étoit pas une petite affaire.
Un jeune Diable à qui Pluton
Permit ce jour-là d'être bon,
(Sans tirer à conséquence)
Conduisit l'Homme par tout,
Et de l'un à l'autre bout
L'honora de sa présence.
Il trouva là des gens de toutes les façons,
Hommes, Femmes, Filles, Garçons,
Grands, petits, jeunes, vieux, de tout rang, de
tout âge:
Il n'est profession, art, négoce, métier,
Qui n'ait là-dedans son quartier,
Et qui n'y joué un personnage.
Combien trouvat-il dans les fers
De gros Marchands Drapiers, le teint livide &
jaune,
Qui par le calcul des Enfers
De trois quarts & demi faisoient toujours une
aune?
Combien de Merciers du Palais
Tourmentez d'autant de méthodes,
Que pour flater le luxe ils lui prêtent d'attraits
Par la multitude des modes?

Que de Coëffeuses en lieu chaud
 Pour avoir au temps où nous sommes
 Coëffé les Femmes auffi haut
 Que les Femmes coëffent les hommes ?
 Que de Cabaretiers, Caffetiers & Traïteurs,
 Ces premiers Corrupteurs de la vie innocente
 Sont dans une chambre ardente
 Au rang des Empoisonneurs ?
 Combien de Financiers & de Teneurs de banque
 Voulant compter le temps qu'ils feront encor là,
 Trouvent que le chiffre leur manque
 Et ne peuvent nombrer cela ?
 Combien de grands Seigneurs, qui d'un devoir
 austère
 D'une dette du jeu s'aquittoient sur le champ ;
 Et qui font morts fans fatisfaire
 Ni l'Ouvrier, ni le Marchand ?
 Combien de Magistrats, l'un bourru, l'autre avare,
 Que jamais la main vuide on n'osoit aprocher,
 Voyant que de leur temps la justice étoit rare,
 Prenoient occasion de la vendre bien cher ?
 Combien d'Avocats célèbres
 Qui rendoient noir le blanc par leurs subtilités,
 Maudissent dans les ténèbres
 Leurs malheureuses clartés ?
 Si je voulois nommer les fragiles Notaires ;
 Les dangereux Greffiers ; les subtils Procureurs ;
 Les avides Secrétaires
 Des non-chalans Raporteurs ;
 Et certains curieux Galopeurs d'Inventaire ;
 Qui séduisent l'Huiffier pour tromper les Mineurs :
 Si je voulois parler de tant de Commissaires
 Qui font comme il leur plaît, avoir raison ou tort ;
 Des Médécins sanguinaires

Et Précurseurs de la Mort ;
 Enfin si je faisois une liste fidelle
 De tous les Reprouvés que Pluton a chez lui
 Ce seroit un Kyrielle
 Qui ne finiroit aujourd'hui.
 Voici pour vous. Le jeune Diable & l'Homme
 Qui voyoient, de l'Enfer, tous les bijoux *gratis*,
 Après s'être bien divertis
 A voir les Damnés que je nomme,
 Entendirent hurler des Vieillards langoureux :
 Qui sont ceux-là, dit l'Homme, & quel soin les
 agite ?
 „ Nous sommes, répond l'un d'entr'eux,
 „ Les Affligés de mort subite.
 „ Taisez-vous, Imposteur, ou parlez autrement,
 Dit le jeune Habitant du pays des ténébres ;
 „ Vous mentez aussi hardiment
 „ Qu'un Faiseur d'Oraisons funébres.
 „ Le plus jeune de vous a quatre-vingt dix ans ;
 „ Et vous avez eu tout ce temps
 „ Pour penser à la mort, sans y donner une heure.
 Vieux, cassé, décrépit, la mort vient, & vous
 prend :
 „ Après un terme si grand
 „ Est il étonnant qu'on meure ?
 „ Dans le moment que la mort vous surprit,
 „ Une vetille, un rien occupoit votre esprit ;
 „ Vous aviez l'œil à tout jusqu'à la moindre rente :
 „ Et vous faisiez, quant au surplus,
 „ L'affaire la moins importante
 „ De celle qui l'étoit le plus.
 „ Allez pour jamais, misérable
 „ Pleurer d'un temps si cher l'usage si fatal.
 Ne m'avouerez-vous pas que pour un jeune Diable

Il ne raisonnoit pas trop mal ?
Examinons un peu vous & moi quel usage
Vous avez fait du temps pendant un si grand âge.
 Vos quatre-vingt deux ans contiennent dans leurs
cours
Le nombre (ou peu s'en faut) de trente mille
jours :
Et de ces jours usez pour bien finir le terme,
Prêt d'entrer au tombeau vous entrez dans la Fer-
me !
Et pourquoi pour du bien vous donner tant de soin,
Vous, qui dans quatre jours n'en aurez plus be-
soin ?
Pour vous ouvrir les yeux j'ai dit ce qu'on peu
dire.
Adieu. Quoique ma Fable ait sçu vous faire rire ;
Faites réflexion, en homme prévoyant
Que c'est la vérité que je dis en riant.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRESUS, TIRRENNE, TRASIBULE, GARDES.

CRESUS.

CE que vous m'apprenez a si peu d'apparence
 Que je ne puis sans honte y donner de croyance.
 Esope me trahir ? Lui, qui me sert si bien !
 J'en serois assuré que je n'en croirois rien.
 Je n'ai point de Sujet qui me soit plus fidèle.

TIRRENE.

Il se peut qu'on ait tort de soupçonner son zèle :
 Peut-être de l'envie est-ce un subtil poison ;
 Mais il se peut aussi, Seigneur, qu'on ait raison ;
 Et de qui que ce soit que cet avis puisse être
 De celui qu'on soupçonne il faut se rendre Maître,
 Donnez ordre, Seigneur, qu'on l'arrête.

CRESUS.

Qui, moi ?
 Que je sois insensible à ce que je lui dois ?
 Et qu'une ingratitude odieuse, effroyable,
 (Vice le plus honteux dont un Roi soit capable)
 Soit l'injuste salaire & du zèle & des soins
 Dont vos yeux & les miens ont été le témoins ?

Pouvez-vous m'inspirer un sentiment si lâche,
 TRASIBULE.

Seigneur, à vous servir apliqué sans relâche,
 J'aurois cru faire un crime à vous dissimuler
 Ce que votre intérêt me défend de céler.
 J'ai dû, comme Sujet & fidèle & sincère,
 Vous avertir qu'Esopé avec son air austère,
 Qui semble être ennemi de l'argent & de l'or,
 A dans une cassette en secret un trésor.
 J'ignore le détail de ses supercheries;
 Quel argent il possède ou quelles pierreries;
 Mais à parler sans haine & sans prévention
 Je crois dans sa cassette au moins un million.

TIRENNE.

Un million! Seigneur, il supprime le reste:
 Dans la place d'Esopé on n'est point si modeste.
 Quand on peut ce qu'on veut on étend loin ses
 droits:

C'est peu d'un million il en a plus de trois:
 L'ambition, Seigneur, n'a guères de limites.

CRESUS.

Pensez bien l'un & l'autre à ce que vous me dites.
 Esopé criminel, quels que soient ses remords,
 Je vous donne à tous deux ce qu'il a de trésors:
 Mais Esopé innocent, par la même justice
 Je lui fais de vos biens un égal sacrifice.
 La récompense est sûre ou la punition.

TRASIBULE.

J'accepte avec plaisir cette condition.

TIRRENE.

Je m'y soumets aussi, Seigneur, & par avance
 Je soutiens....

CRESUS.

Vous direz le reste en sa présence.

Pour le rendre suspect en vain l'on me prévient :
 Je l'ai fait avertir, & je le vois qui vient.
 Il faut que cette intrigue ici se développe.
 Laissez-moi lui parler; Je vous l'ordonne.

SCENE II.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE,
 GARDES.

CRESUS.

E^{Sope}

On t'accuse en ce lieu de me manquer de foi.
 Je t'en veux croire seul. Me trompes-tu? Dis moi.

ESOPE.

Seigneur? De votre part ce soupçon m'est sensible.
 Je ne vous ai point dit que je fusse infailible,
 Peut-être avec ardeur prenant vos intérêts,
 Ai-je pû me tromper & vous tromper après:
 Mais d'aucune action je ne me sens capable,
 Qui me puisse envers vous rendre un moment cou-
 pable.

CRESUS.

Et si je te convains, quand je me fie à toi,
 De me faire un secret contre la bonne foi,
 Que diras-tu?

ESOPE.

Seigneur, ce discours m'inquiette.
 Moi, des secrets pour vous!

CRESUS.

Et dans une cassette

Qui dans ton Cabinet conduit souvent tes pas,
N'as-tu rien de caché que je ne sache pas?

ESOPE.

Eh bons Dieux! se peut-il que pour si peu de chose
Vous ayez du chagrin & que j'en sois la cause?

CRESUS.

Je la veux voir.

ESOPE.

Seigneur, daignez m'en dispenser.

J'ai mes raisons.

CRESUS.

Qu'entens-je? & que puis-je penser?

Quelles raisons as-tu que tu n'ose me dire?

TIRRENE.

He n'est-ce pas, Seigneur, assez vous en instruire?

Que voulez vous de plus? Interdit & contraint,

Le refus qu'il vous fait montre assez ce qu'il craint.

TRASIBULE.

Seigneur, de la parole il a perdu l'usage:

Vous faut-il de son crime un plus grand témoignage?

S'il étoit innocent, pour sortir d'embarras,

Une Fable à propos ne lui manquerait pas:

Mais de sa trahison la preuve est si facile

Qu'un si foible secours lui paroît inutile.

CRESUS.

On t'accuse; on t'insulte; & tu ne réponds rien.

ESOPE.

Que dirois-je, Seigneur, que vous ne sachiez bien?

Quel que soit l'embarras où leur haine me jette,

Elle est de mon silence un mauvais Interprète:

L'innocence est timide & non la trahison.

Si je ne réponds pas, en voici la raison.

LA TROMPETTE ET L'ECHO.

FABLE.

D'ou vient dit un jour la Trompette,
 „ Qu'il ne m'échappe rien qu'Echo ne le répète;
 „ Et que pendant l'Été quand il tonne bien fort,
 „ Loin de vouloir répondre il semble qu'elle dort?
 „ Le bruit est bien plus grand quand le Tonnerre
 gronde,
 „ Que lorsqu'en badinant je m'amuse à sonner.
 Echo de sa grotte profonde
 L'entendant ainsi raisonner:
 „ A tort mon silence t'étonne.
 „ Je n'hésite jamais à répondre à tes sons:
 „ Mais j'ai, dit-elle, mes raisons
 „ Pour ne répondre pas lorsque Jupiter tonne.
 „ Aux suprêmes Divinités
 „ Jamais nos respects ne déplaisent:
 „ Et quand les Grands sont irrités,
 „ Il faut que les Petits se taisent.

CRESUS.

Parle. Je ne suis point irrité contre toi;
 Tu n'as aucun Ami qui le soit plus que moi.
 Ta vertu soupçonnée est tout ce qui m'irrite.

TIRRENE.

En] disant une Fable il croit en être quitte.
 C'est ainsi que du Peuple obsédant les esprits,
 Par sa fausse Morale il en a tant surpris.
 Pendant qu'à vos Sujets il débite des Fables,
 Il acquiert sourdement des trésors véritables,
 Combien dans sa cassette en va-t-on découvrir!

ESOPE.

He bien, Seigneur, he bien, il la faut faire ouvrir.
 Quoique jusqu'à ce jour j'ose croire ma vie
 A couvert des efforts de la plus noire envie,
 J'avouë ingénûment qu'il m'eut été bien doux
 Que jamais ce secret n'eut été jusqu'à vous.
 Vous le voulez savoir, il faut vous satisfaire.

TRASIBULE.

Seigneur, s'il y va seul il en va tout distraire,
 Détourner les moyens de sa conviction,
 Et peut-être en bijoux sauver un million:
 Il peut en un moment faire tout disparoître.

ESOPE.

Pour ne rien détourner je veux bien n'y pas être.
 En garde contre vous, comme vous contre moi,
 Tout ce que je demande est que ce soit le Roi,
 (Lui, qui de l'équité fait son plaisir suprême)
 Qui la fasse apporter, & qui l'ouvre lui-même.
 Heureusement, Seigneur, j'en ai les clefs ici.
 La clef du cabinet est celle que voici:
 L'autre, qu'aucun Mortel n'auroit qu'avec ma vie,
 Est celle du trésor dont on a tant d'envie.
 Je les mets avec joie entre vos mains.

CRESUS.

Hola!

Il parle bas aux Gardes.

Observez bien mon ordre, & ne touchez que là.
 Je vous attends.

TIRRENE.

Seigneur, souvenez-vous du fâste,
 La parole des Rois jamais ne se rétracte.

CRESUS.

Quand il en fera temps je m'en souviendrai bien.
 Elope criminel, c'est à vous tous son bien:

H

Et pour être aussi juste envers l'un qu'envers l'autre ;

Vous Calomniateurs ; c'est à lui tout le vôtre.

Tu dois, s'ils m'ont dit vrai, par tes exactions
Avoir en ta puissance au moins trois millions.

Ne me déguise point ce que je puis connoître.

Es-tu riche ?

ESOPE.

Moi, riche ! Eh demandé-je à l'être,
Loin que le bien, Seigneur, me cause aucun souci.

N'ayant besoin de rien je ne veux rien aussi.

Si vous me retirez la main qui me protège

Tel que je suis venu, tel m'en retournerai-je ?

Et je verrai l'éclat dont sous vous j'ai brillé

Comme on voit un beau songe après être éveillé,

Soyez content de moi, je le suis du salaire.

TRASIBULE.

Vous allez sur le champ découvrir le contraire ;

Et ce que par votre ordre on apporte en ces lieux

Va lui fermer la bouche & vous ouvrir les yeux,

Seigneur.

SCENE III.

LES GARDES QUI REVIENNENT.

CRESUS, ESOPE, TIRRENE,

TRASIBULE.

CRESUS.

C'est ton trésor. Esope, avant qu'on l'ouvre,

Et que ce qu'il enferme à mes yeux se découvre ;

Fais m'en, je t'en conjure, un sincère détail.
C'est le prix de tes soins, le fruit de ton travail,
Cette épreuve t'est rude, & me fait violence.

E S O P E.

Cette épreuve à l'Envie imposera silence,
Et je ne puis, Seigneur, en être mieux vangé
Qu'en la rendant témoin de tout le bien que j'ai.
Tout ce que je dirois lui sembleroit frivole.

T I R R E N E.

Qu'attendez-vous, Seigneur, à nous tenir parole?
De sa fausse fierté faites-le repentir.

C R E S U S.

He bien! puisqu'on m'y force il y faut consentir.
Ouvrons. Ciel! quel spectacle est-ce ici que l'on
m'offre?

Gardes!

U N G A R D E.

Seigneur?

C R E S U S.

Voyez ce qu'enferme ce coffre.

*On n'y trouve que l'habit d'Esopé quand il étoit
Esclave.*

Est-ce là le trésor qu'on m'oblige à chercher?

E S O P E.

Oui, Seigneur; vous voyez ce que j'ai de plus cher.
C'est l'habit que j'avois quand par un sort propice
Il vous plut me choisir pour vous rendre service.
Habit vil, mais qu'on porte avec tranquillité;
Qu'inventa la pudeur, & non la vanité;
Qui jamais contre moi n'eut soulevé l'envie
Si je l'eusse porté pendant toute ma vie;
Et que je redemande à votre Majesté
Avec plus de plaisir que je ne l'ai quitté.
Comme je n'ai rien fait pour m'attirer la haine

Dont voulo ent m'accabler Trasibule & Tirrene,
C'est de mon crédit seul dont ils sont mécontens;
Et tous deux ne font rien qu'on n'ait fait de tout
temps.

Quelque soin qu'il se donne, & quelque bien qu'il
fasse,

Quel Ministre est aimé pendant qu'il est en place?
Et quand de sa carrière il a fini le cours
Ceux qui le haïssoient le regrettent toujours,
D'un si dangereux poste aprouvez ma retraite.
Je connois, mais trop tard, la faute que j'ai faite.
Que ferois-je à-la Cour, moi, qui ne suis, Seigneur,
Hypocrite, Jaloux, Médifant, ni Flatteur?

CRESUS.

Pour ta retraite, non. Tu m'es trop nécessaire.
Mais pourquoi cet habit; & qu'en voulois-tu faire?
Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir?

ESOPE.

L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir,
Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être,
De ma foible raison je n'étois pas le Maître.
Souvent l'éclat flateur de ce rang fortuné,
M'élevant au-dessus de ce que je suis né;
Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même,
Je gardois ce Témoin de ma misère extrême:
Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
Je redevenois humble en voyant mon habit.
Voilà tout mon trésor. Quelque peu qu'il me coute,
Je ne m'en dédis point, c'est un trésor sans doute:
Puisque lorsqu'on travaille à me sacrifier
Il vient à mon secours pour me justifier.
Si contre mon devoir c'est tout ce qu'on opose,
Combien de gens, Seigneur, s'ils faisoient même
chose,

Sachant ce qu'ils étoient, & voyant ce qu'ils sont,
Auroient à votre Cour moins d'orgueil qu'ils n'en
ont.

CRESUS à *Tirrene.*

He bien! mes vrais Amis, que ce succès désolé,
Vous ne me pressez plus de vous tenir parole!
Je vous pardonnerois un effort plus puissant
Pour me faire trouver un Coupable innocent:
Mais de vous pardonner je me sens incapable
Lorsque d'un Innocent vous faites un Coupable.
Pour agir sans aigreur je suis trop irrité.
Esope plus tranquile aura plus d'équité.
Sur qu'il est toujours juste en tout ce qu'il ordonne,
A son ressentiment le mien vous abandonne.
Il ne peut, quoiqu'il fasse, après vos duretés,
Vous causer tant de maux que vous en méritez.

Aux Gardes.

Vous, que je laisse exprès pour garder cette porte;
Que sans l'aveu d'Esope aucun n'entre ou ne sorte;
Et que son ordre ici puisse autant que le mien.

SCENE IV.

ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE, GARDES.]

ESOPE.

A Votre tour, Messieurs, vous ne dites plus rien.
Tantôt vous souteniez, pour me tirer d'affaire,
Qu'une Fable, à propos, eut été nécessaire,
Je vous ai cru. Voyons pour vous mettre en repos
Ce que vous me direz qui puisse être à propos.
Que vous avois-je fait pour vouloir me détruire?

TIRENNE.

Et ! que vous faisons-nous en cherchant à vous nuire ?
 Plus de vos ennemis attaquent vos vertus,
 Plus vous avez de gloire à les voir abbatu.
 Malgré tout le chagrin dont votre ame est saisie,
 Vous êtes redevable à notre jalousie :
 Aucun de vos Amis, le fut-il à l'excès,
 N'a travaillé pour vous avec tant de succès.
 Quel honneur plus parfait voulez vous qu'on vous
 fasse ?

ESOPE.

Il est vrai ! j'oublois à vous en rendre grace :
 Je dois être content de vos bontés pour moi.

TRASIBULE.

Est-ce un crime à punir que de servir son Roi ?
 Ayant sçu qu'un trésor que l'on disoit immense
 Pouvoit de ce Monarque affoiblir la puïssance,
 Pour ne le pas trahir, nous avons cru devoir
 En fidèles Sujets le lui faire savoir.
 Par bonheur pour l'Etat, ce sont des impostures.
 Au milieu des trésors vous avez les mains pures.
 Puisse un si digne exemple un jour être à l'envi
 Par tous vos Successeurs exactement suivi !
 Voilà le plus grand mal dont vous puissiez vous
 plaindre,
 Celui qui nous menace est beaucoup plus à craindre.
 Par une Loi sévère entre Crésus & nous
 Nous ne possédons rien qui ne doive être à vous.
 Mais c'est un foible apas pour une ame si haute.

ESOPE.

Si mon mal n'est pas grand, ce n'est pas votre faute.
 De votre intention pleinement éclairci,
 La mienne est d'imiter l'exemple que voici.

L'HOMME ET LA PUCE.

FABLE.

PAR un Homme en courroux la Puce un jour
surprise,

Touchant, pour ainsi dire, à son moment fatal,

Lui demanda sa grace, & d'une voix soumise,

„ Je ne vous ai pas fait, dit elle, un fort grand mal.

„ Ta morsure, il est vrai, me semble un foible ou-
trage;

„ Dit l'Homme: Cependant n'espère aucun pardon:

„ Tu m'as fait peu de mal, mais j'en sçais la raison,

„ C'est que tu ne pouvois m'en faire davantage.

Si j'eusse été coupable & que j'eusse eu du bien,

Est-il un mal plus grand que l'eut été le mien?

Je dois à votre insulte une peine aussi grande.

Et mon honneur . . .

SCÈNE V.

UN GARDE, ESOPE, TIRRENE, TRASIBULE.

UN GARDE.

ROdope est là qui vous demande.

Nous n'avons sans votre ordre osé la faire entrer.

ESOPE.

J'ignore quel sujet peut ici l'attirer.

Qu'elle entre.

TIRRENE.

Elle a pour nous une haine mortelle.

SCENE VI.

RODOPE, ESOPE, TIRRENE,
TRASIBULE, GARDES.

RODOPE.

MA Mere attend votre ordre, & je l'attends
comme elle.

Vous l'avez conviée à souper avec vous :
Il est tard.

ESOPE.

Ce plaisir m'auroit été bien doux :
Mais qu'à la Cour, Rodope, on est près du naufrage !
Trasibule & Tirrene à qui je fais ombrage,
Ont voulu m'accabler sous leurs injustes coups.
Si je veux me vanger, je le puis.

RODOPE.

Vangez-vous !

Tous deux dans leur Patrie, & nous loin de la nôtre ;
Ma faveur les irrite aussi bien que la vôtre.
Que leur haine pour vous réjallisse sur eux :
Une faute impunie en fait commettre deux.
D'un ruisseau qui peut nuire interrompez la course :
Et pour faire encore mieux tarissez-en la source.
Vous avez le pouvoir ; décidez, ordonnez.

SCENE VII.

CRESUS, ARSINOË, ESOPE,
RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE,
GARDES.

CRESUS.

HE bien ! Esope, à quoi les as-tu condamnés ?
Dans mes premiers transports me trouvant trop
à craindre,

Je me suis retiré pour ne pas te contraindre.
As-tu vengé sur eux ton honneur offensé ?
Parle.

ESOPE.

Je n'ai, Seigneur, encor rien prononcé :
Peut-être que mon cœur pénétré de l'offense,
Sous le nom de justice useroit de vengeance ;
Et que de ma rigueur bien loin de me louer
Vous n'hésiteriez pas à me desavouer.

CRESUS.

Te desavouer ! moi ? qui t'estime, qui t'aime,
Et qui prends à ton sort plus de part que toi-même ?
Je suis en ta faveur prêt à souscrire à tout.

ESOPE.

Ils n'ont rien épargné pour me pousser à bout.
Permettez qu'à mon tour, Seigneur, je les y pousse.
Un outrage est sensible, & la vengeance est douce.

CRESUS.

La tienne est tout juste, ou l'on n'en vit jamais.

ESOPE.

Me la permettez-vous ?

CRESUS.

Oui, je te la permets.

Vange-toi. Tu le peux. Tu le dois. Je l'ordonne.

ESOPE.

Puisque je puis user du pouvoir qu'on me donne,
Je les condamne donc, dussai-je être trahi,
A tâcher à m'aimer autant qu'ils m'ont haï,
A l'égard de leur bien, loin d'y vouloir prétendre,
Je les condamne aussi, Seigneur, à le reprendre :
Si votre ordre contre eux avoit tout son effet,
Leurs enfans souffriroient d'un mal qu'ils n'ont pas
fait.

Enfin, je les condamne à n'avoir de leur vie

De l'emploi que j'occupe une imprudente envie :
 Un Ministre honnête homme & qui fait son devoir
 Est lui-même accablé sous un si grand pouvoir :
 Quoi qu'avant le Soleil tous les jours il se lève,
 Jusqu'à ce qu'il se couche il n'a ni paix ni trêve :
 Et durant la nuit même attentif à prévoir,
 Le repos de l'Etat l'empêche d'en avoir.
 Du plus foible parti souffrez que je me range,
 Et que ce soit ainsi, Seigneur, que je me vange.
 Ils avoient de la joie à causer mon malheur,
 Et j'aurois du chagrin si je causois le leur.

CRESUS.

Non, je prétends au moins que leurs biens t'appar-
 tiennent.

ESOPE.

Que voulez-vous, Seigneur, que sans bien ils dé-
 viennent ?

Etre de qualité sans du bien, c'est un sort
 Pour peu qu'on ait de cœur, plus cruel que la mort.
 Il suffit qu'à vos yeux je ne sois point coupable.
 La vengeance facile est honteuse & blâmable.
 C'est un honneur pour moi préférable à leur bien,
 De pouvoir me vanger & de n'en faire rien.
 Tandis que la balance est encor suspenduë,
 Donnez à vos bontés toute leur étenduë.
 Les Rois, comme les Dieux, sont fait pour par-
 donner.

TIRRENE.

Ah! ç'en est trop. Seigneur, quoi qu'on puisse or-
 donner ;

Quelque punition qui suive notre crime,
 La plus dure à souffrir est la plus légitime.
 De la bonté d'Esopé étonnez & confus,
 Nous ne pouvons tenir contre tant de vertus.

T R A S I B U L E.

Oui, Seigneur; de son bien avides l'un & l'autre
C'est à lui justement qu'appartient tout le nôtre.
Vous avez fait la Loi, nous y sommes soumis.

E S O P É.

Non! laissez-moi, Seigneur, acquérir deux Amis,
Si jamais mon service eut le bien de vous plaire,
Accordez-moi, Seigneur, leur grace pour salaire:
C'est une récompense un peu forte pour moi;
Mais un Roi doit toujours récompenser en Roi.
Par leur confusion, leurs remords, leurs allarmes,
Leur crime n'est-il pas expié?

C R E S U S.

Tu me charmes,

A remplir tes désirs je n'ai tant hésité
Que pour voir jusqu'au bout ta générosité.
Trasibule, Tirrene, Esope vous pardonne:
Et j'aime à profiter des exemples qu'il donne.
Quel Sujet fut jamais plus utile à son Roi?
à Arsinoé.

Mais de tous ses conseils le plus charmant pour moi,
Madame, c'est celui que son zèle me donne,
De vous sacrifier Argie & la Couronne:
Plus heureux d'être Esclave en de si beaux liens
Que de me voir un jour Maître des Phrygiens.

A R S I N O E'.

Quelle faveur pour moi qu'un pareil sacrifice!
D'Esope à qui je dois cet important service,
Faites que la fortune arrive au plus haut point.

C R E S U S.

He quel bien puis-je faire à qui n'en cherche point?
Je ne sçais qu'un plaisir que je lui puisse faire.
Comme à toute ma Cour Rodope a sçu lui plaire,
Je veux que dès-demain au même Autel que nous,

ESOPE.

Nous avons, elle & moi, trop de respect pour vous ;
 Et le Ciel entre nous, Seigneur, met trop d'espace
 Pour oser accepter une pareille grace.
 Ce seroit un orgueil inexcusable à moi
 De joindre mon himen à celui de mon Roi :
 Quelques mois de délai, loin de fâcher Rodope...

SCENE Dernière.

ATIS, CRESUS, ARSINOË, ESOPE,
 RODOPE, TIRRENE, TRASIBULE,
 GARDES.

ATIS.

SEigneur le Peuple ému demande à voir Esope.
 On répand dans Sardis des bruits confus & sourds,
 Que pour sa récompense on attende à les jours.

CRESUS.

A ce Peuple agité viens te faire paroître.
 Du jour de ton Himen je te laisse le Maître.
 Mais pour moi, c'est un terme assez long que demain.

ESOPE.

Unissez bien vos cœurs en vous donnant la main.
 Puissiez-vous, tout un Siècle oubliez par les Parques,
 De la faveur des Dieux sans cesse avoir des marques !
 Et puissent vos Enfans, aimez & crains de tous,
 Voir un jour naître d'eux d'aussi grands Rois que
 Vous.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE PORT
DE MER,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Par Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

M D C C X L V I I.

LE PORT
DE MER
COMMER
EN UN ACTE
MR. DAVICOURT



A. L. A. H. A. Y. E.
Chap. P. Coeur & Co.
M. D. C. C. L. V. I.

M
B
M
M
L
L
H
B
Q
D
D

A C T E U R S.

M. SABATIN, Marchand Juif.

BENJAMINE, Fille de M. Sabatin.

MARINE, Suivante de Benjamine.

M. DOUTREMER, Armateur.

LEANDRE, Neveu de M. Doutremer.

LA SALINE, Valet de Léandre.

HALI, Galérien Turc.

BRIGANTIN, Galérien François.

Quatre Matelots.

Deux Cantarines.

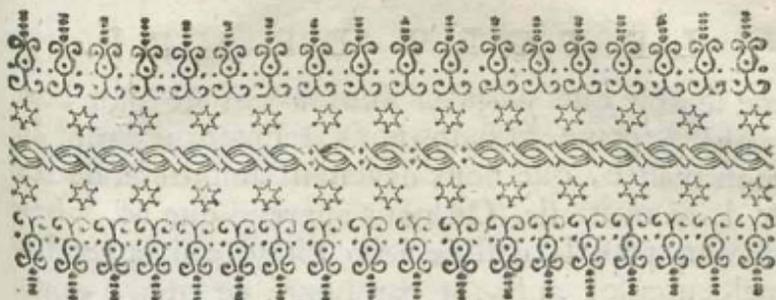
Deux Barcarolles.

La Scene est à Livourne.

A C T E U R S.

SABATIN, Marchand Jule
VIVIANNE, fille de M. Sabatin
LEFÈVRE, Zévérite de Beaufort
DOUJINIER, Avocat
LENDRE, Neveu de M. Doujiner
SALVAT, Valet de chambre
M. Galéon Tint
SABATIN, Sabatin Rangon
M. Leclerc
M. Gaudin
M. Bouchon

Le Secret est à l'acte



LE
PORT DE MER.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

DE l'amour tant qu'il vous plaira, M. de
la Saline, mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main du moins.

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dé-
pêches-tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse ? le
mariage nous mettroit d'accord, je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? il

6 LE PORT DE MER.

me semble que jusqu'ici nous avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi & mon maître, que nous devenons amoureux de toi & de ta maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin son pere la destine à un Pirate qui la rendra malheureuse; aussi-tôt par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer pour la dérober à ce brutal là; soins, périls, dépenses, rien ne nous coute. Vous nous aimez enfin: il y en auroit qui s'en tiendroient là; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout?

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose, depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin; & je me creuse nuit & jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur & à ses affaires.

MARINE.

Hé bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle?

LA SALINE.

Doucement, Marine, M. Sabatin destine un Pirate à Benjamine. Il est bien aisé de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour sa dot. Nous attendons des esclaves de Smirne.

MARINE.

A quoi bon tout ce détail?

LA SALINE.

Je veux dégouter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des esclaves, je compte...

MARINE.

Je veux, je prétends, je compte! voila des beaux Projets, mais l'exécution?

LA SALINE.

Tu est pour l'exécution, toi! j'y viens. Je me suis déjà assuré d'un bon nombre de personnes pour certain stratagême que je médite: le magazin du Juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires; & il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle vraiment; mais n'importe; il ne te doit pas manquer ici: caisse, comptoir, écrin, coffre fort, tout est sous ta main, il te ne faut que de l'adresse & du courage.

LA SALINE.

Oui-da, Oui-da, Marine; mais la justice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien, la justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh! non de par tous les diables, elle n'y va pas, mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voila de belles moelles! oh il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin je te laisse, fais comme tu l'entendras; mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime, on n'a pas toujours le vent en poupe.

LA SALINE.

Peste soit de l'amour ! cette friponne là me fera faire quelque sottise.

SCENE II.

LA SALINE, BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

AU diable le chien de comite ?

LA SALINE.

Mais que vois-je ? voici une rencontre de mauvaise augure !

BRIGANTIN.

Ah ! ah ! j'ai quelqu'idée d'avoir vu cette tête là sur un autre corps !

LA SALINE.

Je crois que c'est ... oui par-bleu, c'est lui-même.

BRIGANTIN.

Plus je le confronte, plus ... he ! c'est toi, mon cher la Saline ?

LA SALINE.

Quoi, c'est toi, mon cher Brigantin ? que veut donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'est un petit deshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Hé ! depuis quand donc es-tu dans la marine ?

BRIGANTIN.

J'y suis de la dernière promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public, qui m'a procuré cet emploi là.

LA SALINE.

Comment ?

BRIGANTIN.

Tu sçais que j'ai toujours été fort amoureux des spectacles ? Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix & le silence, & pour cela, j'allois régulièrement à la comédie, où le plus discrètement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des épées pour prévenir les querelles, & des tabatières pour empêcher les étternuëmens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai service au public.

BRIGANTIN.

Je m'en serois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur ?

BRIGANTIN.

Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un auteur qui avoit intérêt que ce jour là le spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La justice pris mon zèle de travers, & avec quelqu'autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, & me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le Colier de l'Ordre, & venir faire mes caravannes sur ces côtes.

*Qui l'eut dit qu'un rivage, à mes vœux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste?*

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit!

BRIGANTIN.

O diable! les spectacles font bien un jeune homme; mais toi, tu brillois autrefois dans le monde; cet équipage la t'efface diablement! ne me débrouilleras-tu point un peu tout cela?

LA SALINE.

Bon, ai-je jamais eu de réserve pour toi? & peux-tu douter que je ne sois toujours le même? l'amitié s'altère-t-elle, quand la vertu en est le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de la Saline.

LA SALINE.

Ah, mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune! le zèle du bien public t'a perdu; une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience?

LA SALINE.

Oui, je tenois une caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi; je luttai quelque temps contr'elle; mais enfin elle m'atterra: j'eus horreur de moi-même; & pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai sans y penser, le fonds de la caisse...

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer a tout englouti; & je n'ai sauvé du naufrage, que mes scrupules, & mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à présent?

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne; & cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton maître ici?

LA SALINE.

A la Fille d'un certain Juif, chez qui je me suis introduit.

BRIGANTIN,

Son nom?

LA SALINE.

Je n'en ai pu encore retenir que la moitié; Ha-zaël, Raba, Nimbrod-Isarioth, Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi! Benjamine, la fille de M. Sabatin?

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable, la jolie fille, & le vilain pere!

LA SALINE.

Tu le connois?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, la fraude, & le parjure, avec quelques règles d'arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin?

LA SALINE.

Justement ; mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise, & la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, & mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste, quelle pâte de fille !

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le sien, qui pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'Armateur, encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin ! non ! ne souffrons point cette injuste alliance, & que le sort ne nous ait pas rassemblez en vain.

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire.

LA SALINE.

Me voilà déjà courtier de M. Sabatin, j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître, & pour que tu me seconde...

BRIGANTIN.

Volontiers, je suis tout à toi ; qu'y a-t-il à gagner ?

LA SALINE.

Ta liberté. Pourquoi sécouer la tête ! si nous servons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc ?

BRIGANTIN.

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti : je commence à me faire aux services ; & d'ailleurs il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

BRIGANTIN.

Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon Maître tout à propos.

BRIGANTIN.

Ciel, c'est Léandre !

S C E N E III.

LEANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE.

Monsieur, voila un Virtuose que je vous présente.

LEANDRE.

Eh, c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris !

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LEANDRE.

Ah, Monsieur le fripon ! vous me payerez du moins de vos deux oreilles, le diamant que vous me volâtes.

LA SALINE.

Comment diable, un diamant ?

B

BRIGANTIN.

Ah, Monsieur, je vous demande pardon, (*il se jette à genoux*) vous me voyez au désespoir... de la surprise... que le remords... de l'impuissance où je suis...

LEANDRE, *lui surprenant la main dans sa poche.*

Comment, Effronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE.

L'habitude!

LEANDRE.

Je ne sçais qui me tient...

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona-Voglie nous est plus nécessaire que vous ne pensez; je l'avois déjà mis dans nos intérêts; & il va vous restituer le tout en belles & bonnes fourberies.

BRIGANTIN *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LEANDRE.

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flâme: mon Oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin?

LEANDRE.

Oui, M. Salomin, les gens de mon équipage l'ont vu; comment faire?

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, & prendre le large.

LEANDRE,

Abandonner Benjamine.

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur? soutiendrons nous la présence de votre Oncle? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries: nous avons été obligez de les mettre à la Juiverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, & ne m'allez pas briser contre ce rocher là.

LEANDRE.

Abandonner Benjamine! & tu me crois un cœur à m'y réloudre?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer? Vous m'avez déjà fait affronter mille écueils, depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque; & votre amour est furieusement orageux?

BRIGANTIN.

Laissez-moi faire, Monsieur, je veux vous servir, moi, contre vent & marée.

LEANDRE.

Ah, tu me rends la vie, mon cher Brigantin! seconde son zèle, mon cher la Saline!

LA SALINE.

Il ne risque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant pis, c'est un agrément de moins.

LA SALINE.

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne, il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déjà un moyen de

vous dérober à la vue de votre Oncle, & de vous introduire chez le pere de votre Maîtresse.

LEANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oui, le bon homme m'a confié ses affaires, & je prétends . . . mais je l'apperçois; allez tous deux m'attendre à la Galère.

BRIGANTIN.

Sans adieu, Camarade.

LA SALINE.

Cet honneur là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

SCENE IV.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE.

HA, Monsieur, je vous trouve à propos. Je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos Esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait; mais as-tu songé à notre banqueroute?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises; & j'espère la conduire heureusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI.

Mi volir, Signor, mi volir, ma star una petira difficulta.

M. SABATIN.

Comment donc, quelle difficulté?

HALI.

Habit qualchi scrupuli, e volir sapir che star gambarutta?

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute? bon c'est la fin du commerce, tu n'y entendrais rien.

HALI.

Oh dirmi, Signor, non povir far niente se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu? c'est une manière honnête de profiter de la confiance des gens, & de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star questo! e come si far gambarutta?

LA SALINE.

Eh, mais on commence par établir son crédit, & quand on a pu attraper l'argent ou la marchandise des gens, on dispartoit à propos, & l'on en est quitte pour partager.

HALI.

Per partager?

M. SABATIN.

Oui, c'est la règle.

HALI.

E non star friponaria?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

Ela justitia non impicar?

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le par-

rage ; & il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE.

Et qui n'y soit même obligé en conscience.

HALL.

In conscienza ? oh non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magazin, & m'envoye ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi va-t'en sur le Port, au-devant de M. Doutremer.

SCENE V.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

ET vous, 'ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi, Monsieur, vous songeriez encore à nous donner ce Corsaire là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate, d'un abord un peu brusque, à la vérité ; mais qui a des grandes intelligences dans son art, & qui sçait la mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. Doutremer a ma parole, & je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi, je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie; le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me sacrifiera point à des vuës d'intérêt; & la nature ...

M. SABATIN.

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment, voila un établissement bien solide qu'un Epoux flottant!

S C E N E V I.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE,
MARINE.

DOUTREMER *fumant.*

Serviteur beau-pere, me voici arrivé, époufons au plus vîte, le port m'ennuie déjà.

M. SABATIN.

Allons ma fille, saluez M. Doutremer.

M. DOUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe, & nos affaires, à quand la noce?

A demain, si vous voulez ?

BENJAMINE.

A demain mon pere !

M. DOUTREMER.

Elle a raison, pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE.

Ah, de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les choses ; accordez-moi quelque temps pour calmer mes répugnances ; & s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi préparer mon cœur à cet effort.

M. DOUTREMER.

Bon, bon, Mademoiselle ! les vents entendent bien toutes ces raisons là ; ils soufflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul, pour moi qui ne suis point faite à la mer . . .

M. DOUTREMER.

Vous vous y ferez, Mademoiselle, & je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. DOUTREMER.

O parbleu nous verrons ! votre pere m'a promis ce mariage là, & je prétens qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les Notaires y avoient passé.

MARINE.

Pas tout à-fait.

M. DOUTREMER.

Songez donc aux formalitez, & à la cérémonie, je n'entends rien à tout cela ; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante manière de faire l'amour!

M. DOUTREMER:

Je ne m'en pique pas, Marine, ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser?

M. DOUTREMER,

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M. DOUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta Maîtresse, non; & si elle vouloit m'aimer un peu ...

BENJAMINE *le repoussant.*

Ah, vous m'empestez!

M. DOUTREMER.

Quoi, ces délicatesses sur un port? quand vous seriez en pleine terre?

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre!

M. DOUTREMER.

Bagatelle, je veux qu'en moins d'un mois, elle sçache fumer comme un Janissaire; & nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble ... touchez-là ...

MARINE *lui donnant la main.*

Tenez, Monsieur, c'est comme si c'étoit ma Maîtresse. Vous pouvez compter sur un aversion invincible; & que plutôt que de vous épouser, nous jetterons toutes deux dans la mer une pierre au cou: vous nous pêcherez si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une Insolente. . .

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ces sont mes sentimens, & je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE.

Votre servante.

SCENE VII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN.

M. DOUTREMER.

FRanchement, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit là!

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine, je sçaurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la mer & vos manières l'ont d'abord un peu effrayée.

M. DOUTREMER.

Ma foi, beau-pere; je ne changerai pourtant ni de manières, ni d'élément; vous n'avez qu'à voir!

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. DOUTREMER.

Songez donc à l'y disposer: je m'en vais faire un tour à mon bord; & je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez, vous pouvez compter sur elle; & je vous répons encore de sa personne; au cœur près, qui pourra venir.

M, DOUTREMER.

Parbleu, qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par-là?

M. SABATIN.

Vous avez raison, le cœur n'est qu'un zero dans un mariage bien sensé.

S C E N E VIII.

M. SABATIN, MARINE, LA SALINE
*en Marchand d'Esclaves, avec LEANDRE en
More, BRIGANTIN en Esclavonne, &
d'autres Esclaves.*

MARINE.

Monsieur, voila une manière de Turc, avec des
façons d'Esclaves, qui vous cherche.

LA SALINE.

Ah, Monsieur, foyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de Smirne,
qui vous envoie des Esclaves que vous devez ven-
dre à la Foire, & vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voila vraiment un fort bel échantillon.

LA SALINE.

Oh, pour cette marchandise-là, je défie qu'on
soit mieux assorti! mais il faut un peu vous montrer
ce qu'ils savent faire, allons, cette Forlanne; je ne
fais point de montre; vous allez voir,

Les Esclaves dansent.

LA SALINE.

Hé bien, à quoi pensez-vous ?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison, on peut tenir bon sur cette marchandise-là ; mais écoutez un peu celle-ci, elle chante joliment.

Une Esclave chante.

*O Felice schiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder sempre dev' il suo cor,
Nella leggiadra juventà.
Menò giova la liberta.
Che l'amorosa servitù.*

M. SABATIN.

Fort bien.

LA SALINE.

Ma foi, vous y ferez votre compte, sur ma parole ; il n'y a rien qui renchérisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE *s'approchant du More.*

Ce visage-là me revient assez, il est d'un beau noir.

M. SABATIN.

A quoi est-il bon ? chante-t-il, danse-t-il ?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse ; mais il ne laisse pas d'avoir son talent : tout More qu'il est ce Maraut-là a de l'esprit comme un singe ; & c'est un animal à changer du noir au blanc dans l'occasion.

SABATIN.

M. SABATIN.

Et cette autre Esclave, d'où est-elle ?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE.

Elle est jolie femme, oui !

BRIGANTIN.

Fi donc ! Fi donc ! vous me faites rougir. Il est vrai qu'un Bacha entre les mains de qui je tombai, me destina sur ma mine au Sérail du Grand-Seigneur ; mais il se trouva un petit obstacle. On n'entre point là qu'on ne soit fille, exactement fille ; & par malheur, j'étois mariée depuis trois mois : Trois ans plutôt, j'étois en passe d'être Sultane Favorite.

M. SABATIN.

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et est utile de plus, tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne aventure à livre ouvert.

M. SABATIN *lui donnant sa main toute gantée.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN.

Ce n'est pas la peine, j'aperçois déjà à travers votre gand, les apprêts de certaine banqueroute . . .

M. SABATIN.

Paix, paix, passons cet article. La peste quel linx.

BRIGANTIN.

Ah, voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vûes pour votre fille, que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur ; mais laissez-moi faire , je ne veux que manier son esprit un moment ; je lui insinuerai des résolutions convenables ; & je veux la rendre heureuse en dépit de cette main-là.

M. SABATIN.

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde , mon maître m'a chargé de vous les présenter de sa part , en reconnaissance des soins que vous prendrez du reste.

M. SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé , & les veux garder pour l'amour de lui ; mais vous plaît-il d'entrer ?

LA SALINE.

Non , je m'en retourne à la rade ; & nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur. *Il entre avec Leandre & Brigantin.*

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE, *en quittant son habit de Turc.*

HE bien , Marine , ne m'en suis je pas bien tiré ?

MARINE.

A , merveilles , mais à quoi cela nous mène-t-il ?

LA SALINE.

A donner le temps à Léandre de s'expliquer avec

Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. Doutremer.

SCÈNE X.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH, je suis perdu, je suis ruiné!

LA SALINE.

Comment donc, Monsieur, qu'est-il arrivé?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

Vos pierreries? ah! je suis volé.

MARINE.

Ne perdez point de temps, courez vite au port, de peur qu'il n'échappe.

SCÈNE XI.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

HE bien, ma pauvre Marine, comment nous déférons-nous de ce Monsieur Doutremer?

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je ne sçais pas; votre pere veut que vous épousiez ce Pirate là: franchement, nous sommes mal, il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel, Marine! il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous! je croyois tout perdu! quoi, pour quelques momens employez sans doute à chercher des remèdes essentiels, vous allez d'abord aux invectes! Fi Mademoiselle, faut-il avoir le cœur si ombrageux?

BENJAMINE.

Juge par-là de mon amour pour Léandre, & par cet amour comprend toute mon aversion pour son rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille, mais je ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conserve pas encore assez de tendresse...

MARINE.

Que parlez-vous de tendresse? Je ne vous connois qu'un pere Juif, je n'en sçache point d'autre.

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du désespoir où sa résolution me jette...

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je; il a calculé ce mariage, & en a fait l'épreuve, il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse!

MARINE.

Mais en récompense, il vous destine pour présent de noces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah! ne me parle de rien qui ait de rapport à ce mariage là.

MARINE.

Patience, ils pourront bien étourdir votre douleur, & vous tenir lieu même de votre Amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages!

MARINE.

Vous verrez, vous verrez, il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, & le plus joli petit More . . . votre cœur m'en dira des nouvelles.

S C E N E XII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN

*en Esclavonne.*BRIGANTIN *à part.*

NE pourrai-je point trouver la fille de notre Juif.

MARINE.

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN.

Ah! Mademoiselle, je mourrois d'impatience de vous rendre mes respects; & je sçais bon gré à l'esclavage . . . Que le sort . . . dont l'agrément m'offre l'occasion . . . Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien trouffé!

BRIGANTIN à *Marine, dans sa voix naturelle.*

N'est-ce pas? *reprenant sa voix de femme.* Mais Mademoiselle est toute à ses chagrins, & il ne lui reste guères d'attention pour mon zèle.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aye des chagrins?

BRIGANTIN.

Bon, Mademoiselle, je lis dans les cœurs tout couramment! demandez si je n'ai pas lû tantôt tout votre pere, dès la première vuë.

MARINE.

Jusqu'à la dernière syllabe.

BRIGANTIN.

Vous êtes encore plus lisible, vous. Tenez horreur d'un mariage qui vous menace; impatience de voir un amant que vous craignez de perdre; murmure contre un pere qui vous sacrifie à son avarice; n'est-ce pas là l'abregé de votre cœur?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez!

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous servir. Je sçais ce qu'il en coute à notre sexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On souffre diablement!

MARINE.

Je vous en réponds.

BRIGANTIN.

On a aimé quelque fois! vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu; des monstres d'Epouseurs sont venus à la traversé. J'ai tant juré contre ces chiens de parens!

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils sont bien cruels!

BRIGANTIN.

Cruels? ce sont de vrais Turcs! ils semblent qu'ils nous fassent exprès là, pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaisir!

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous pourvoir!
ne sçavons-nous pas ce qu'il nous faut?

MARINE.

Qui le sçait mieux que nous?

BRIGANTIN.

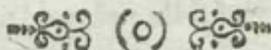
Mais les choses sont si mal réglées! l'amour souffle à droit, le mariage souffle à gauche, le courant de la nature nous emporte, la raison a beau ramer... L'orage se déclare... On perd la tramontane... Je ne sçais si je m'explique; mais vous voyez bien que les parens ont tort?

MARINE.

Cela est sans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade, il va vous confirmer tout cela.



SCENE XIII.

BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN *en femme*
Esclavonne, LEANDRE *en More*.

LEANDRE.

Eh! qui pourroit, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins? mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir, trop heureux si notre zèle...

BRIGANTIN *bas à Léandre*.

Autant de perdu, vous l'effarouchez.

LEANDRE.

A! charmante personne, honorez-moi du moins d'un de vos regards; & faites grace à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE *à Benjamine*.

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE.

Laissez-moi, je vous prie; c'est la seule preuve que j'exige de votre affection.

LEANDRE.

L'heureux Léandre sans doute est l'objet de cette inquiétude!

BENJAMINE.

Que dites-vous de Léandre?

LEANDRE.

Je sçais, Mademoiselle, toute la part qu'il a dans votre cœur; & c'est en sa faveur que je vous prie d'agréer mes services: J'entre dans tous les transports que lui doit causer votre tendresse; & j'ose même vous remercier à vos genoux... *il lui baise la main, & se découvre.*

BENJAMINE.

Insolent! ... ah, Léandre!

LEANDRE.

Ah, Benjamine!

MARINE.

Les pauvres enfans!

BENJAMINE.

Quelle joie! je tremble! cachez-vous vite qu'on ne vous surprenne ... que je vous voye encore une fois ... par quelle aventure êtes-vous ici?

LEANDRE.

Votre pere attendoit des Esclaves de Smirne, la Saline les a prévenus, nous a supposez, je vous vois enfin, que nous importe le reste?

BENJAMINE.

Vous sçavez que M. Doutremer est arrivé?

LEANDRE.

He bien, à quoi êtes-vous résoluë?

BENJAMINE.

Je ne sçavois pas bien encore; mais votre présence me détermine; & j'aimerois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Vous ne mourez point, Mademoiselle, c'est moi qui tiens le gouvernail, & je vous conduirai à bon port, sur ma parole.

BENJAMINE.

Ce n'est point une femme!

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LEANDRE.

C'est un de mes anciens valets que j'ai retrouvé ici, & qui doit vous servir auprès de votre pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LEANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN.

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile, en cas de fourberie, on ne sçauroit prendre son temps trop juste.

MARINE.

Ciel ! voici votre pere !

SCENE XIV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LEANDRE,
MARINE, BRIGANTIN.

MARINE.

HE bien Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc !

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbires après. Ah, ah, ma fille ! que faites-vous ici ? ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousies ?

BRIGANTIN.

Je lui contois en nous promenant la manière dont je suis tombée dans l'esclavage.

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle : je suis ravi que vous l'entretenez : Oui, Benjamine, écoutez cette femme-là, elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN *feignant de continuer son histoire, & se mettant toujours devant Monsieur Sabatin, pendant que Leandre parle à Benjamine.*

Sur ce Port donc, où je vous disois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer qui me vit aussi. Il fut touché de la délicatesse de mes traits; je fus charmée de son air marin, de sa voix brusque, & de la plus belle moustache du Lévant.

M. SABATIN.

Bon!

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela, mais vous sçavez que c'est le défaut des belles! bref... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes: mes parens me destinoient un époux de terre ferme; mais néant, mon cœur étoit à flot. Vous ne m'écoutez pas?

M. SABATIN.

Si-fait, si-fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le Corsaire; & nous ne fumes pas plutôt mariez, que nous nous embarquâmes, me suivez-vous?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le perfide.

MARINE.

Hé bien !

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe !

M. SABATIN.

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ses femmes. J'étois la treizième malheureuse qu'il achetoit de ce barbare là !

M. SABATIN.

La treizième !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au Ciel que je fusse la dernière : J'ai encore appris en arrivant ici, que mon bourreau jettoit ses plombs sur la fille d'un riche Marchand du pais ; pour en faire, sans doute, le même usage.

MARINE.

Monsieur ! un Corsaire ! la fille d'un riche Marchand ! il faut approfondir cela.

M. SABATIN.

Qu'est ce donc que ce Corsaire ?

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rode de port à port, un certain Doutremer...

M. SABATIN.

M. SABATIN.

Doutremer!

MARINE.

Monfieur!

BENJAMINE.

Mon pere!

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces furprifes? connoît-on ici mon Perfide?

MARINE.

C'est juftement celui que Monfieur vouloit faire époufer à fa fille.

BENJAMINE.

Moi? Je ne veux point être venduë!

M. SABATIN.

Non, non ma fille, cela ne fçauroit être: je connois celui que je vous deftine; & je vous répons qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle, eft un gros homme tirant fur le matelot, qui a comme je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, & le teint falé.

MARINE.

Le voila!

BENJAMINE.

C'est lui-même!

M. SABATIN.

Seroit-il poffible?

BRIGANTIN.

Le Scélérat! je voudrois le tenir ici, je le dévifagerois de bon cœur.

SCENE XV.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BEN-
JAMINE, LEANDRE, MARINE,
BRIGANTIN.

M. DOUTREMER.

Pour le coup, Beau pere, vous serez content de moi; & je défie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée: Je suis morbleu galant, quand je m'y mets!

LEANDRE *à part.*

Ciel! c'est mon Oncle!

M. SABATIN.

Vraiment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles!

M. DOUTREMER.

Qu'est-ce à dire belles nouvelles?

MARINE *bas à Brigantin.*

Ne perds pas courage!

BRIGANTIN.

Il est tout perdu!

M. SABATIN *à M. Doutremer.*

Falloit-il jeter les yeux sur ma fille, pour de semblables perfidies?

M. DOUTREMER.

Comment donc, des perfidies? je ne m'attends pas à cette bourasque-là; que voulez-vous dire?

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser ainsi de jeunes filles; pour les aller vendre à des Bachas,

M. DOUTREMER.

Je veux être noyé, si j'y comprends rien! débrouillons un peu ceci, Beau-pere, orientons-nous.

BRIGANTIN *bas à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas, c'est un brutal.

M. SABATIN *à M. Doutremér.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître, & cette Esclave ...

BRIGANTIN *à M. Sabatin.*

Vous me perdez.

M. DOUTREMER.

He bien, cette Esclave?

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizième de vos femmes que vous avez vendues?

M. DOUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures?

M. SABATIN.

Elle-même.

M. DOUTREMER!

Comment, Impudente!

BRIGANTIN.

Des injures! ah, j'aime mieux me retirer ...

M. DOUTREMER.

Non, non, ventrebleu, vous ne m'échapperez pas, fourbe que vous êtes! & je vais vous mettre à feu & à sang, si vous ne changez de langage.

BRIGANTIN *dans sa voix naturelle.*

Ah, Monsieur, quartier! je vous prenois pour un autre.

M. DOUTREMER.

Ah, parbleu, Monsieur le fripon! vous ne nous aurez pas imposé impunément.

40 LE PORT DE MER.

BRIGANTIN *ouvrant son habit de femme & faisant voir celui de Galérien.*

Tout beau, Messieurs! je suis un fripon privilégié, voila mes titres.

M. DOUTREMER.

Eh! je pense que c'est ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN.

Le More est sans doute du complot? il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. DOUTREMER.

Oui, par la sambleu, vous parlerez, ou point de quartier; je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LEANDRE *se démasquant.*

He bien, il faut donc se découvrir.

M. DOUTREMER.

Ciel, c'est Léandre!

LEANDRE.

Oui, mon Oncle, vous voyez à vos genoux un Rival & un Neveu; c'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard; mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encore m'arracher Benjamin.

M. SABATIN.

Eh quoi, Monsieur Doutremer, seroit-ce là le Neveu dont vous m'aviez autre fois parlé pour ma fille?

M. DOUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

S C E N E X V I.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BEN-
JAMINE, LEANDRE, MARINE,
BRIGANTIN, LA SALINE.

LA SALINE.

DE la joie, Monsieur, de la joie! voila votre Turc
qu'on vous améne.

M. DOUTREMER.

Tenez, ce fripon là étoit encore de l'intelligence.

M. SABATIN.

Quoi, maraut...

LA SALINE.

Quest-ce donc, Messieurs? fripon d'un côté!
maraut de l'autre! que veut donc dire tout ceci?

LEANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre la Saline,
& que mon bonheur, ou mon malheur dépend à
présent de mon Oncle que tu vois.

LA SALINE.

Vous, Monsieur Salomin?

M. DOUTREMER.

Tais-toi, je ne suis Salomin qu'à Marseille, & je
suis ici Doutremer. Je change de nom & de pavil-
lon, selon mes intérêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc, Monsieur Doutremer, si je
ne vous ai traité que comme le rival de mon Mai-
tre.

LE PORT DE MER.

M. SABATIN.

Trêve d'éclaircissement. Quelle est votre résolution? vous voyez qu'ils s'aiment?

M. DOUTREMER.

Je ne hésiterois pas à les rendre heureux, sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point; nous les avons confiées à Monsieur, & voila le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVIII.

M. DOUTREMER, M. SABATIN, BEN-
JAMINE, LEANDRE, MARINE,
BRIGANTIN, LA SALINE,
HALI.

H A L I.

NO, no, mi non star friponne; mi far gambarutta.

M. DOUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta?

HALI.

Si, si Signor, mi star un povero Turca che far gambarutta in conscienza.

M. SABATIN.

O parbleu! je te ferai pendre avec ta conscience.

HALI.

Ho, la justitia non impicar; ma sapir la regula, partagir?

M. DOUTREMER *lui arrachant des mains les Pierreries.*

Hé! donne, maraut, & va te faire pendre ailleurs.

HALL.

A la forza, justitia, justitia!

M. DOUTREMER.

Nous compterons, Monsieur. C'en est fait, Léandre, j'oublie tout; & j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN.

Donnez-vous donc la main, mes enfans,

LEANDRE.

Quel bonheur, Benjamine!

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe!

MARINE.

La peste, que je connois de filles qui voudroient rêver de même.

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur que tu n'en ayes le plaisir, *à M. Sabatin.* Je vous fers depuis trois semaines, donnez-moi mon congé, & Marine pour récompense.

M. SABATIN.

Volontiers, nous voila tous contens.

M. DOUTREMER.

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne sçaurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine, je ne suis pas le plus à plaindre; on se fait aux galères, & l'on se lassé du mariage: tout cela revient au même. Que je sois seulement de la noce; & ne songeons qu'à nous divertir.

44 LE PORT DE MER,

M. DOUTREMER.

Allons, commencez donc votre petite manœuvre.

F E T E M A R I N E.

UN MATELOT commence.

*Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.*

LE CHOEUR répète:

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE.

*Embarquez-vous dans vos beaux jours;
C'est perdre temps que s'en défendre:*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.*

UN MATELOT.

*Les yeux jaloux veillent toujours;
Veillez toujours pour les surprendre.*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.*

UNE BARCAROLLE.

*L'Hymen après de longs détours,
Est le Port où l'on doit se rendre.*

LE CHOEUR.

*Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.*

On danse.

M. DOUTREMER chante ensuite.

*Plus de commerce, Amour! Bacchus fait mon
destin;*

*Ton flambeau me plaît moins que ma pipe allumée.
Mettre, en fumant toujours, ma bouteille à sa fin,
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée:
Avec du Tabac & du Vin,
Mes chagrins s'en vont en fumée.*

On danse.

LA SALINE.

*Que sans craindre le naufrage,
Chacun s'embarque en ce jour;
On fait toujours bon voyage,
Quand on vogue avec l'Amour:
Mais qui cherche un heureux sort,
Sans l'avoir pour soi, risque fort
De faire naufrage au port.*

UNE BARCAROLLE.

*Que sous l'amoureuse étoile,
Vos cœurs suivent leurs desirs;*

LE PORT DE MER.

*Faites tous force de voile,
 Vous touchez presque aux plaisirs :
 Mais redoublez votre effort,
 Un Amant perd tout, s'il s'endort ;
 Ne vous reposez qu'au Port.*

BRIGANTIN.

*On dit que le Mariage
 Est le seul Port de l'Amour :
 Pour y finir son voyage,
 Ce Dieu rame nuit & jour :
 Mais par un bizarre sort,
 Souvent après tout son effort,
 L'Amour fait naufrage au Port.*

M. DOUTREMER.

*Avec le Dieu de la Tonne,
 Il vaut bien mieux s'embarquer ;
 L'Amour du gros temps s'étonne,
 Et Bacchus aime à risquer :
 Mais en buvant à plein bord,
 La raison trouve un plus doux sort,
 Dans le naufrage qu'au Port.*

BRIGANTIN.

*Avant que d'être aux Galères ;
 On n'aime point à risquer ;
 Il est certaines affaires
 Où l'on n'ose s'embarquer :*

*Mais je ne crains plus le sort,
Je desie Archers & Record,
Ma chaîne est mon Passeport.*

LA SALINE au Parterre.

*La Pièce a fait bon voyage.
Laissez-nous le croire ainsi;
Le vent de votre suffrage,
L'a conduite jusqu'ici:
Mais hélas! nous craignons fort,
Si vous n'en assurez le sort,
De faire naufrage an Port.*

F I N.



